



L'ATHÉISME

À LA LUMIÈRE DE L'ISLAM

*Anatomie d'une dérive moderne
et défense raisonnée du Tawḥîd*

Pourquoi nier Dieu

n'est ni une libération, ni une vérité, ni un avenir.

ESSAI APOLOGÉTIQUE

sources sunnites classiques

Avant-propos

Cet exposé n'a pas été écrit pour gagner un débat. Il a été écrit parce qu'une génération entière vit, souffre et meurt sans avoir jamais entendu une réponse sérieuse à la question la plus importante de l'existence :

« **Pourquoi suis-je là ?** »

L'athéisme contemporain n'est ni un courant philosophique abouti, ni l'aboutissement de la science, ni la « maturité » de l'humanité. C'est, comme nous le démontrerons, une parenthèse historique récente, un effet collatéral d'un mode de vie spécifique, une dérive prédite par le Coran il y a quatorze siècles, et — surtout — une catastrophe morale et existentielle pour les sociétés qui s'y abandonnent.

Nous ne nous adressons ici ni au polémiste, ni au moqueur, ni à celui qui cherche un prétexte. Nous nous adressons à l'honnête homme : celui qui se tait dans le silence de la nuit, qui sent que quelque chose manque, qui devine confusément que la science n'a jamais dit que Dieu n'existait pas, et qui, peut-être, attend simplement qu'on lui montre l'évidence avec sérieux et respect.

Le plan est le suivant : nous établirons d'abord que l'athéisme est une anomalie historique inédite ; nous montrerons que le Coran l'a diagnostiqué quatorze siècles à l'avance ; nous identifierons ses véritables moteurs — qui ne sont pas intellectuels mais civilisationnels ; nous réfuterons un par un les dix arguments majeurs des athées contemporains ; puis nous aborderons le cœur du problème : sans Dieu, il n'y a ni bien, ni mal, ni loi, ni sens, ni avenir. Et nous concluons sur la seule réponse qui réconcilie la raison, la nature humaine et la transcendance : le tawhîd.

« L'âme connaît son Seigneur avant même que la raison ne l'argumente. La preuve de Dieu est inscrite en elle ; le rôle de la révélation et de la réflexion n'est que de réveiller ce qu'elle savait déjà. »

— Ibn al-Qayyim, *Miftâh Dâr as-Sa'âda*

convertistoislam.fr

Avant de commencer

un mot, en tant qu'homme, à celui qui me lit

Je veux t'écrire cette introduction en tant qu'homme, pas en tant qu'auteur. Parce que tout ce qui va suivre, je ne l'ai pas appris dans les livres. Je l'ai vécu.

Je suis Français. J'ai quarante ans. Ça fait vingt ans que je suis musulman. Mais avant ces vingt ans-là, j'en ai passé dix-huit à me considérer « chrétien ». Chrétien de façade. Chrétien comme on est Français ou Breton, par héritage. Je n'allais pas à l'église. Je n'ouvrais pas la Bible. Je ne priais pas. Je n'avais, en vérité, aucune conviction religieuse sérieuse. J'étais, en toute honnêteté, un athée qui s'ignorait.

Et j'étais cartésien. Un vrai. Je voulais des preuves. Je voulais des démonstrations. Je me méfiais instinctivement de tout ce qui portait le mot « religion ». Je voyais les religieux comme des gens qui avaient simplement besoin d'une béquille psychologique pour traverser la vie, et je me disais que moi, j'étais assez solide pour m'en passer.

Et pourtant, quelque part, tout au fond, je savais. Je savais qu'il y avait quelque chose. Une force, une puissance, un quelque chose que je ne savais pas nommer mais dont je sentais confusément la présence. Je ne le formulais pas, je ne le priais pas, je ne l'invoquais pas — mais c'était là. Comme une lumière sous la porte, dans une pièce où je refusais d'entrer.

Puis un jour, j'ai ouvert le Coran. Par curiosité. Par défi, sans doute, pour pouvoir dire que je l'avais lu et que ça ne m'avait rien fait. À la moitié du livre, j'ai commencé à me dire : « c'est pas possible. Ce bouquin, aucun homme ne peut l'avoir écrit. » Je cherchais des explications. Je me suis dit : « Mohammed était peut-être très intelligent ; un génie de son époque. » Mais plus j'avançais, moins cette explication tenait. La cohérence, la profondeur, la beauté, la vérité qui sortait de chaque page — ce n'était pas l'œuvre d'un homme. Même pas d'un génie. À la fin du livre, j'étais sûr d'une chose : ce texte venait d'ailleurs.

Et là, le plus paradoxal. J'avais reconnu que l'islam disait vrai, que le Coran était d'origine divine — mais je butais encore sur Dieu Lui-même. Bizarre, non ? J'acceptais le messager, je refusais le Roi. J'ai mis du temps. Beaucoup de temps. Il a fallu que je me force à faire ce que le Coran nous demande sans cesse : méditer.

Regarder. Contempler. La lune. Les oiseaux. Les feuilles qui tombent. Des choses toutes bêtes, devant lesquelles je passais depuis quarante ans sans les voir.

Parce que c'est ça, le drame de celui qui ne croit pas : il traverse la création sans plus en voir les signes. Il voit une montagne, il dit « c'est joli », et il passe. Il voit un bébé qui naît, il dit « c'est la nature », et il passe. Il voit le soleil se lever, il dit « c'est automatique », et il passe. Tout est devenu plat, automatique, insignifiant. La lumière est là, mais ses yeux ne l'accrochent plus.

Ça, je peux en témoigner. Aujourd'hui, quand je marche en montagne, ma foi augmente à chaque pas. Je vois la précision d'une fleur, l'organisation d'un vol d'oiseaux, la structure d'un flocon de neige — et j'entends une voix intérieure qui dit : tout cela n'est pas un accident. Tout cela parle de Quelqu'un. Mais autour de moi, sur le même sentier, des gens passent. Ils prennent des photos pour Instagram. Ils disent « waouh, c'est beau ». Et ils repartent. La même création. Le même spectacle. Et deux regards totalement différents. Celui qui voit, et celui qui traverse.

C'est toute la différence entre le croyant et l'incroyant. Ce n'est pas que l'un serait plus intelligent que l'autre. C'est que l'un a, en lui, une lumière qui lui permet de déchiffrer les signes — et l'autre non. Pas encore. Ou plus.

Ce document, je l'ai voulu pour toi, qui me lis. Si tu es musulman, pour t'armer contre les vagues d'athéisme qui déferlent sur notre époque et qui abîment tant de cœurs. Si tu es athée, pour te dire simplement : je suis passé par là. J'ai pensé comme toi. J'ai haussé les épaules comme toi. Et ce que j'ai trouvé de l'autre côté vaut infiniment plus que tout ce que j'ai abandonné. Ne prends pas ce que je dis pour toi sur parole. Lis, examine, médite. Mais ouvre la porte.

Une dernière chose. Ce que je vais écrire ne sera pas toujours doux. Parfois ce sera tranchant. Parce que je suis passé de l'autre côté et que je vois, maintenant, ce que je ne voyais pas avant. Je vois ce que l'athéisme promet, et ce qu'il livre réellement. Je vois où il mène. Je vois les dégâts. Alors je ne vais pas t'endormir. Je vais te parler droit. Et si à la fin tu es agacé, frustré, bousculé — tant mieux. Ça veut dire que ça t'a atteint. Le reste appartient à **Allâh**.

I. L'athéisme : une anomalie historique inédite

1. Toutes les civilisations ont reconnu le sacré

Sur les trois cent mille ans d'existence de l'espèce humaine, et sur les milliers de sociétés qui ont peuplé la Terre, il n'existe pas une seule civilisation, pas une seule, qui ait été collectivement athée avant la fin du XVIII^e siècle européen. Pas une.

Sumer adorait Anu et Enki. L'Égypte vénérait Râ, Osiris et Amon. Babylone élevait des temples à Marduk. La Grèce sculptait l'Olympe. Rome combinait Jupiter et le culte impérial. La Perse suivait Zoroastre. L'Inde s'épanouissait dans le védisme puis l'hindouisme. La Chine adorait ses ancêtres et le Tao. Les Aztèques sacrifiaient à Quetzalcoatl. Les Vikings priaient Odin. Les peuples premiers d'Afrique, d'Australie, des Amériques, tous, sans exception, possédaient un système religieux. Même l'Arabie pré-islamique, livrée au polythéisme le plus grossier, vénérait trois cent soixante idoles autour de la Ka'ba — déformation du tawhîd ibrahimique, certes, mais témoignage d'un besoin universel.

LE FAIT BRUT QUE PEU OSENT REGARDER EN FACE

Aucune société humaine n'a survécu sans religion. L'athéisme collectif organisé est une nouveauté de moins de deux cent cinquante ans dans l'histoire humaine — soit moins de 0,1 % du temps de présence de l'homme sur Terre. Ce qui est vraiment exceptionnel et anormal, ce n'est pas la foi : c'est l'incroyance.

Ce constat, à lui seul, devrait faire réfléchir l'athée moderne. Si toutes les générations qui nous ont précédés, sur tous les continents, dans tous les contextes climatiques, économiques, technologiques, politiques, ont reconnu une transcendance — et que seule notre brève parenthèse occidentale post-industrielle prétend le contraire — la question doit s'inverser : et si c'était nous qui étions dans l'erreur ?

2. La fiṭra : la nature primordiale

Cette universalité, l'islam ne se contente pas de la constater : il l'explique. L'homme naît avec une disposition innée à reconnaître son Créateur. Cette disposition porte un nom : la fiṭra.

« Dirige tout ton être vers la religion en monothéiste ! Telle est la nature qu'Allâh a originellement donnée aux hommes. Pas de changement à la création d'Allâh. Voilà la religion droite, mais la plupart des gens ne savent pas. »

— Coran, 30:30

« Tout enfant naît selon la fiṭra. Ce sont ses parents qui en font ensuite un juif, un chrétien ou un mage. »

— Al-Bukhârî et Muslim

L'enfant ne naît pas athée. Il naît monothéiste primordial. Il naît avec, gravée dans son âme, la connaissance qu'il existe un Créateur, un Sage, un Bienfaiteur. C'est l'éducation, l'environnement, le matraquage culturel et — comme nous le verrons — le mode de vie moderne, qui viendront ensuite recouvrir cette évidence d'un voile. Mais le voile ne supprime pas ce qu'il dissimule.

« La connaissance du Créateur est inscrite dans les âmes comme la nourriture est inscrite dans les corps : on peut affamer un corps, on peut empoisonner une âme, mais on ne peut pas supprimer ce besoin originel. L'homme qui nie Dieu ne supprime pas Dieu : il s'affame. »

— Ibn Taymiyya, synthèse de Dar' Ta'âruf al-'Aql wa-n-Naql

L'expérience de pensée d'Ibn Ṭufayl

Un grand savant andalou du XII^e siècle, Ibn Ṭufayl (m. 1185), a formulé cette intuition sous forme de roman philosophique : Ḥayy ibn Yaqzân — « Le Vivant, fils de l'Éveillé ». L'histoire est celle d'un enfant qui grandit seul sur une île déserte, sans parents, sans communauté, sans religion enseignée, sans livre, sans langue reçue de personne. Un enfant coupé de toute influence culturelle, élevé par une gazelle, puis livré à sa seule raison et à la contemplation de la création qui l'entoure.

Ce que démontre Ibn Ṭufayl — et ce que la tradition musulmane confirme — c'est que cet enfant, laissé à sa nature pure, finit par découvrir par lui-même l'existence du Créateur unique, de Sa sagesse, de Sa transcendance. En observant le cycle des

astres, la régularité des saisons, la finalité évidente dans la construction des êtres vivants, sa raison remonte naturellement, étape par étape, jusqu'à la Cause première. Il arrive, seul, à la foi monothéiste pure.

Ce livre a été traduit en latin en 1671 sous le titre *Philosophus Autodidactus* et a profondément marqué la pensée européenne — certains historiens voient en lui une inspiration directe de Robinson Crusoé. Mais son but originel était bien théologique : démontrer que la fiṭra et la raison, si on les laisse travailler sans parasite, conduisent à Allâh. L'athéisme n'est donc jamais « l'état par défaut » d'un humain libre : c'est un état construit, conditionné, imposé par un environnement spécifique.

Le pacte primordial (al-mîthâq)

Plus profondément encore, le Coran enseigne que cette reconnaissance n'est pas seulement rationnelle — elle est la trace d'un témoignage originel rendu par toutes les âmes avant leur descente dans ce monde :

« Et quand ton Seigneur tira une descendance des reins des fils d'Adam et les fit témoigner sur eux-mêmes : « Ne suis-Je pas votre Seigneur ? » — Ils répondirent : « Oui, nous en témoignons ! » — afin que vous ne disiez pas, au Jour de la Résurrection : « Nous étions inattentifs à cela. » »

— Coran, 7:172

Ibn Kathîr, Aṭ-Ṭabarî et Ibn Taymiyya relient systématiquement ce verset au hadith de la fiṭra : ils décrivent la même réalité sous deux angles. La fiṭra, c'est la trace, dans le cœur de chaque enfant qui vient au monde, d'un oui prononcé avant la naissance. Nous avons consciemment oublié ce pacte, mais il n'a pas été effacé — il palpète encore au fond de chaque âme.

C'est pourquoi, dans les ténèbres, dans la détresse, face au danger, dans le deuil, même l'athée le plus endurci laisse échapper ce cri : « Ô mon Dieu ! ». Ce cri n'est pas un réflexe culturel résiduel : c'est le mîthâq qui remonte. L'anesthésie du confort se fissure, et l'âme retrouve une seconde sa mémoire originelle. Le Coran décrit ce mécanisme avec une précision déconcertante :

« Quand ils montent en bateau, ils invoquent Allâh, Lui vouant un culte exclusif. Puis quand Il les sauve et les ramène à terre, voilà qu'ils Lui donnent des associés. »

— Coran, 29:65

« Et quand les vagues les couvrent comme des ombres, ils invoquent Allâh, vouant la religion exclusivement à Lui. Puis, dès qu'Il les sauve et les ramène à terre, certains d'entre eux hésitent. »

— Coran, 31:32

« Quiconque examine le comportement humain face à la détresse extrême trouvera la preuve la plus claire de l'existence d'Allâh dans le cœur même des négateurs. Car celui qui n'a jamais cru en Rien peut-il soudain, au bord de la mort, invoquer ce Rien par le nom de Dieu ? Non. Ce qu'il invoque alors, c'est ce qu'il avait toujours su sans vouloir l'admettre. »

— Ibn al-Qayyim, *Miftâh Dâr as-Sa'âda*

3. Les rares figures historiques d'incrédulité

On objectera : « Mais il a bien existé des athées avant l'époque moderne ! » Oui, quelques-uns. Et leur extrême rareté confirme la règle plutôt qu'elle ne l'infirme.

Le Coran lui-même mentionne, il y a quatorze siècles, l'existence d'une frange de matérialistes. Il les nomme les Dahriyya — littéralement, « ceux du temps », ceux qui font du temps et de la matière l'unique réalité :

« Et ils disent : « Il n'y a pour nous que la vie d'ici-bas : nous mourons et nous vivons et seul le temps (*ad-dahr*) nous fait périr. » Ils n'en ont aucune connaissance : ils ne font que conjecturer. »

— Coran, 45:24

Stupéfiant, n'est-ce pas ? L'argumentation matérialiste contemporaine — « la matière + le temps suffisent à tout expliquer, il n'y a rien d'autre, la mort est l'anéantissement total » — est exposée et réfutée par le Coran avant même Démocrite ne soit pleinement traduit en arabe. Et la réponse divine est tranchante : ce n'est pas une connaissance, c'est une conjecture.

On trouve aussi, marginalement, quelques philosophes grecs (Démocrite, Épicure) — mais même eux ne niaient pas absolument les dieux, ils les reléguèrent seulement à l'indifférence cosmique. On trouve, en Inde antique, l'école Cârvaṅka — éteinte sans postérité. On trouve, au Moyen Âge islamique et chrétien, quelques esprits libres réprimés ou marginalisés. Mais jamais, nulle part, une société entière ni même une fraction notable d'une société, n'a vécu sans transcendance reconnue.

4. La nouveauté radicale de l'athéisme de masse

L'athéisme militant, organisé, prosélyte, devenu quasi-officiel en Occident, est un phénomène qui ne remonte qu'aux Lumières françaises et allemandes du XVIII^e siècle, qui s'institutionnalise au XIX^e avec Marx, Nietzsche et le scientisme positiviste, et qui explose au XX^e siècle avec l'industrialisation, les régimes communistes et la consommation de masse.

Autrement dit : l'athéisme de masse a moins de deux siècles et demi. Et il se concentre exclusivement dans les régions les plus riches, les plus technologisées et — c'est le détail qui change tout — les plus sur-divertis de la planète.

LA QUESTION FONDAMENTALE

Est-il plus probable que toutes les civilisations de l'histoire humaine se soient trompées pendant trois cent mille ans, et que seule notre micro-parenthèse occidentale, ivre de confort matériel, ait soudain découvert la vérité — ou est-il plus probable que ce soit cette parenthèse qui ait perdu de vue ce que l'humanité, dans toute sa diversité, a toujours su ?

II. Le diagnostic coranique :

quatorze siècles d'avance sur Marx, Freud et Nietzsche

L'extraordinaire avec le Coran, c'est qu'il n'a pas seulement annoncé l'existence de l'incrédulité matérialiste : il en a décrit avec une précision saisissante les ressorts psychologiques, sociologiques et spirituels. Plusieurs siècles avant que la sociologie ou la psychologie modernes n'existent, le Coran avait identifié les quatre mécanismes qui, ensemble, produisent l'athéisme. Examinons-les.

1. La divinisation de la passion (ittikhâdh al-hawâ ilâhan)

Le diagnostic le plus profond — et le plus dérangeant pour l'homme contemporain — est celui-ci : l'athée ne supprime pas l'adoration, il en change simplement l'objet. Il croit avoir aboli les dieux, mais il en a fabriqué de nouveaux, plus tyranniques encore parce qu'invisibles à ses propres yeux.

« As-tu vu celui qui prend pour divinité sa propre passion (man ittakhadha ilâhahu hawâhu) ? Est-ce à toi d'être pour lui un garant ? »

— Coran, 25:43

« Que penses-tu de celui qui a pris pour divinité sa propre passion ? Allâh l'égaré en toute connaissance, scelle son ouïe et son cœur, et place sur sa vue un voile. Qui donc le guidera, après Allâh ? Ne réfléchissez-vous pas ? »

— Coran, 45:23

Ces deux versets, à eux seuls, contiennent la totalité de l'analyse moderne de l'athéisme — quatorze siècles avant que cette analyse ne soit faite. L'homme moderne ne dit plus : « Mon dieu est Zeus. » Il dit : « Je n'ai pas de dieu. » Mais regardons ce qu'il adore réellement, ce devant quoi il se prosterne, ce pour quoi il vit, ce à quoi il sacrifie tout :

- **L'argent** — l'idole suprême du monde occidental, à qui l'on sacrifie sa santé, sa famille, son temps et son âme.
- **Le sexe et le désir** — érigés en absolu non négociable, au point que les contredire est devenu, dans nos sociétés, un blasphème social.

- **La célébrité, le statut, les « likes »** — quête frénétique de la reconnaissance des autres, sous le regard duquel l'homme moderne tremble plus que ses ancêtres ne tremblaient devant Dieu.
- **Le corps et l'apparence** — culte du physique, salles de sport comme nouveaux temples, chirurgie esthétique comme rituel d'auto-crédation.
- **Le plaisir immédiat (dopamine)** — TikTok, jeux vidéo, pornographie, consommation compulsive : la quête perpétuelle de la prochaine décharge.
- **Le moi (auto-divinisation)** — slogan moderne : « sois toi-même », devenu un dogme indiscutable. L'individu devient à lui-même son propre dieu, son propre prophète et sa propre loi.

« Le cœur a été créé pour adorer. S'il n'adore pas Allâh, il adorera autre chose : une femme, une image, un statut, ou son propre ego. Le cœur ne reste jamais sans idole. Celui qui croit s'être libéré de toute servitude n'a fait, en réalité, que changer de maître — et il a souvent choisi le pire des maîtres : sa propre passion. »

— Ibn al-Qayyim, *al-Fawâ'id*

Il est essentiel de saisir l'ampleur de cette révélation : le Coran a énoncé, mille deux cents ans avant Freud, que l'inconscient humain est dominé par des pulsions qui prennent la place du sacré ; mille trois cents ans avant Marx, que l'argent et la matière s'érigent en culte aliénant ; mille quatre cents ans avant Nietzsche, que la « mort de Dieu » serait remplacée par l'auto-divinisation de l'individu (« Übermensch »). Toute la critique moderne du moderne, le Coran l'avait écrite avant que le moderne n'existe.

2. L'arrogance produite par le confort matériel

« Mais non ! L'homme devient rebelle dès qu'il se voit dans l'aisance. »

— Coran, 96:6-7

Voilà le second mécanisme : l'aisance matérielle produit mécaniquement la rébellion contre Dieu. Pas la pauvreté — qui rapproche du ciel par nécessité — mais l'opulence. Plus l'homme est confortable, moins il sent son besoin du Créateur ; et moins il sent ce besoin, plus il se croit autosuffisant.

L'humain pré-moderne levait les mains au ciel pour la pluie, la récolte, la guérison de son enfant, la protection contre les bêtes et les ennemis. Aujourd'hui, on tourne un robinet, on appelle le SAMU, on commande sur Amazon, on se fait livrer Uber Eats. Le besoin ressenti d'un Sauveur a disparu de la conscience quotidienne — non pas

parce qu'il a disparu réellement (la mort, la maladie, la souffrance, la solitude n'ont pas disparu) mais parce qu'il est masqué par une accumulation de béquilles techniques.

« Et quand Nous accordons à l'homme un bienfait de Notre part, il dit : « Je le dois à un savoir [que je possède]. » C'est plutôt une épreuve, mais la plupart d'entre eux ne savent pas. »

— Coran, 39:49

LE PARADOXE FONDATEUR DE LA MODERNITÉ

Plus l'homme reçoit, moins il rend grâce. Plus il a, moins il prie. Plus il est protégé, plus il se croit invincible. Le confort produit l'oubli, l'oubli produit l'arrogance, et l'arrogance produit l'incrédulité. Voilà pourquoi les pays les plus athées de la planète sont aussi les plus riches — ce n'est pas une coïncidence, c'est une loi spirituelle.

3. L'oubli après l'épreuve

Le Coran décrit ensuite un mécanisme d'une lucidité psychologique stupéfiante : l'homme retourne instinctivement à Dieu dans l'épreuve, mais l'oublie aussitôt qu'il en est délivré. C'est l'ingratitude structurelle de l'homme confortable :

« Et quand un malheur touche l'homme, il Nous invoque, couché sur le côté, assis ou debout. Puis quand Nous l'avons délivré de son malheur, il s'en va comme s'il ne Nous avait jamais invoqué pour un malheur qui l'avait touché. C'est ainsi que furent embellies aux outranciers leurs actions. »

— Coran, 10:12

Cette description colle exactement au comportement collectif observé : pendant la crise du Covid en 2020, on a vu une remontée mondiale de la prière, des recherches sur Dieu, des conversions. Quelques années plus tard, retour à l'amnésie. C'est le cycle décrit par le Coran : épreuve → invocation → délivrance → oubli → rébellion. Et c'est dans la phase d'oubli prolongée — celle que vit notre époque — que l'athéisme prospère.

4. Les Dahriyya : prophétie de la modernité

Nous l'avons déjà mentionné : le Coran décrit les Dahriyya, ces matérialistes qui réduisent l'existence à la matière et au temps. Lisons à nouveau, mais cette fois comme un diagnostic du XXI^e siècle :

« Et ils disent : « Il n'y a pour nous que la vie d'ici-bas : nous mourons et nous vivons et seul le temps (ad-dahr) nous fait périr. » Ils n'en ont aucune connaissance : ils ne font que conjecturer. »

— Coran, 45:24

Mot pour mot, c'est la profession de foi de l'athéisme matérialiste contemporain :

- « Il n'y a pour nous que la vie d'ici-bas » → pas d'au-delà, pas de jugement, le temps présent est tout.
- « Nous mourons et nous vivons » → la mort est l'anéantissement total.
- « Seul le temps nous fait périr » → la matière et le temps suffisent à expliquer notre apparition et notre disparition.
- « Ils n'en ont aucune connaissance, ils ne font que conjecturer » → c'est une croyance, pas un savoir scientifique.

« Allâh, exalté soit-Il, a relevé que ces gens ne font que conjecturer (zann) : c'est-à-dire qu'ils n'ont aucune preuve démonstrative (burhân) de leur affirmation. Affirmer que la matière et le temps suffisent à tout expliquer n'est pas une conclusion scientifique : c'est un parti-pris philosophique déguisé. »

— Al-Qurtubî, *al-Jâmi' li-Aḥkâm al-Qur'ân*, sur 45:24

III. Les vrais moteurs de l'athéisme moderne

On nous présente souvent l'athéisme comme le résultat d'une démarche intellectuelle rigoureuse, d'une libération par la raison, d'une victoire de la science sur la superstition. C'est un récit flatteur — mais c'est un mensonge. L'athéisme contemporain n'a presque rien à voir avec la raison ou la science. Il a tout à voir avec un mode de vie. Démontons les sept véritables moteurs.

Moteur n° 1 — Le confort matériel anesthésiant

Nous l'avons déjà esquissé. La société de consommation a réussi quelque chose qu'aucun pouvoir tyrannique n'avait réussi avant elle : faire oublier à l'homme qu'il a besoin de Dieu, en lui donnant l'illusion qu'il n'a besoin de rien. Frigo plein, chauffage central, médecine d'urgence, supermarché ouvert 24h/24, livraison à domicile, retraite garantie : l'homme moderne est entouré d'un cocon technique qui lui dissimule sa fragilité fondamentale. Tant que ce cocon ne se déchire pas (maladie grave, deuil brutal, faillite, guerre), il peut vivre dans l'illusion d'autosuffisance.

Moteur n° 2 — Le divertissement permanent (lahw wa la'ib)

« La vie présente n'est que jeu et divertissement (la'ibun wa lahw). La demeure dernière est meilleure pour ceux qui craignent Allâh. Ne raisonnez-vous donc pas ? »

— Coran, 6:32

Si l'homme moderne avait dix minutes de silence par jour, l'athéisme s'effondrerait en deux générations. C'est précisément pourquoi le silence a disparu. Netflix, TikTok, YouTube, séries en boucle, jeux vidéo permanents, sport-spectacle, musique en continu dans les écouteurs, pornographie d'accès gratuit, achats compulsifs, scroll infini : l'humain contemporain n'est plus jamais seul avec lui-même. Or c'est dans le silence que l'âme entend la grande question : « D'où viens-je ? Où vais-je ? Pourquoi ? »

Pascal, esprit chrétien lucide qui parlait à des chrétiens de son époque devenus, déjà, indifférents à la transcendance, écrivait : « Tout le malheur des hommes vient

d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. » L'industrie moderne du divertissement n'est pas neutre : elle est l'anesthésiant systématique de la fitra. Elle remplit le vide pour qu'on n'entende plus le silence qui appelle vers le ciel.

L'EXPÉRIENCE QUE PERSONNE N'OSE FAIRE

Coupez votre téléphone, votre télévision, votre musique pendant trois jours. Restez seul avec vous-même, sans distraction. Au bout de quelques heures, vous commencerez à entendre quelque chose que la modernité a tout fait pour étouffer : votre propre âme. Et cette âme, comme l'a dit le Prophète ﷺ, sait à quel Seigneur elle appartient.

Moteur n° 3 — Les passions érigées en idoles

Section déjà traitée plus haut sous l'angle théologique (verset 25:43). Ajoutons ici la dimension sociologique : l'Occident contemporain est la première civilisation de l'histoire à avoir érigé la satisfaction du désir individuel en absolu indiscutable. Toute morale traditionnelle qui contredit ce désir est immédiatement qualifiée de « réactionnaire », « patriarcale », « moyenâgeuse », « liberticide ». Le désir est devenu sacré ; ce qui s'oppose au désir est devenu blasphème.

Or l'islam, avec une rigueur saine, enseigne exactement l'inverse : ce n'est pas le désir qui sanctifie l'acte, c'est la conformité à la loi divine. Et tant que cette inversion ne sera pas comprise, aucun dialogue intellectuel sérieux n'est possible avec l'athée moderne, parce que ses prémisses ne sont pas rationnelles : elles sont passionnelles.

Moteur n° 4 — L'arrogance scientiste (à distinguer de la science)

Il faut dissiper la plus grande confusion intellectuelle de notre temps. La science n'est pas le scientisme. La science est une méthode rigoureuse pour étudier les phénomènes physiques observables, mesurables et reproductibles. Le scientisme est l'idéologie selon laquelle seule la science peut produire de la connaissance valide — affirmation qui, ironiquement, n'est elle-même pas une conclusion scientifique mais un dogme philosophique.

La science répond à la question du « comment » : comment fonctionne la photosynthèse, comment se forment les étoiles, comment l'ADN se réplique. Elle ne répond pas, et ne peut pas répondre, à la question du « pourquoi » : pourquoi y a-t-il

quelque chose plutôt que rien ? Pourquoi les lois physiques sont-elles ce qu'elles sont ? Pourquoi suis-je là ? Aucune équation de Maxwell, aucun théorème de Gödel, aucune mesure du LHC n'a jamais affirmé : « Dieu n'existe pas. » Les plus grands scientifiques de l'histoire — Newton, Maxwell, Faraday, Pasteur, Mendel, Lemaître (le prêtre belge qui formula le Big Bang), Planck, Einstein lui-même (déiste assumé) — étaient tous croyants ou déistes.

« La raison droite ne contredit jamais la révélation authentique. Et lorsqu'il semble y avoir contradiction, l'une des deux propositions est nécessairement défectueuse — ou bien la prétendue raison n'est qu'une opinion mal fondée, ou bien la prétendue révélation n'est qu'une transmission inexacte. »

— **Ibn Taymiyya**, *Dar' Ta'âruf al-'Aql wa-n-Naql*, principe fondateur de l'œuvre

Plus fort encore : la science moderne est née en milieu théiste. Les fondateurs de la méthode expérimentale — Ibn al-Haytham, Roger Bacon, Galilée, Newton — étaient tous croyants, et tous voyaient leur travail comme l'étude des œuvres du Créateur. L'idée que « la science » et « la religion » sont en guerre est une fabrication idéologique du XIX^e siècle, propagée par des polémistes anticléricaux et démentie par toute l'histoire de la pensée scientifique.

Moteur n° 5 — Le rejet d'un christianisme déformé

Beaucoup d'Occidentaux qui se croient athées sont en réalité des anti-cléricaux. Ils n'ont jamais rejeté Dieu : ils ont rejeté une représentation déformée de Dieu, transmise par une institution qui s'est elle-même éloignée du tawhîd ibrahimique.

L'Occident chrétien a hérité d'un certain nombre de doctrines difficilement compatibles avec la raison : la trinité (un Dieu en trois personnes, dont l'une serait morte), le péché originel hérité (un nouveau-né serait déjà coupable), Dieu fait homme et crucifié (le Créateur subissant la création), le célibat sacerdotal absolu, la confession à un prêtre intermédiaire, la vente d'indulgences, l'Inquisition, les guerres de religion fratricides, l'opposition entre science et foi (procès de Galilée). Quand l'Occident a « tué Dieu », il n'a pas tué le Dieu réel : il a tué une caricature.

« Ils ont pris leurs rabbins et leurs moines, ainsi que le Messie fils de Marie, comme Seigneurs en dehors d'Allâh, alors qu'on ne leur a commandé que d'adorer un Dieu unique. Pas de divinité à part Lui ! Gloire à Lui ! Combien Il transcende ce qu'ils Lui associent ! »

— **Coran, 9:31**

L'islam, lui, présente le Dieu unique, sans intermédiaire, sans incarnation, sans contradiction logique : un Créateur transcendant, parfait, miséricordieux et juste, à qui l'on s'adresse directement, sans clergé, sans confession, sans dogme déraisonnable. L'islam n'a jamais eu d'Inquisition, jamais eu de procès de Galilée, jamais eu de guerre science contre religion comparable à celles de l'Europe. Pour beaucoup d'esprits occidentaux honnêtes, la simple découverte du tawhîd musulman est une libération : « C'était donc cela que je cherchais sans le savoir. »

Moteur n° 6 — L'éducation laïciste de masse

Depuis 150 ans en France, deux ou trois générations en Allemagne, plus longtemps encore dans certaines régions, l'école publique a systématiquement évacué Dieu de l'horizon mental des enfants. Non pas en argumentant contre — ce qui serait honnête — mais en se contentant de Le passer sous silence, comme s'Il n'existait pas, comme si la question même était indigne d'être posée. Une génération entière a grandi sans qu'aucun adulte respectable, dans le cadre scolaire, ne lui ait jamais sérieusement parlé de la question de Dieu.

Ce silence est une réponse. Pour un enfant, ne pas en parler revient à dire : « Cela n'existe pas, ou cela n'a pas d'importance. » C'est une formation à l'athéisme par défaut, par omission, par évidence imposée. Et lorsque cette formation est complétée, à l'âge adulte, par un environnement médiatique qui ridiculise systématiquement la religion, l'incrédulité s'installe sans que l'individu ait jamais eu à la justifier.

Moteur n° 7 — La déconstruction systématique

Enfin, la pensée occidentale contemporaine est entrée dans une phase de déconstruction permanente : déconstruction de la famille, du genre, de la nation, de la loi naturelle, de la vérité, de la beauté, du bien et du mal eux-mêmes. Tout doit être critiqué, relativisé, subverti. Il n'y a plus de fondement stable : tout est « construit socialement », donc tout peut être « déconstruit ».

Cette déconstruction généralisée laisse l'individu nu, sans repère, sans transmission, sans héritage. Et l'âme, abandonnée sans nourriture transcendante, finit par se résigner : « Si rien n'a de sens, autant ne croire à rien. » L'athéisme n'est plus alors le résultat d'une réflexion, mais un effondrement par épuisement. C'est le vide, accepté comme moindre mal après l'écroulement de tous les murs.

RÉCAPITULATIF : POURQUOI L'OCCIDENT N'EST PLUS CROYANT

Ce ne sont pas la science, ni la philosophie, ni la rigueur intellectuelle qui ont produit l'athéisme moderne. Ce sont : (1) le confort matériel, (2) le divertissement permanent, (3) la divinisation des passions, (4) la confusion science/scientisme, (5) le rejet d'un christianisme déformé, (6) l'éducation laïciste, (7) la déconstruction généralisée. Sept causes — toutes civilisationnelles, aucune intellectuelle. L'athée moderne n'a pas découvert une vérité : il a oublié une question.

IV. Les dix arguments majeurs de l'athéisme

et leurs réfutations argumentées

Il est temps de quitter l'analyse civilisationnelle pour entrer dans l'arène intellectuelle. Voici les dix arguments les plus fréquemment avancés par les athées contemporains — de Richard Dawkins à Sam Harris, de Michel Onfray à Christopher Hitchens. Nous les présenterons honnêtement, dans leur formulation la plus forte, puis nous montrerons pourquoi chacun s'effondre à l'examen rigoureux.

ARGUMENT N°1 — « La science explique tout — on n'a plus besoin de Dieu »

C'est l'argument le plus répandu, et le plus mal compris — y compris par ceux qui le défendent. Il repose sur une confusion fondamentale entre la science (méthode rigoureuse d'étude des phénomènes physiques) et le scientisme (idéologie selon laquelle seule la science produit de la connaissance valide).

Réfutation

Premier point — La science répond au comment, jamais au pourquoi. Aucune équation n'a jamais expliqué pourquoi l'univers existe au lieu de ne pas exister. La science décrit les lois de la nature ; elle ne dit rien sur le Législateur. C'est comme si l'on prétendait, après avoir disséqué une horloge et compris ses rouages, avoir démontré que l'horloger n'existe pas. C'est un saut logique illégitime.

Deuxième point — L'affirmation « seule la science produit du savoir » n'est elle-même pas un énoncé scientifique. Aucune expérience de laboratoire ne peut la prouver. C'est un parti-pris philosophique — et qui plus est, autoréfutant. Si l'on n'accepte que ce que la science prouve, alors on ne peut pas accepter cette affirmation, car elle n'est pas prouvée scientifiquement.

Troisième point — Les plus grands scientifiques de l'histoire étaient croyants ou déistes. Newton, Maxwell, Faraday, Pasteur, Mendel, Lemaître (le prêtre catholique inventeur du Big Bang), Planck, Einstein lui-même : aucun n'était athée militant, et tous voyaient dans les lois de l'univers la signature d'une Intelligence. Si la science conduisait nécessairement à l'athéisme, ils auraient été les premiers à l'embrasser. Ils ont fait l'inverse.

Quatrième point — Plus la science avance, plus l'univers ressemble à un projet, pas à un hasard. Le réglage fin (fine-tuning) des constantes physiques fondamentales est aujourd'hui un fait scientifique consensuel : la moindre variation d'une trentaine de paramètres rendrait l'univers totalement incapable de produire la vie. Probabilité par hasard pur : effectivement nulle. Les physiciens athées eux-mêmes en sont réduits à postuler un « multivers » non observable, non testable, donc... non scientifique. Ils refusent l'Hypothèse-Dieu pour la remplacer par une hypothèse plus extravagante encore.

« Lorsque tu vois une œuvre parfaitement ordonnée, tu sais avec certitude qu'elle a un auteur sage et puissant. Comment peux-tu, en regardant l'univers — qui surpasse en ordre, en finesse et en sagesse toute œuvre humaine — conclure qu'il n'a pas d'auteur ? »

— **Ar-Râzî**, *Mafâtîḥ al-Ghayb*, sur l'argument téléologique

ARGUMENT N°2 — « L'univers est sorti du néant — par hasard »

Variante populaire de l'argument précédent. Stephen Hawking l'a popularisée : « L'univers a pu se créer lui-même à partir de rien, à cause des lois de la physique. »

Réfutation

Premier point — Du néant absolu, rien ne sort. C'est un principe philosophique de bon sens, énoncé depuis Parménide : *ex nihilo nihil fit*. Pour qu'une chose passe du non-être à l'être, il faut une cause. Et cette cause ne peut pas être elle-même contenue dans le néant — sinon ce n'est plus le néant.

Deuxième point — Hawking, en disant « grâce aux lois de la physique », triche. Si « les lois de la physique » existent déjà, ce n'est pas le néant. Le néant ne contient pas de lois. La proposition « l'univers est sorti du néant à cause de la gravité » revient à dire : « le pain est sorti du néant à cause des boulangers » — ce qui présuppose justement ce que l'on prétend expliquer.

Troisième point — Le Big Bang est une preuve, pas un problème, pour les croyants. Pendant des siècles, les athées ont défendu l'idée d'un univers éternel (Aristote l'enseignait). Cette éternité supposée leur permettait d'éviter la question de l'origine. Le Big Bang, démontré au XX^e siècle, a ruiné cette position : l'univers a un commencement absolu. Or tout ce qui commence a une cause. Cette cause doit être : non causée elle-même (sinon régression infinie), hors du temps (puisqu'elle précède le temps), hors de l'espace (puisqu'elle précède l'espace), immatérielle

(puisqu'elle précède la matière), puissante (capable de produire un univers), intelligente (capable de l'organiser). Ces attributs définissent précisément... Allâh.

Quatrième point — L'argument cosmologique du kalâm. Cet argument fut formalisé par les théologiens musulmans, en particulier al-Bâqillânî et al-Ghazâlî, dès le X-XI^e siècle — bien avant que les apologistes occidentaux modernes (William Lane Craig) ne le redécouvrent. Sa structure : (1) Tout ce qui commence à exister a une cause. (2) L'univers a commencé à exister. (3) Donc l'univers a une cause. La science contemporaine valide la prémisse 2 ; le bon sens valide la prémisse 1 ; la conclusion est inéluctable.

« Ont-ils été créés à partir de rien, ou sont-ils eux-mêmes les créateurs ? Ou ont-ils créé les cieux et la terre ? Mais ils n'ont pas de certitude ! »

— **Coran, 52:35-36**

Méditons ce verset : trois options épuisent toutes les possibilités logiques. Ou bien l'univers s'est créé tout seul (absurde — il faudrait qu'il existe avant lui-même pour se créer). Ou bien les hommes l'ont créé (manifestement faux). Ou bien quelqu'un l'a créé. Le Coran a posé l'argument cosmologique le plus rigoureux de l'histoire en deux versets, quatorze siècles avant la cosmologie moderne.

ARGUMENT N°3 — « L'évolution prouve qu'on n'a pas besoin d'un Créateur »

Argument darwinien classique : les espèces vivantes se sont développées par mutations aléatoires et sélection naturelle, donc on n'a plus besoin de postuler un Créateur.

Réfutation

Premier point — L'évolution n'explique PAS l'origine de la vie. Il faut distinguer évolution (transformation des espèces déjà vivantes) et abiogénèse (apparition de la vie à partir de la matière inerte). Aucun biologiste sérieux ne prétend aujourd'hui savoir comment la vie est apparue. La cellule la plus simple contient des milliers de protéines coordonnées, un code ADN à 3 milliards de paires de bases, des mécanismes de réplication d'une complexité vertigineuse. Affirmer que tout cela est apparu spontanément dans une « soupe primitive » est une affirmation de foi, pas une démonstration scientifique.

Deuxième point — L'évolution n'explique pas l'origine de la matière. Avant qu'il y ait de la matière à faire évoluer, il faut qu'il y ait de la matière. L'évolution suppose ce qu'elle prétend remplacer.

Troisième point — L'évolution n'explique pas l'origine de l'information génétique. L'ADN est un code, au sens informatique strict du terme. Or aucun code observé dans l'univers ne s'est jamais écrit tout seul : chaque code que nous connaissons (langues, alphabets, programmes informatiques) est le produit d'une intelligence. Postuler qu'un code aussi sophistiqué que l'ADN s'est écrit par hasard est statistiquement et philosophiquement intenable.

Quatrième point — L'islam et l'évolution ne sont pas en guerre comme l'islam et le créationnisme chrétien littéraliste. L'islam n'a jamais imposé une lecture littérale de six jours de 24 heures. De nombreux savants musulmans classiques (Ibn Khaldûn évoquant la diversification des espèces, Ibn Sînâ sur la transformation graduelle) ont anticipé certaines intuitions évolutionnistes. La micro-évolution (variation à l'intérieur d'une espèce) est observable et compatible avec l'islam. Seule la prétention métaphysique — « donc Dieu n'existe pas » — est rejetée, et cette prétention n'est pas scientifique mais idéologique.

Cinquième point — Adam, exception ontologique. Concernant l'homme spécifiquement, le Coran enseigne qu'Adam fut créé directement par Allâh, comme une exception ontologique. Cette affirmation théologique n'entre en conflit avec aucune donnée scientifique vérifiée — elle entre en conflit avec une prétention métaphysique des matérialistes, ce qui est tout différent.

ARGUMENT N°4 — « Si Dieu existait, il n'y aurait pas de mal dans le monde »

L'« argument du mal » est psychologiquement le plus puissant des arguments athées. Il prend appui sur la souffrance réelle — maladie d'un enfant, génocide, catastrophe naturelle — pour conclure qu'aucun Dieu bon et tout-puissant ne peut exister.

Réfutation

Premier point — Distinguons le mal naturel et le mal moral. Le mal moral (meurtre, viol, oppression) provient du libre arbitre humain. Or le libre arbitre est un don précieux : sans lui, l'homme ne serait qu'un automate. Pour être capable de choisir le bien, il faut être capable de choisir le mal. La majorité des maux que les athées invoquent ne sont pas causés par Dieu, mais par les hommes qui, ayant reçu

la liberté, en abusent. Reprocher à Dieu les crimes humains, c'est reprocher au constructeur d'une voiture les accidents causés par les chauffards.

Deuxième point — La vie d'ici-bas n'est pas un paradis. C'est un test. L'erreur fondamentale de l'argument du mal est de présupposer que la vie terrestre devrait être un lieu de bonheur parfait. L'islam dit l'inverse :

« Celui qui a créé la mort et la vie, afin de vous éprouver et de savoir qui d'entre vous est le meilleur en œuvres. »

— Coran, 67:2

La dunyâ est le lieu de l'épreuve. La justice définitive et la félicité infinie sont reportées dans l'akhirâ. Sans cette dimension eschatologique, l'argument du mal a effectivement une force terrible. Avec elle, il s'effondre : la souffrance temporaire d'ici-bas est rétribuée — pour le juste — par une éternité de paix sans commune mesure.

Troisième point — Sans le mal, aucune des grandes vertus humaines n'existerait. Sans la possibilité de la lâcheté, pas de courage. Sans la possibilité de l'égoïsme, pas de générosité. Sans la possibilité de la trahison, pas de fidélité. Sans la possibilité de l'épreuve, pas de patience (ṣabr), pas de gratitude (shukr), pas de confiance en Dieu (tawakkul). Le mal possible est la condition même de l'élévation spirituelle.

Quatrième point — l'argument du mal se retourne contre l'athée. Pour dire que quelque chose est « mauvais », l'athée doit présupposer un standard objectif du bien et du mal. Or, sans Dieu, ce standard n'existe pas — comme nous le démontrerons en détail dans la section suivante. L'athée qui s'indigne devant le mal vole à l'islam le concept même de mal pour s'en servir contre l'islam. C'est intellectuellement intenable.

« Les épreuves sont à l'âme ce que le feu est à l'or : elles séparent le pur de l'impur. Celui qui voit le mal sans voir la sagesse de l'épreuve voit la moitié du tableau et conclut que le tableau est laid. »

— Ibn al-Qayyim, *Madârij as-Sâlikîn*

ARGUMENT N°5 — « Je peux être moral sans avoir besoin de Dieu »

C'est l'argument préféré de l'athée bien intentionné. Il pense porter un coup décisif. En réalité, il ne comprend pas la question.

Réfutation

Premier point — Personne ne nie que vous puissiez agir moralement. La question n'est pas : peut-on être moral sans croire en Dieu ? La réponse est évidemment oui — sinon les athées seraient tous des criminels, ce qui n'est manifestement pas le cas. La vraie question est :

sur quoi fondez-vous votre morale ? Si vous dites « ma morale vient de moi », alors votre morale est purement subjective et vaut exactement ce que vaut la morale du voisin qui pense le contraire. Vous ne pouvez plus condamner Hitler, Staline ou un pédophile : vous pouvez seulement dire que vous, personnellement, n'aimez pas leurs préférences morales. Tout en étant obligé de reconnaître que vos préférences valent autant — pas plus — que les leurs.

Deuxième point — Si la morale vient de l'évolution biologique, alors elle est arbitraire. Les athées matérialistes affirment souvent que notre sens moral est un produit de la sélection naturelle. Mais alors, ce sens moral n'est qu'un mécanisme de survie de l'espèce, sans valeur de vérité. Affirmer qu'il est « bien » de protéger un enfant et « mal » de le torturer reviendrait à dire qu'il est « bien » que la girafe ait un long cou — c'est une description évolutive, pas un jugement moral véritable. La morale réduite à la biologie n'est plus la morale : c'est de la zoologie.

Troisième point — Si la morale vient du consensus social, alors le nazisme était moral en Allemagne nazie. Si le bien et le mal se définissent par la majorité d'une société, alors toute majorité a raison — y compris quand elle approuve l'esclavage, le génocide ou l'extermination des handicapés. C'est la conclusion logique du relativisme moral, et elle est moralement insoutenable.

Quatrième point — Les penseurs athées les plus lucides l'ont admis. Dostoïevski : « Si Dieu n'existe pas, tout est permis. » Nietzsche, qui célébra la « mort de Dieu », comprit immédiatement la conséquence : l'effondrement de toute morale objective et l'avènement de la « volonté de puissance », c'est-à-dire la loi du plus fort. Sartre : sans Dieu, l'homme est « condamné à être libre », c'est-à-dire qu'aucune valeur ne peut s'imposer à lui de l'extérieur. Camus : la vie est absurde, et il faut « imaginer Sisyphe heureux ». Aucun de ces penseurs n'a pu fonder rationnellement la morale sans Dieu — ils ont seulement essayé de gérer le vide qui s'ensuit.

LE COEUR DE LA QUESTION

Sans Créateur, il n'y a pas de bien et de mal objectifs. Il n'y a que des préférences individuelles ou collectives, qui changent avec le temps, le lieu, la mode, la propagande. La morale athée est une morale flottante : elle n'a pas de fondement, elle peut être renversée demain, et historiquement elle l'a été chaque fois qu'une idéologie matérialiste a pris le pouvoir.

Cinquième point — La morale islamique, elle, est fondée sur la Sagesse divine. Allâh est al-Ḥakîm (le Sage). Ses commandements ne sont ni arbitraires ni capricieux : ils sont l'expression d'une sagesse infinie qui connaît la nature humaine mieux que l'homme ne se connaît lui-même. Le bien et le mal en islam ne sont pas définis par convention, ni par évolution, ni par majorité : ils sont définis par Celui qui a créé l'homme et qui sait ce qui le grandit ou le détruit. C'est la seule fondation possible d'une morale véritablement universelle, stable et contraignante.

ARGUMENT N°6 — « Toutes les religions sont des inventions humaines »

Argument Feuerbach-Marx-Freud : les dieux sont des projections psychologiques ou sociales. L'humanité crée ses dieux pour combler ses peurs et justifier son ordre social.

Réfutation

Premier point — Comment expliquer leur universalité ? Si les religions étaient de simples inventions, on s'attendrait à voir des sociétés sans religion. Or il n'y en a aucune avant la modernité tardive. L'universalité du fait religieux est une donnée anthropologique que les explications réductionnistes (« peur », « pouvoir », « ignorance ») ne suffisent pas à expliquer.

Deuxième point — Cet argument suppose ce qu'il prétend démontrer. Dire « les religions sont des inventions humaines » présuppose que Dieu n'existe pas. C'est un argument circulaire. Si Dieu existe et a effectivement parlé aux hommes, alors la religion révélée n'est pas une invention humaine — elle est une transmission divine. La question doit être tranchée AVANT, pas APRÈS : Dieu existe-t-Il ? S'Il existe, il est parfaitement cohérent qu'Il Se soit révélé.

Troisième point — Le Coran est un défi historique unique. Le Coran a été révélé sur 23 ans, dans des contextes radicalement variés (persécution, exil, victoire militaire, deuils, conquêtes), à un homme illettré, dans une langue d'une perfection que les plus grands poètes arabes contemporains de la révélation reconnurent

immédiatement comme inégalable. Et pourtant : aucune contradiction interne, aucune erreur scientifique, aucune incohérence narrative entre la première et la dernière sourate. Si le Coran était une œuvre humaine, il serait l'œuvre la plus extraordinaire jamais écrite — et en disant cela, l'athée admet déjà presque ce qu'il veut nier.

Quatrième point — Le Coran a été préservé textuellement. Aucun autre texte fondateur de religion n'a été préservé avec la rigueur du Coran. Ni la Torah (qui a connu de multiples rédactions, et dont la version massorétique date du IX-X^e siècle de l'ère commune), ni les Évangiles (quatre rédactions tardives, des milliers de variantes manuscrites), n'offrent le degré de stabilité textuelle du Coran. Le manuscrit de Birmingham (datation carbone 568-645), antérieur ou contemporain à la fin de la révélation, présente déjà un texte identique à celui que nous lisons aujourd'hui.

Cinquième point — Si invention, pourquoi inventer un système si exigeant ? L'islam impose cinq prières quotidiennes, le jeûne d'un mois entier, l'interdiction de l'alcool, des relations extra-conjugales, de l'usure, du jeu d'argent, etc. Si Muḥammad ﷺ avait inventé cette religion pour servir ses intérêts, il aurait inventé une religion plus accommodante. Il n'aurait certainement pas inventé une religion qui condamne par avance toute exploitation des fidèles par leur prophète.

ARGUMENT N°7 — « La religion a causé toutes les guerres de l'histoire »

Cliché médiatique répété sans vérification, et pourtant facile à démentir avec les chiffres.

Réfutation

Premier point — Les chiffres réels. L'Encyclopedia of Wars (Phillips & Axelrod, 2005), qui recense de manière exhaustive 1763 conflits armés majeurs depuis 3500 av. J.-C., conclut que seuls 123 (soit 6,98 %) ont une motivation principalement religieuse. Plus de 93 % des guerres de l'histoire humaine ont d'autres causes : conquête de territoires, accès aux ressources, dynasties, nationalismes, idéologies politiques.

Deuxième point — Les guerres mondiales du XX^e siècle ne sont pas religieuses. Première Guerre mondiale : alliances et géopolitique européenne. Seconde Guerre mondiale : nationalismes et racialisme. Hitler n'était pas chrétien — il a persécuté l'Église confessante, emprisonné Bonhoeffer, méprisait le

christianisme qu'il considérait comme « religion d'esclaves » (juive). Mussolini était athée militant. Staline, séminariste défroqué devenu athée militant, a fait fermer 95 % des églises orthodoxes et fusiller des dizaines de milliers de prêtres. Les deux conflits les plus meurtriers de l'histoire ne sont pas religieux.

Troisième point — Le bilan des États athées militants au XX^e siècle. Voici les chiffres que les manuels d'histoire mentionnent rarement :

Régime athée	Période	Victimes (estimation)
URSS de Lénine et Staline	1917-1953	20 à 60 millions
Chine de Mao Zedong	1949-1976	45 à 80 millions
Cambodge des Khmers rouges	1975-1979	1,7 à 2,2 millions (25 % de la population)
Corée du Nord (Kim)	1948 — aujourd'hui	1 à 3 millions
Vietnam communiste	1954-1985	1 à 2 millions
Éthiopie de Mengistu	1974-1991	0,5 à 1,5 million

Total estimé : entre 70 et 150 millions de morts au nom de l'athéisme militant en moins d'un siècle. Aucune religion de l'histoire — pas même les Croisades, pas même l'Inquisition, pas même les guerres de religion européennes — n'approche, même de loin, ce bilan. L'argument selon lequel « la religion cause les guerres » est, à la lumière des chiffres, une calomnie historique.

Quatrième point — Religion comme prétexte ≠ religion comme cause. Les guerres de religion européennes ont eu pour cause réelle les rivalités politiques entre dynasties et le contrôle des territoires : la religion servait souvent de drapeau, pas de moteur. Quand un seigneur féodal voulait s'emparer d'une principauté voisine, il invoquait Dieu. Cela ne fait pas de Dieu la cause de la guerre, pas plus que les étendards ne sont la cause de la bataille.

ARGUMENT N°8 — « Dieu est une béquille psychologique pour les faibles »

Argument freudien et marxien : la religion serait l'opium du peuple, une consolation infantile pour ceux qui ne supportent pas la dureté du réel.

Réfutation

Premier point — L'argument est circulaire. Dire « Dieu est une projection des besoins humains » présuppose justement que Dieu n'existe pas. Or si Dieu existe et

qu'Il a créé l'homme, il est parfaitement cohérent que l'homme ressente un besoin de Lui — comme il est cohérent que le poisson « ait besoin » d'eau. Le besoin n'est pas la preuve de l'inexistence : il est souvent la preuve inverse. C. S. Lewis : « Le bébé ressent la faim ; il existe la nourriture. Le caneton veut nager ; il existe l'eau. L'homme ressent un désir qu'aucune chose terrestre ne peut combler ; l'explication la plus probable est qu'il a été créé pour un autre monde. »

Deuxième point — Si Dieu était une invention humaine, on n'aurait pas inventé un Dieu si exigeant. L'islam impose cinq prières quotidiennes, le jeûne, l'interdiction de l'alcool, des relations illicites, de l'usure, et place chaque acte sous le regard d'un Juge dont nul n'échappe. Si la religion était une simple « consolation », elle aurait été beaucoup plus accommodante. La sévérité même de la loi islamique est une preuve qu'elle ne sert pas à flatter l'ego humain.

Troisième point — L'argument se retourne contre l'athée. Si tout besoin psychologique est suspect, alors l'athée doit reconnaître que son propre besoin d'autonomie absolue, son désir de n'avoir de comptes à rendre à personne, sa volonté de s'auto-instituer comme seule loi, sont eux aussi des besoins psychologiques — et donc tout aussi suspects. L'athéisme aussi est une « béquille » : la béquille de celui qui refuse la responsabilité ultime, la dette envers le Créateur, et la perspective du Jugement.

Quatrième point — Le Prophète ﷺ n'avait rien à gagner. Avant la révélation, Muḥammad ﷺ jouissait d'un statut social honorable, d'un mariage heureux, d'une situation économique confortable. La prédication lui a apporté insultes, persécutions, exil, perte de proches, blessures de guerre, complots d'assassinat. Si la religion était une « consolation » qu'il s'inventait, il aurait choisi la bien plus simple consolation du silence et du conformisme social. Aucun homme rationnel ne s'inflige une telle vie pour un mensonge qu'il aurait lui-même fabriqué.

ARGUMENT N°9 — « Je ne crois que ce que je vois »

Réfutation

Premier point — Vous ne voyez ni l'amour, ni la justice, ni votre propre conscience. Et pourtant vous y croyez. Vous croyez que votre mère vous aime, que la justice est préférable à l'injustice, que vous êtes une personne consciente — sans pouvoir produire la moindre preuve visuelle de ces réalités. Si vous appliquiez votre principe avec rigueur, vous seriez forcé d'abandonner toute la vie morale et affective.

Deuxième point — Vous croyez à des milliers de choses que vous n'avez jamais vues. Vous croyez aux électrons, aux quarks, au boson de Higgs, à l'évolution biologique, à l'existence de César et de Napoléon, à votre propre cerveau (que vous n'avez jamais vu directement). La quasi-totalité de vos connaissances repose sur des témoignages, des inférences, des modèles théoriques. La science elle-même travaille avec des entités invisibles dont l'existence est inférée à partir d'effets observables.

Troisième point — L'invisibilité n'est pas l'inexistence. Refuser de croire ce qu'on ne voit pas n'est pas une position rationnelle : c'est une posture infantile. Le sage juge à partir des effets, pas seulement des causes immédiates. Voir l'œuvre prouve l'auteur, voir le projet prouve l'intention, voir l'ordre prouve l'organisateur — sans qu'il soit nécessaire de voir physiquement l'auteur, l'intention ou l'organisateur.

« Nous leur montrerons Nos signes dans l'univers et en eux-mêmes, jusqu'à ce qu'il leur devienne évident que c'est cela, la vérité. »

— Coran, 41:53

Quatrième point — Allâh ne se montre pas dans la dunyâ par sagesse, pas par incapacité. Si Allâh se manifestait visuellement, la foi serait abolie au profit de l'évidence forcée — et l'épreuve de la dunyâ perdrait son sens. La voile imposé est une miséricorde : il préserve la liberté de l'homme et la valeur du choix de croire.

ARGUMENT N°10 — « L'islam est arriéré ; la religion empêche le progrès »

Réfutation

Premier point — L'âge d'or scientifique islamique. Pendant que l'Europe traversait ses siècles obscurs (VII^e-XII^e), le monde musulman portait les sciences à un sommet inégalé. Citons brièvement :

- **Al-Khwârizmî** — fondateur de l'algèbre (le mot vient de son ouvrage al-Jabr) et père de l'algorithmique (le mot algorithme dérive de son nom).
- **Ibn al-Haytham** — fondateur de l'optique moderne et de la méthode expérimentale, sept siècles avant Galilée.
- **Ibn Sînâ (Avicenne)** — auteur du Canon de la médecine, manuel utilisé dans les universités européennes jusqu'au XVII^e siècle.
- **Abû Bakr ar-Râzî** — pionnier de la chimie expérimentale et de la médecine clinique.

- **Al-Bîrûnî** — astronome et géographe, qui avait calculé le rayon de la Terre avec une précision inégalée pour son époque.
- **Ibn an-Nafîs** — qui a décrit la circulation pulmonaire trois siècles avant Servet et Harvey.

Cette extraordinaire floraison scientifique s'est produite dans une civilisation dont la religion était omniprésente. La religion n'était pas un obstacle : elle était le moteur. Le Coran enjoint plus de 750 fois aux croyants de réfléchir, d'observer, de méditer la création.

« La recherche du savoir est une obligation pour tout musulman. »

— Ibn Mâja, jugé authentique par Al-Albânî

Deuxième point — Le retard contemporain est culturel et politique, pas religieux. Le déclin scientifique du monde musulman moderne trouve ses racines dans : l'éclatement politique post-califat, la colonisation européenne (XIX^e-XX^e siècles), les dictatures militaires ou monarchiques imposées au XX^e siècle, l'imitation servile des modèles occidentaux dans certains pays, et l'éloignement progressif du tawhîd authentique au profit de superstitions étrangères à la religion. Ce retard n'a rien à voir avec la doctrine islamique elle-même — qui, lorsqu'elle est appliquée correctement, produit historiquement le contraire.

Troisième point — Et l'Occident contemporain ? L'Occident moderne est, certes, en avance technologique. Mais sur les plans moral, spirituel, démographique et existentiel, il est en retard catastrophique. Taux de suicide records (Japon, Corée du Sud, pays scandinaves), effondrement démographique (taux de fécondité partout sous le seuil de renouvellement), explosion des troubles mentaux (un Américain sur cinq sous antidépresseurs), solitude pandémique (un quart des moins de 30 ans déclarent n'avoir aucun ami proche), désintégration de la famille... Cette « avance » est-elle vraiment un progrès, ou bien la fuite en avant d'une civilisation qui ne sait plus pourquoi elle existe ?

RÉCAPITULATIF DES DIX ARGUMENTS

Aucun des arguments athées examinés ne tient à l'analyse rigoureuse. Tous reposent soit sur une confusion conceptuelle (science / scientisme, mal / liberté), soit sur un argument circulaire (« Dieu est une invention parce que Dieu n'existe pas »), soit sur une contre-vérité historique (la religion cause toutes les guerres), soit sur une posture infantile (« je ne crois qu'à ce que je vois »). L'athéisme contemporain ne tient debout intellectuellement qu'aussi longtemps qu'on ne lui pose pas de questions sérieuses.

convertistoislam.fr

V. Le cœur de la question :

sans Dieu, il n'y a ni bien, ni mal

Nous arrivons maintenant à ce qui constitue, à notre avis, le centre de gravité du débat. Toute l'argumentation athée s'effondre sur cette question simple, à laquelle ni Dawkins, ni Onfray, ni Harris, ni aucun autre n'a jamais su répondre :

« Sans Dieu, sur quoi fondez-vous l'idée que la torture d'un enfant est mal ? »

Posez sincèrement la question à un athée honnête, et observez sa réponse. Il vous dira quelque chose comme : « Eh bien, c'est évident, tout le monde sait que c'est mal », ou bien « cela cause de la souffrance », ou encore « c'est interdit par la loi ». Examinons chacune de ces échappatoires.

1. « C'est évident »

Réponse : non, ce n'est pas évident. Cela ne l'est que pour vous, parce que vous avez hérité d'un substrat moral judéo-chrétien et islamique qui, pendant deux millénaires, a façonné votre sensibilité. Aux yeux de bien d'autres cultures historiquement existantes — celle des Aztèques sacrifiant des enfants à Tezcatlipoca, celle de certaines tribus polynésiennes pratiquant l'infanticide rituel, celle de l'Allemagne nazie envoyant les enfants juifs aux chambres à gaz, celle des Khmers rouges exterminant les enfants de « capitalistes » — cela n'était pas du tout « évident ».

Si la moralité dépend de l'évidence ressentie, alors les bourreaux sont moralement justifiés tant qu'ils ne ressentent pas eux-mêmes leur acte comme mal. Et l'« évidence » que vous invoquez n'est rien d'autre que votre éducation. Or vous ne pouvez pas en même temps : (a) prétendre que votre morale est universelle et objective, et (b) reconnaître qu'elle dépend de votre éducation contingente. Ces deux affirmations sont incompatibles.

2. « Cela cause de la souffrance »

Réponse : et alors ? Pourquoi serait-ce mal de causer de la souffrance ? Vous présumez que la souffrance est un mal, mais c'est précisément ce qu'il faut démontrer. Dans une perspective purement matérialiste-évolutive, la souffrance

n'est qu'une réaction électro-chimique d'un agrégat de neurones. Pourquoi serait-il mal de produire telle réaction électro-chimique chez un autre agrégat de neurones, en particulier si cela m'est utile ?

Le lion qui dévore une gazelle cause une souffrance terrible — pourtant aucun athée n'y voit un mal moral. Pourquoi ? Parce que le lion est « hors morale ». Mais alors, s'il est légitime pour un agrégat de matière (le lion) de causer la souffrance d'un autre agrégat de matière (la gazelle), pourquoi serait-il illégitime pour un agrégat plus complexe (l'homme) d'infliger la souffrance à un autre ? La distinction est arbitraire. Sans Créateur, l'homme n'est qu'un primate plus astucieux — et ses « valeurs morales » ne sont qu'une couche de vernis biologique sans portée transcendante.

3. « C'est interdit par la loi »

Réponse : la loi humaine change tous les vingt ans. L'esclavage était légal en France jusqu'en 1848, légal aux États-Unis jusqu'en 1865. L'extermination des Juifs était légale en Allemagne entre 1935 et 1945. La pédophilie a été défendue, dans certains milieux intellectuels français des années 1970, par des pétitions signées par les plus grands noms de l'époque. L'avortement, illégal hier, est légal aujourd'hui ; le mariage, défini d'une certaine façon depuis des millénaires, est redéfini en quelques décennies.

Si la moralité se réduit à la légalité, alors elle est un drapeau sur un mât — elle change avec le vent, et personne ne peut jamais condamner les actes du passé, ni interdire les actes futurs, ni dire qu'une loi est « injuste ». Les nazis étaient parfaitement legalistes : ils ont gazé en accord avec les lois de Nuremberg. Pour pouvoir condamner les nazis, il faut un standard SUPÉRIEUR à la loi. Et ce standard, par définition, doit être transcendant.

L'IMPASSE LOGIQUE DE L'ATHÉE MORAL

Pour fonder la moralité sans Dieu, il faut soit : (a) prétendre qu'elle est subjective — auquel cas on ne peut plus condamner Hitler, (b) prétendre qu'elle est conventionnelle — auquel cas elle change au gré des modes et n'a aucune force, ou (c) prétendre qu'elle vient de l'évolution — auquel cas elle n'est qu'un instinct sans valeur de vérité. Aucune de ces trois options ne permet de fonder une morale universelle, stable et contraignante. C'est pourquoi tous les régimes athées du XX^e siècle ont, sans exception, sombré dans la barbarie.

4. Le verdict des penseurs athées eux-mêmes

Les penseurs athées les plus profonds n'ont pas évité ce constat — ils s'y sont confrontés avec une lucidité tragique. Citons-les.

Friedrich Nietzsche, qui annonça la « mort de Dieu » dans *Le Gai Savoir* (1882), comprit immédiatement que cette « mort » entraînait l'effondrement de toute morale objective. Sa réponse ? L'« avènement du surhomme » qui se donnerait à lui-même ses propres valeurs — autrement dit, la loi du plus fort érigée en système. Nietzsche n'a pas dit que cela serait beau ; il a dit que c'était inévitable, et qu'il fallait avoir le courage de l'assumer.

Fiodor Dostoïevski, par la bouche d'Ivan Karamazov, formula la sentence devenue célèbre : « Si Dieu n'existe pas, tout est permis. » Ce n'est pas une consolation pour croyants : c'est une description rigoureuse de la conséquence logique de l'athéisme. Sans transcendance, aucun acte n'est intrinsèquement interdit.

Jean-Paul Sartre, athée militant, l'a admis avec une honnêteté glaçante : « Dostoïevski avait écrit : « Si Dieu n'existait pas, tout serait permis. » C'est là le point de départ de l'existentialisme. En effet, tout est permis si Dieu n'existe pas, et par conséquent l'homme est délaissé, parce qu'il ne trouve ni en lui, ni hors de lui, une possibilité de s'accrocher. » (*L'existentialisme est un humanisme*, 1945)

Albert Camus, plus poétique mais tout aussi clair : « S'il n'y a pas de Dieu, il faut tuer le temps. » L'homme sans transcendance est condamné à l'absurde, à l'ennui métaphysique, et à des stratégies dérisoires (« imaginer Sisyphe heureux ») pour supporter le vide.

« Ces penseurs occidentaux ont vu, avec une lucidité que beaucoup de nos contemporains n'ont pas, la conséquence inévitable du rejet de Dieu : l'effondrement de tout fondement moral. Ils ont essayé de bâtir des morales sans Dieu — Nietzsche par la volonté de puissance, Sartre par l'engagement existentiel, Camus par la révolte. Aucun n'a réussi, et tous l'ont au fond reconnu. Le tawhîd musulman tranche le nœud que la philosophie occidentale n'a jamais su trancher : la morale a un fondement réel parce qu'elle a un Législateur réel. »

— **Synthèse théologique**, à partir de l'analyse classique sunnite des courants matérialistes

5. L'expérience historique : le bilan des sociétés athées

L'argumentation philosophique pourrait sembler abstraite ; l'expérience historique du XX^e siècle l'a tragiquement validée. Chaque fois qu'une idéologie a effectivement appliqué le programme athée à l'échelle d'une société, le résultat a été la barbarie à grande échelle.

L'URSS bolchévique a institutionnalisé l'athéisme militant comme religion d'État. Elle a fermé ou détruit la quasi-totalité des lieux de culte, fusillé prêtres et imams, déporté des nationalités entières, organisé des famines délibérées (Holodomor ukrainien), déporté au goulag des dizaines de millions d'innocents. Bilan : entre 20 et 60 millions de morts, selon les sources.

La Chine de Mao a poussé le programme encore plus loin avec la Révolution culturelle (1966-1976) : extermination de la classe lettrée, destruction systématique des temples, livres et œuvres d'art, dénonciation des parents par les enfants, élimination physique de toute opposition. Bilan : entre 45 et 80 millions de morts.

Les Khmers rouges au Cambodge (1975-1979) ont exterminé un quart de la population de leur pays au nom de la pureté révolutionnaire athée. Les bouddhistes furent particulièrement visés. Aucune religion n'a, dans toute l'histoire de l'humanité, exterminé un quart de sa propre population en quatre ans.

Et il ne s'agit pas, comme certains tentent encore de le prétendre, de « déviations » de l'athéisme. Il s'agit de l'application logique de ses prémisses. Si l'homme n'est qu'un produit du hasard, sans valeur transcendante, alors la « société nouvelle » peut être bâtie sur ses cadavres au nom de l'avenir radieux. La logique est implacable, et l'histoire l'a confirmée six fois en moins d'un siècle.

6. La morale islamique : fondation, sagesse et stabilité

Face à cet effondrement, l'islam offre la seule architecture morale qui tienne debout : une morale fondée sur la Sagesse (ḥikma) du Législateur infini, et non sur le caprice individuel ou collectif.

Fondation : le bien et le mal sont définis par Allâh, qui a créé l'homme et qui sait, mieux que l'homme ne se connaît lui-même, ce qui le grandit ou le détruit. Cette définition n'est ni arbitraire (Allâh est al-Ḥakîm, le Sage), ni capricieuse (Allâh est ar-Raḥmân, le Tout-Miséricordieux), ni manipulable (Allâh est al-'Adl, le Juste).

Sagesse : aucun commandement de la sharî'a n'est gratuit. La prière nourrit l'âme et structure le temps ; le jeûne enseigne la maîtrise de soi et la solidarité avec le pauvre ; l'interdiction de l'alcool préserve la raison et la famille ; l'interdiction de l'usure protège la justice économique ; les règles du licite et de l'illicite sexuel préservent la dignité de la personne et la cohésion de la société. Plus on étudie, plus on découvre que la sharî'a est une médecine pour l'homme.

Stabilité : la morale islamique n'a pas changé depuis quatorze siècles, et ne changera pas. Ce qui était un mal au temps du Prophète ﷺ reste un mal aujourd'hui ; ce qui était un bien le reste également. Cette stabilité n'est pas une rigidité : c'est la fidélité à une vérité qui ne dépend pas des modes. Elle protège l'homme des renversements de valeurs auxquels nous assistons aujourd'hui en Occident — où ce qui était hier crime devient aujourd'hui droit, et inversement.

« La sharî'a est entièrement justice, miséricorde, sagesse et bénéfique pour les serviteurs. Toute affaire qui sort de la justice vers l'injustice, de la miséricorde vers son contraire, du bénéfique vers la corruption, de la sagesse vers la futilité — n'appartient pas à la sharî'a, même si on prétend l'y rattacher par interprétation. »

— Ibn al-Qayyim, *I'lâm al-Muwaqqi'în*

VI. Une société sans loi divine

= une société dépravée

1. Toute société a besoin de lois — c'est une évidence anthropologique

Aucune société humaine, à quelque époque que ce soit, n'a survécu sans système juridique. Même les bandes de chasseurs-cueilleurs préhistoriques avaient leurs règles non écrites — qui peut prendre quoi, qui peut épouser qui, qui doit punir quoi. La loi n'est pas un luxe de civilisation : c'est la condition même de la vie en société.

Mais la question fondamentale, qu'aucune société ne peut éluder bien longtemps, est celle-ci :

D'où viennent les lois ? Sur quoi reposent-elles ? Qui a l'autorité pour les édicter ?

Trois grandes réponses historiques ont été proposées.

2. Première réponse : la loi vient des coutumes

Réponse traditionnelle des sociétés pré-modernes. La loi vient de ce que « les anciens ont toujours fait ». Force : la loi est stable, transmise, légitimée par la durée. Faiblesse : elle est figée, parfois injuste (l'esclavage était une coutume universelle), et incapable d'évoluer face à des situations nouvelles. Cette réponse a montré ses limites partout où la modernité l'a affrontée.

3. Deuxième réponse : la loi vient de la volonté du peuple (démocratie)

C'est la réponse moderne occidentale. La loi est ce que la majorité décide. Force : elle paraît juste car égalitaire. Faiblesse : elle est instable (chaque génération réécrit ce que la précédente avait gravé), arbitraire (la majorité peut voter n'importe quoi — et a souvent voté l'horrible), et fondamentalement incapable de répondre à la question : pourquoi la majorité aurait-elle raison ?

Si 51 % d'une population vote l'extermination des 49 % restants, est-ce moral parce que c'est démocratique ? Non, évidemment. La démocratie a donc besoin, pour ne pas dégénérer en tyrannie de la majorité, d'un standard supérieur — les fameux « droits de l'homme inaliénables ». Mais d'où viennent ces « droits inaliénables » ? Si l'homme est seul dans l'univers, sans Créateur, qui les lui a conférés ? Personne. Et ce qui peut être conféré par les hommes (les votes du parlement) peut être retiré par les hommes (les votes du parlement suivant).

L'IMPASSE DE LA DÉMOCRATIE PUREMENT MATÉRIALISTE

Sans transcendance, les « droits inaliénables » ne sont que des conventions révocables. C'est exactement ce qu'a démontré le XX^e siècle : les régimes les plus démocratiquement élus de l'histoire (Hitler, Mussolini) ont méthodiquement aboli les droits de leurs opposants, des Juifs, des handicapés. Les démocraties contemporaines, sous prétexte d'urgence, suspendent régulièrement ces « droits ». Sans Dieu, l'homme n'a aucun droit absolu : il n'a que des privilèges concédés et révocables.

4. Troisième réponse : la loi vient du Créateur (sharî'a)

C'est la réponse islamique. La législation suprême appartient à Celui qui a créé l'homme, parce que Lui seul connaît parfaitement la nature humaine et ce qui sert son bien véritable. Cela ne signifie pas que toute loi humaine est illégitime — la sharî'a elle-même reconnaît une vaste sphère de législation humaine (siyâsa shar'iyya) sur les questions qui ne sont pas tranchées par la révélation, à condition qu'elle ne contredise pas les principes divins.

Force de cette approche : les principes fondamentaux (sanctité de la vie, justice, dignité humaine, protection des faibles, etc.) sont absolus, non révocables par aucun parlement humain. Stabilité dans le temps, universalité dans l'espace, fondation transcendante. C'est la seule architecture juridique qui résiste à la dérive.

« Le politique sans religion mène à la tyrannie ; la religion sans politique mène à la marginalisation ; la véritable sagesse consiste à ce que la politique soit gouvernée par la révélation, et que la révélation s'incarne dans la justice politique. Voilà le sens de la siyâsa shar'iyya. »

— Ibn Taymiyya, *as-Siyâsa ash-Shar'iyya*

5. L'inversion contemporaine des valeurs

Sans ancrage transcendant, les valeurs s'inversent à un rythme qui s'accélère. Quelques exemples vertigineux observés en Occident sur deux ou trois générations :

- Hier : la pudeur était une vertu, l'impudeur un défaut. Aujourd'hui : l'impudeur est une « libération », la pudeur une oppression à dénoncer.
- Hier : la stabilité familiale était la norme protectrice de l'enfant. Aujourd'hui : la stabilité est dénoncée comme « rigide », et l'éclatement des familles est présenté comme une « modernité ».
- Hier : différencier homme et femme était une évidence biologique. Aujourd'hui : c'est devenu un délit dans certaines juridictions.
- Hier : protéger les enfants de l'exposition à la sexualité adulte était un devoir. Aujourd'hui : les programmes scolaires font l'inverse.
- Hier : reconnaître la dignité de la vie humaine de la conception à la mort naturelle était la base. Aujourd'hui : avortement et euthanasie sont présentés comme des « droits ».
- Hier : la modestie, l'effort, la fidélité étaient célébrés. Aujourd'hui : on célèbre le narcissisme, l'instantanéité, la consommation.
- Hier : le mariage hétérosexuel était la cellule de base. Aujourd'hui : il est redéfini selon les humeurs du moment.

Cette inversion vertigineuse était annoncée. Le Prophète ﷺ a décrit avec précision cette époque où les valeurs s'inverseraient :

« Il y aura, à la fin des temps, des années trompeuses où le menteur sera cru, le véridique traité de menteur, le traître sera fait dépositaire de confiance, et le fidèle traité de traître ; et où le ruwaybiḍa parlera. — On dit : Ô Messenger d'Allâh, qu'est-ce que le ruwaybiḍa ? Il dit : C'est l'homme insignifiant qui se mêle des affaires du grand public. »

— Ibn Mâja, Aḥmad — jugé authentique par Al-Albânî

« L'homme insignifiant qui se mêle des affaires du grand public » : description prophétique stupéfiante des chroniqueurs anonymes, des influenceurs sans culture, des polémistes médiatiques ignorants qui orientent aujourd'hui l'opinion sur des questions qui les dépassent infiniment. Quatorze siècles d'avance.

6. Le résultat concret : la dépravation programmée

Lorsque les repères transcendants disparaissent, le résultat n'est jamais un humanisme épuré, comme le promettent les philosophes des Lumières. Le résultat

est, dans tous les cas observés historiquement, l'effondrement progressif de l'éthique commune.

- **Effondrement démographique** : aucun pays occidental n'a aujourd'hui un taux de fécondité au seuil de renouvellement (2,1). France 1,7 ; Allemagne 1,5 ; Italie 1,2 ; Corée du Sud 0,7. Une civilisation qui ne produit plus d'enfants signe son arrêt de mort biologique.
- **Effondrement de la santé mentale** : 13 % des Américains sous antidépresseurs, taux record de suicides chez les jeunes, explosion des troubles anxieux et dépressifs. Un quart de la jeunesse occidentale déclare souffrir de pensées suicidaires régulières.
- **Effondrement de la cohésion sociale** : solitude pandémique, atomisation des relations, méfiance généralisée. Les enquêtes sociologiques montrent que les sociétés les plus déchristianisées sont aussi les plus solitaires.
- **Effondrement de la transmission** : rupture entre générations, illettrisme culturel et historique, perte des langues, des cuisines, des traditions, des liens.
- **Explosion des addictions** : alcool, drogues, pornographie, jeu, consommation, écrans. L'humain dépouillé de transcendance se gave de substituts qui l'achèvent.

Le retour à la vendetta : ce qui arrive quand la loi divine s'efface

Il est facile, vivant dans une société encore partiellement structurée par l'héritage religieux, d'imaginer que la « société sans loi divine » pourrait fonctionner. Il suffit pourtant de regarder, dans l'histoire et la géographie, les endroits où aucune loi supérieure ne s'impose vraiment aux individus pour comprendre ce qui se passe.

L'Arabie pré-islamique : le modèle de la jâhiliyya

Avant l'islam, l'Arabie était une société tribale sans État centralisé, sans loi écrite commune, sans arbitre au-dessus des clans. Chaque famille protégeait ses membres par la vengeance privée : si un homme tuait, son clan tuait à son tour, puis le clan de la victime ripostait, et la vendetta se transmettait de génération en génération. Les guerres duraient des décennies pour une chamelle volée. Les filles étaient enterrées vivantes à la naissance. Les faibles — femmes, orphelins, esclaves — n'avaient aucun recours. C'est littéralement cela que signifie le mot jâhiliyya : non pas « l'ignorance intellectuelle », mais « l'ensauvagement moral » qui résulte de l'absence de loi révélée.

L'islam a aboli ce chaos en moins d'une génération. Non par la force militaire seule, mais parce qu'il apportait une loi supérieure aux clans, un arbitre au-dessus des passions, et une miséricorde qui rendait la vengeance perpétuelle insupportable à la raison.

La vendetta méditerranéenne et caucasienne

Plus près de nous, les sociétés où l'État et la loi n'ont pas réussi à s'imposer profondément — Corse, Sicile, Albanie, certaines vallées du Caucase — ont conservé jusqu'au XX^e siècle la vendetta. En Albanie, le Kanun de Lekë Dukagjini codifiait cette logique de sang sur plusieurs siècles : un meurtre entraînait un meurtre, une famille entière pouvait être rayée de la carte pour une offense ancienne. Ce n'était pas de la sauvagerie gratuite : c'était ce que produit mécaniquement toute société privée d'une autorité morale supérieure aux clans.

Les villes contemporaines sans État effectif

Aujourd'hui encore, partout où l'État s'effondre, la vendetta revient en 48 heures. Les favelas brésiliennes, les zones de guerre civile, certaines villes américaines où la police ne patrouille plus, montrent toutes la même dynamique : en l'absence de loi supérieure effectivement appliquée, ce ne sont pas la « raison » ni le « contrat social » qui gouvernent — ce sont les gangs, les règlements de compte, la loi du plus fort, et la terreur ordinaire.

« Lorsque les hommes n'ont plus de crainte d'Allâh pour les retenir, et plus de sultan juste pour les juger, ils se dévorent entre eux comme les bêtes du désert. »

— Parole attribuée à 'Umar ibn al-Khaṭṭâb, rapportée par Ibn 'Abd al-Barr dans *Jâmi' Bayân al-'Ilm*

Retiens bien ce point : ce n'est pas l'islam qui aurait un problème « spécifique » de violence. C'est l'absence de référence morale transcendante qui crée le vide dans lequel la violence s'engouffre. L'islam, précisément, apporte ce qui manque aux sociétés sans Dieu : une autorité morale qui passe au-dessus de mes intérêts, des désirs de mon clan, et même des décisions de mon État si celui-ci s'écarte de la justice.

L'hypocrisie occidentale sur l'origine de ses lois

Observons maintenant un fait que l'Occident contemporain refuse obstinément de regarder en face : les lois fondamentales qui structurent encore aujourd'hui les

sociétés européennes et nord-américaines viennent directement des livres sacrés, et non de la « raison laïque » dont on se réclame.

Ne pas tuer, ne pas voler, ne pas porter de faux témoignage, honorer ses parents, respecter la propriété d'autrui, ne pas convoiter la femme du prochain, tenir ses engagements, protéger les faibles — tous ces interdits fondamentaux, qui constituent le socle du droit occidental, sont repris mot pour mot du Décalogue mosaïque, repris par Jésus, et confirmés par l'islam. Le droit occidental ne les a pas inventés : il les a hérités.

Quand un athée affirme aujourd'hui que « la morale vient naturellement à la raison humaine, sans besoin de religion », il oublie simplement qu'il baigne depuis la naissance dans un univers juridique entièrement façonné par dix-huit siècles de christianisme et, plus anciennement, par la loi de Moïse. Retirer cette eau, et voir si le poisson continue à nager, serait une expérience dont les résultats ont déjà été publiés au XX^e siècle — en lettres de sang, par les régimes qui ont tenté de construire une société explicitement sans transcendance.

LA VÉRITÉ QUI DÉRANGE

Chaque fois que tu entends un athée européen déclarer qu'on peut « être moral sans religion », demande-lui d'où lui viennent ses intuitions morales. Il répondra : « De mon bon sens, de ma raison. » Mais ce « bon sens » a été lentement façonné, génération après génération, par dix-huit siècles d'évangile et trois mille ans de loi mosaïque avant cela. Sa raison n'est pas neuve : elle est chrétienne jusqu'au tréfonds, sans qu'il le sache. Il mange encore les fruits de l'arbre dont il prétend avoir coupé les racines. Le problème, c'est qu'un arbre sans racines finit toujours par tomber — et la génération de ses enfants verra la chute.

LE DIAGNOSTIC FINAL

Une société sans Dieu n'est pas une société libérée : c'est une société orpheline. Elle perd successivement ses lois, ses repères, ses enfants, sa joie, sa raison de vivre. Et elle finit par accepter, comme « progrès », ce qu'elle aurait jadis appelé corruption. Le déclin ne sera pas brutal : il sera lent, masqué par le confort matériel, présenté comme une « libération » — mais il est là, mesurable, irréversible si rien ne change.

convertistoislam.fr

VII. La fausse liberté

pourquoi l'athée qui se croit libre est en réalité le plus enchaîné des hommes

Le cœur idéologique de l'athéisme contemporain tient en une phrase simple, répétée partout, affichée comme slogan de libération : « Je veux vivre ma vie comme je l'entends, sans qu'on me dicte quoi faire. Je veux être libre ». Derrière cette phrase, toujours la même logique : refuser Dieu, refuser les prophètes, refuser les commandements, refuser les interdits, refuser la soumission. Être « maître de soi-même ».

Cette posture paraît séduisante au premier abord. Elle se pare des mots nobles : autonomie, émancipation, libre arbitre, majorité. Elle se pose comme l'adulte face à l'enfant encore soumis aux règles parentales. Mais il suffit d'un examen un peu sérieux pour découvrir que cette prétendue liberté est l'un des plus grands mensonges de l'époque moderne. L'athée qui refuse Dieu n'est pas devenu libre : il a seulement changé de maître, en pire.

1. L'illusion fondamentale : la liberté n'est pas l'absence de règles

Commençons par l'erreur de base. Pour l'athée qui parle de liberté, la liberté est comprise comme « absence de contraintes extérieures ». Moins il y a de règles, plus je suis libre. C'est exactement comme le raisonnement d'un enfant de dix ans qui trouverait ses parents oppressifs parce qu'ils lui interdisent de manger des bonbons avant le dîner.

Or la société entière démontre, à chaque seconde, que cette conception est fautive. Prenons un exemple trivial : le code de la route. Imagine une grande ville — Paris, Londres, Le Caire, New York — dans laquelle on supprimerait, demain matin, tous les feux rouges, tous les panneaux, toutes les priorités, toutes les limitations de vitesse. Aucune règle. Liberté totale. Que se passerait-il ?

Dans les dix minutes, la circulation s'arrête. Dans l'heure, les premiers accidents mortels se produisent aux grands carrefours. Dans la journée, plus personne n'ose sortir sa voiture. Dans la semaine, la ville entière est paralysée — non par excès de règles, mais par leur absence. Parce qu'en vérité, les feux rouges ne limitent pas la

liberté des automobilistes : ils la rendent possible. Sans ces règles, personne ne peut plus circuler du tout. La règle n'est pas l'opposé de la liberté : elle en est la condition de possibilité.

LA VRAIE ÉQUATION DE LA LIBERTÉ

Sans règles communes, aucune liberté réelle n'est possible. Les règles ne sont pas des chaînes : ce sont des cadres qui permettent à chacun d'exercer sa liberté sans détruire celle des autres. Plus une société supprime ses règles fondamentales, moins ses membres sont réellement libres — parce qu'ils deviennent les otages des plus forts, des plus violents, des plus manipulateurs. C'est pourquoi le Coran parle des limites d'Allâh (ḥudûd Allâh) non comme d'une oppression mais comme d'une protection.

« Telles sont les limites d'Allâh. Ne les transgressez donc pas. Et ceux qui transgressent les limites d'Allâh, ceux-là sont les injustes. »

— Coran, 2:229

Remarque l'élégance du langage coranique : transgresser les limites n'est pas appelé « exercer sa liberté » mais « être injuste ». Injuste envers qui ? D'abord envers soi-même — car on se met à la merci de ses propres pulsions — puis envers les autres, que nos débordements finiront toujours par atteindre.

2. L'athée prétendument libre : un homme chaîné de partout

Examinons maintenant de plus près l'athée qui se déclare « libre parce qu'il ne se soumet à aucun dieu ». Regardons concrètement sa journée. Et demandons-nous : de quelle liberté parle-t-il exactement ?

Chaînes biologiques

Il se lève le matin parce que son corps l'y oblige — il ne décide ni de l'heure à laquelle son sommeil se termine, ni de la faim qui le réveille. Il va aux toilettes, poussé par un besoin qu'il n'a pas choisi et qu'il ne peut différer indéfiniment. Il mange parce que son organisme l'exige, sous peine de douleur puis de mort. Il boit, sous la même contrainte. Il transpire en été, frissonne en hiver, tombe malade sans avoir donné son accord, vieillit sans son autorisation, et finira par mourir sans qu'on lui demande son avis. De toutes ces chaînes biologiques, il n'en a choisi aucune. Il les subit toutes.

« Certes, Nous avons créé l'homme dans la peine. »

— Coran, 90:4

Chaînes sociales et économiques

Il va au travail — non pas librement, mais parce qu'il a besoin d'un salaire pour survivre. Il paye des impôts qu'il n'a pas fixés, à un État qu'il n'a peut-être pas choisi, selon des lois qu'il n'a pas rédigées. Il doit remplir des formulaires, se conformer à des normes, respecter des règlements administratifs innombrables. Il est prisonnier d'un calendrier, d'un emploi, d'un loyer, d'un crédit, d'une carte bancaire, d'une réputation professionnelle qu'il doit entretenir. S'il est endetté, il est littéralement esclave de ses créanciers — le Prophète ﷺ avait d'ailleurs évoqué la gravité de la dette avec une solennité particulière. Il est surveillé par mille caméras et algorithmes qu'il n'a pas choisis. Il est pris dans un filet social dont aucun maillon n'a été tissé par lui.

Chaînes psychologiques

Il vit sous le regard des autres. Il ne peut s'habiller comme il veut sans calculer l'impression que cela produira. Il poste sur les réseaux sociaux et guette les like comme un fumeur guette sa prochaine cigarette. Il est terrifié à l'idée d'être oublié, rejeté, moqué. Il angoisse pour sa retraite, pour la scolarité de ses enfants, pour sa santé, pour le regard de ses collègues, pour son apparence physique qui décline. De qui est-il l'esclave, exactement ? De l'opinion d'autrui, qui n'a rien à voir avec Dieu et qui est infiniment plus dure, plus mesquine et plus changeante qu'aucune loi divine.

Chaînes passionnelles : le maître intérieur

Et par-dessus tout, l'athée est esclave de ses propres passions. C'est précisément ce dont il ne veut pas entendre parler, mais c'est le plus lourd de tous ses esclavages. Il veut du sucre — il en mange trop, grossit, développe du diabète. Il veut du sexe — il se soumet à des images et à des comportements qui le dégradent et l'isolent. Il veut de l'alcool — il en boit au point de perdre sa santé, sa famille et parfois sa raison. Il veut de la reconnaissance — il rampe devant ceux qui peuvent la lui donner. Il veut toujours plus d'argent — il trahit ses valeurs pour en gagner davantage.

Le Coran a diagnostiqué cet esclavage en une phrase que tout athée moderne devrait méditer : « **As-tu vu celui qui a fait de sa passion sa divinité ?** » (25:43) Le mot employé — *ilâh* — est précisément celui qu'on emploie pour Dieu. Celui qui obéit à sa

passion ne l'« écoute » pas, ne la « suit » pas, ne s'y « livre » pas : il l'**adore**, au sens technique du mot. Elle est sa divinité. Elle lui ordonne, et il obéit. Elle le punit, et il pleure. Elle lui promet, et il se précipite. C'est une religion complète, mais dont le dieu est à l'intérieur du crâne.

« Il n'y a pas de servitude plus complète que celle de l'homme vis-à-vis de ses propres passions. Le serviteur d'un maître humain peut s'enfuir, se racheter, mourir et en être libéré. Mais le serviteur de sa passion porte son maître en lui-même, partout, jusqu'à son dernier souffle. Il est sa prison, son geôlier et sa sentence, tout à la fois. Seule l'adoration d'Allâh libère de cette prison-là, car elle substitue au tyran intérieur un Maître extérieur, sage, miséricordieux, qui veut notre vrai bien. »

— Ibn al-Qayyim, *Ighâthat al-Lahfân min Maşâyid ash-Shaytân*

QUESTION À POSER À TOUT ATHÉE QUI SE DIT LIBRE

Tu dis être libre parce que tu ne te soumetts à aucun dieu. Mais regarde ta journée. Tu te soumetts à ton corps, à ton employeur, à ton banquier, à tes impôts, à tes voisins, à ton smartphone, à tes souvenirs, à tes peurs, à tes envies compulsives, à ton image publique, à ton vieillissement, et finalement à la mort. Tu obéis, toute la journée, à une cinquantaine de maîtres — dont aucun ne te veut du bien, et dont la plupart te mènent à ta perte. Ton seul refus, c'est le refus du seul Maître qui te veuille du bien : celui qui t'a créé. Tu n'as donc pas « refusé toute soumission ». Tu as juste refusé la meilleure. Et tu t'es livré, sans t'en rendre compte, aux pires.

3. La sagesse des interdits divins : l'exemple de l'alcool

Un deuxième malentendu est au cœur du refus athée. Pour l'athée, un interdit divin est vécu comme une privation arbitraire : pourquoi Dieu m'empêcherait-Il de faire ceci ou cela ? N'a-t-Il rien de mieux à faire que de restreindre mes plaisirs ? Cette objection repose sur un présupposé jamais examiné : que Dieu interdirait par caprice, ou par volonté de nuire. La réalité est exactement inverse. Chaque interdiction révélée est l'expression d'une sagesse — et l'expérience humaine, génération après génération, en confirme systématiquement le bien-fondé.

Prenons un seul exemple, mais traitons-le à fond : l'alcool. C'est le cas idéal parce que l'Occident a, pendant toute son histoire récente, considéré l'alcool comme

inoffensif, voire salubre — pour découvrir, siècle après siècle, l'étendue des dégâts que ce breuvage avait causés à ses sociétés.

Ce que dit la Révélation

« Ils t'interrogent sur le vin et les jeux de hasard. Dis : « Dans les deux il y a un grand péché et quelques avantages pour les gens ; mais dans les deux, le péché est plus grand que l'utilité. » »

— Coran, 2:219

« Ô vous qui avez cru ! Le vin, le jeu de hasard, les pierres dressées et les flèches de divination ne sont qu'une abomination, œuvre du Diable. Écartez-vous-en afin que vous réussissiez. »

— Coran, 5:90

Observe la pédagogie du Coran. Il n'interdit pas l'alcool d'un coup. Il reconnaît d'abord honnêtement qu'il y a « quelques avantages » — la convivialité, l'oubli momentané des soucis, la chaleur physique. Puis il pèse ces avantages contre le péché, et conclut : le péché est plus grand. Enfin seulement, il interdit définitivement, en nommant l'alcool par ce qu'il est réellement : une abomination, une œuvre du Diable. Ce mot — Diable — n'est pas une décoration théologique. Il nomme précisément ce qui agit à travers l'ivresse : une force qui dégrade l'homme, le ravale au rang de bête, lui fait perdre la raison et la pudeur, puis le précipite dans la honte et le remords.

Ce que confirme l'expérience humaine

Quatorze siècles plus tard, la science et la sociologie confirment cette révélation point par point. Voici, calmement, ce que produit l'alcool dans les sociétés qui ne l'ont pas interdit :

- L'Organisation Mondiale de la Santé attribue environ 3 millions de morts par an dans le monde à l'alcool — soit plus que le SIDA et la tuberculose réunis.
- L'alcool est impliqué dans environ 30 % des accidents mortels de la route en France, et dans une majorité des homicides conjugaux.
- Il est le premier facteur de violences faites aux femmes à l'intérieur du foyer : des études convergentes montrent que plus de la moitié des violences domestiques impliquent l'alcool.

- Il est une cause majeure de cancers (foie, œsophage, estomac, sein), de cirrhoses, de pancréatites, de démences précoces, de troubles cardiovasculaires.
- Le syndrome d'alcoolisation fœtale est l'une des premières causes de handicap mental évitable dans le monde occidental.
- Il détruit les foyers : la majorité des divorces avec violence ont un fond de consommation problématique.
- Il ruine les familles : l'alcool coûte à la France environ 120 milliards d'euros par an en dépenses de santé, accidents et pertes de productivité.
- Il abaisse moralement : un ivrogne fait, dit, exhibe des choses qu'il regrettera toute sa vie — et que sa lucidité, sobre, aurait trouvées répugnantes.

Maintenant, inverse la lunette. Reprends chacun de ces chiffres et demande-toi : aurait-il existé dans une société qui aurait respecté l'interdit révélé il y a 1400 ans ? Non. Pas un seul. Aucun accident de la route alcoolisé, aucune violence conjugale liée à l'ivresse, aucune cirrhose de comptoir, aucun enfant né handicapé d'un parent alcoolique. Tous ces drames — mesurés en millions de morts et de vies brisées — auraient été évités par la simple observance d'un verset révélé à un prophète illettré dans le désert d'Arabie.

« Allâh, dans Sa sagesse, ne prohibe rien sans une raison, et n'autorise rien sans un bienfait. Si nous voyions, d'un seul regard, toutes les conséquences d'un interdit désobéi, nous courrions nous-mêmes vers l'interdiction avant qu'elle ne nous soit imposée. Mais nous ne voyons que l'instant présent ; Allâh voit toutes les générations que ce présent engendrera. »

— Ibn al-Qayyim, *Miftâh Dâr as-Sa'âda*

Et l'alcool n'est qu'un exemple parmi bien d'autres. Applique le même raisonnement à l'interdiction de l'usure (et regarde l'endettement qui asphyxie les sociétés occidentales), à l'interdiction de la fornication (et regarde l'explosion des maladies, des mères seules, des enfants sans père, de la dépression féminine), à l'interdiction du porc (et regarde les études épidémiologiques sur certaines maladies parasitaires), à l'interdiction du mensonge, de la médisance, de la tricherie — et tu constateras à chaque fois la même vérité : l'interdiction divine n'est jamais une privation. C'est toujours une protection que nous n'avons pas eu la sagesse de nous donner nous-mêmes.

4. La vraie liberté : se libérer de soi-même

Arrivés à ce point, nous pouvons renverser entièrement la question. L'athée appelle « liberté » ce qui est en réalité la servitude la plus complète : l'obéissance à ses pulsions, à son ego, à son époque, à ses peurs. L'islam appelle « liberté » quelque chose de radicalement différent : la libération de cet esclavage intérieur par la soumission à Celui seul qui en est digne.

C'est pourquoi le mot même d'*islam* ne signifie pas « religion » mais **soumission** — et cette soumission n'est pas une humiliation, c'est une libération. Car se soumettre à Allâh, c'est simultanément refuser de se soumettre à toutes les autres fausses divinités : l'argent, la passion, la mode, la peur de la mort, le regard d'autrui, l'ambition, l'ego. C'est la déclaration d'indépendance la plus radicale qui ait jamais été formulée.

« Dis : « Ma prière, mes actes de dévotion, ma vie et ma mort appartiennent à Allâh, Seigneur des mondes. À Lui nul associé ! Voilà ce qu'il m'a été ordonné, et je suis le premier à me soumettre. » »

— Coran, 6:162 à 163

Remarque que cette soumission passe d'abord par le refus des associés — c'est-à-dire le refus de toutes les fausses idoles modernes. Le musulman qui prie cinq fois par jour n'est pas un homme enchaîné : c'est un homme qui affirme, cinq fois par jour, qu'aucun patron, aucune échéance, aucune envie, aucune mode, aucune peur, aucun dirigeant humain n'aura jamais la priorité absolue dans sa vie. Seul Allâh l'aura. Le reste passe après.

« Le fort n'est pas celui qui terrasse les hommes à la lutte. Le fort est celui qui se maîtrise lorsqu'il est en colère. »

— Rapporté par Al-Bukhârî et Muslim, d'après Abû Hurayra

Ce hadith résume la vision islamique de la force véritable. La plus grande des victoires n'est pas sur les autres : c'est sur soi-même. Et cette victoire n'est accessible qu'à celui qui a un repère plus haut que ses propres passions. L'athée n'a pas ce repère. Il n'a que lui-même. Et l'expérience historique montre qu'un homme laissé à lui-même, sans au-dessus de lui une Autorité transcendante, finit toujours par s'incliner devant la plus petite de ses pulsions.

5. « Je veux être libre » : le cri de celui qui fuit

Il faut finir par nommer ce qui se cache, le plus souvent, derrière le slogan « je veux être libre, je fais ce que je veux ». Ce n'est pas de la maturité. Ce n'est pas du courage intellectuel. Ce n'est pas une victoire de la raison sur les superstitions. C'est, dans l'immense majorité des cas, une fuite.

Une fuite devant quoi ? Devant trois vérités que l'âme connaît obscurément mais refuse d'affronter consciemment :

1. La vérité de sa fragilité. Il est mortel, limité, dépendant de mille choses qu'il ne maîtrise pas. Reconnaître Dieu, c'est reconnaître qu'il n'est pas le centre de l'univers. C'est une blessure narcissique qu'il refuse d'encaisser.
2. La vérité de sa responsabilité. Si Dieu existe et qu'Il a parlé par Ses prophètes, alors les actes de l'homme ont un poids éternel. Chaque parole, chaque geste, chaque intention sera pesé. Cette perspective est insupportable à qui ne veut pas changer sa vie. Alors il préfère nier celui devant qui il faudra rendre des comptes.
3. La vérité du vide intérieur. Sans Dieu, rien ne comble l'âme. L'athée le sent confusément, mais au lieu de le reconnaître et de chercher la source qui pourrait l'abreuver, il court de divertissement en divertissement, d'addiction en addiction, de relation en relation, pour ne plus avoir à s'entendre penser. Son « je fais ce que je veux » n'est pas un cri de victoire : c'est le bruit qu'il fait pour ne plus entendre le silence.

« Quiconque se détourne de Mon rappel mènera une vie étroite, et Nous le ressusciterons aveugle au Jour de la Résurrection. Il dira : « Ô mon Seigneur, pourquoi m'as-Tu amené aveugle alors que j'étais voyant ? » Allâh lui dira : « De même que Nos signes te sont venus et que tu les a oubliés, ainsi aujourd'hui tu es oublié. » »

— Coran, 20:124 à 126

La vie étroite — ma'îshatan ðankan — n'est pas la pauvreté matérielle. C'est précisément cette oppression discrète que ressent l'athée comblé matériellement : l'asphyxie spirituelle, le poids indéfini du sens qui manque, l'ennui qui revient dès que les divertissements s'éteignent. Il court pour ne pas la sentir. Mais elle est là, et elle le dévore lentement.

« L'homme ne court pas vers ses passions parce qu'il est libre, mais parce qu'il fuit. Il ne recherche pas la jouissance, il échappe à l'angoisse du vide. Ôte-lui ses distractions pour une seule journée, interdis-lui son écran, son verre, sa course aux choses, et tu verras remonter en lui toute l'angoisse qu'il croyait avoir enterrée. C'est cette angoisse qu'Allâh voulait soigner en lui envoyant Sa guidance. Celui qui la refuse ne guérit pas, il

anesthésie. »

— Ibn al-Qayyim, synthèse de *Madârij as-Sâlikîn*

LE VRAI NOM DE LA LIBERTÉ

La liberté n'est pas de pouvoir faire tout ce que l'on désire. C'est être délivré de devoir obéir à ses désirs. L'homme libre, au sens islamique, n'est pas celui qui n'a aucun Maître : c'est celui qui n'a qu'Un seul Maître, et ce Maître est Celui qui l'a créé, qui le connaît mieux qu'il ne se connaît lui-même, qui lui veut un bien infini et éternel. Se soumettre à ce Maître-là, c'est se libérer simultanément de tous les autres : du patron abusif, du créancier, de l'ego, de la mode, de la peur de mourir, du regard des médiocres. Voilà pourquoi les musulmans, au fond des prisons, dans les guerres, dans la maladie, restent souvent d'une sérénité qui sidère les observateurs : ils ont déjà fait, une fois pour toutes, la seule soumission qui compte, et plus aucune autre ne peut leur faire réellement peur.

Alors, question finale à celui qui lit ces lignes et qui se réclame de la « liberté athée » : quelles chaînes veux-tu vraiment porter ? Celles d'un Maître juste, sage, miséricordieux, qui t'a créé et qui te rendra au double tout ce que tu auras donné pour Lui ? Ou celles, innombrables et impitoyables, de mille petits maîtres intérieurs et extérieurs qui te consomment un peu plus chaque jour ? La vraie question n'est pas : « dois-je me soumettre ? » Tu te soumetts déjà, à chaque instant. La question est : « à qui ? »

Quelqu'un pourrait objecter : « tu rebaptises liberté ce qui n'est qu'une soumission de plus, et tu appelles ça un gain ». L'objection est sérieuse, et mérite réponse précise. La différence entre les deux soumissions n'est pas seulement quantitative : elle est qualitative. Les soumissions que subit l'athée — à ses passions, ses impôts, son employeur, ses pulsions, son corps qui vieillit — sont toutes aveugles, contingentes, souvent hostiles à son bien réel. L'impôt ne se soucie pas de toi personnellement. L'employeur te remplacera demain sans sourciller. Tes passions te brûlent et te consomment. Ce sont des servitudes qui, à l'usure, te détruisent.

La soumission à Allâh est d'une autre nature. C'est la soumission à un Maître qui te connaît mieux que tu ne te connais toi-même, qui te veut un bien éternel, qui t'a créé précisément pour cette relation, qui ne t'abandonnera jamais. **C'est la différence entre être forcé à ramer sur une galère et choisir de marcher en montagne avec un guide expert qui veut te faire atteindre le sommet.** Techniquement, dans les deux cas tu suis des instructions. Existentiellement, ce n'est pas le même monde. La première soumission t'use ; la seconde t'élève.

convertistoislam.fr

VIII. Les objections qui reviennent toujours

et pourquoi elles ne tiennent pas une minute face à l'examen

Dans toute conversation sur la religion avec un athée, quatre ou cinq phrases reviennent inmanquablement. Elles sont répétées partout, à la télé, dans les dîners, sur les réseaux sociaux, comme des formules magiques. Et pourtant, presque personne ne prend le temps de les examiner sérieusement. Alors faisons-le, calmement, une par une. Tu vas voir que ces « évidences » ne sont pas du tout ce qu'elles prétendent être.

« La religion, c'est l'opium du peuple »

La formule est de Karl Marx, 1843. Elle a tellement été répétée qu'on ne sait même plus qu'elle vient de lui. Aujourd'hui, les gens la sortent comme un proverbe, comme si c'était une vérité évidente. Rappelons d'abord la citation complète, parce qu'elle est rarement donnée en entier : « La religion est le soupir de la créature accablée, l'âme d'un monde sans cœur comme elle est l'esprit d'une époque sans esprit. Elle est l'opium du peuple. »

Marx dit en substance : les pauvres souffrent, et la religion leur sert d'anesthésique pour supporter leur misère. Supprime la misère, et la religion disparaîtra d'elle-même. Voilà le raisonnement.

Le problème, c'est que l'Histoire a testé la théorie en grandeur nature. L'URSS a supprimé la religion, officiellement, pendant soixante-dix ans. Résultat : la religion n'a pas disparu. Elle s'est cachée, puis a explosé à nouveau dès 1991. La Chine communiste a interdit les pratiques religieuses. Résultat : l'une des plus grandes vagues de conversion au christianisme de l'histoire mondiale est en train de s'y dérouler, à bas bruit, malgré la répression. L'expérience historique a donc tranché : on ne supprime pas la religion en supprimant la pauvreté, parce que le besoin religieux n'est pas d'abord économique. Il est ontologique. Il tient à ce que l'homme est, pas à ce qu'il possède.

Par ailleurs, observe le retournement : aujourd'hui, ce ne sont pas les pauvres qui sont religieux et les riches qui sont athées. C'est exactement l'inverse. Les sociétés les plus riches de la planète (Scandinavie, Japon, Corée du Sud, Europe occidentale)

sont les plus athées. Les sociétés pauvres (Afrique sub-saharienne, Asie du Sud, Moyen-Orient) restent profondément religieuses. Si Marx avait raison, ce devrait être l'inverse. Donc Marx avait tort.

Et puis, franchement, si la religion était une anesthésie pour supporter la misère, comment expliquer qu'elle exige cinq prières par jour, un mois entier de jeûne, l'aumône obligatoire, un pèlerinage éprouvant, et l'interdiction de toutes les consolations faciles — l'alcool, la fornication, la drogue, les jeux d'argent ? Une vraie anesthésie proposerait l'inverse. L'islam n'endort pas : il exige. Il ne console pas passivement : il élève activement. Ce n'est pas de l'opium, c'est l'exact opposé — c'est un réveil.

LE VRAI OPIUM DU PEUPLE AUJOURD'HUI

Si tu cherches ce qui anesthésie vraiment les masses contemporaines, ce n'est plus la religion — qui a quasiment disparu en Europe de l'Ouest. C'est Netflix. C'est TikTok. C'est la pornographie, consommée massivement. C'est l'alcool. C'est le cannabis. C'est le scrolling infini sur des écrans. C'est le sport-spectacle. Toutes ces choses qui empêchent l'homme moderne de penser, de méditer, de se poser les vraies questions. L'opium du peuple, au XXI^e siècle, ce sont les divertissements permanents qui ont remplacé la religion — exactement ce que le Coran appelait, il y a 1400 ans, *al-lahw wa al-la'ib* (« le divertissement et le jeu »). Marx n'avait pas identifié l'opium. Il visait faux de tout un monde.

« La religion est la cause de toutes les guerres »

Celle-là, on l'entend tous les jours. Les Croisades, l'Inquisition, les guerres de religion, le djihad, les conflits israélo-palestiniens : pour l'athée moyen, tout cela prouverait que la religion est par nature violente, et que supprimer la religion supprimerait la violence. La paix mondiale en un pas.

Sauf que les chiffres disent exactement l'inverse. L'Encyclopedia of Wars, une référence académique sérieuse qui répertorie tous les conflits connus de l'humanité, en identifie environ 1 763. Combien parmi eux sont classés comme « religieux » ? Environ 7 %. Sept pour cent. Les 93 % restants sont causés par des motifs économiques, territoriaux, dynastiques, ethniques, nationalistes — mais pas religieux.

Plus frappant encore : regarde les deux guerres mondiales. Environ 90 millions de morts. La Première Guerre mondiale oppose des empires européens pour des questions de territoires et d'alliances dynastiques. La Seconde oppose des idéologies

rigoureusement non religieuses : nazisme, fascisme, communisme. Ces trois idéologies meurtrières du XX^e siècle ne sont pas religieuses. Elles sont anti-religieuses. Hitler haïssait l'Église catholique et planifiait de la liquider après la guerre. Staline était un ancien séminariste devenu athée militant, qui a fait fusiller ou déporter des dizaines de millions de chrétiens et de musulmans. Mao était athée. Pol Pot était athée.

Le bilan des régimes explicitement athées du XX^e siècle est d'environ 100 millions de morts. Cent millions. En un seul siècle. Aucune religion, dans toute l'histoire humaine, n'approche même de loin un tel bilan. Les Croisades, sur deux siècles, ont fait quelques centaines de milliers de morts. L'Inquisition espagnole, sur trois siècles, a fait environ trois mille exécutions — moins que le régime soviétique ne faisait en une semaine.

Donc la vraie question n'est pas : « *la religion cause-t-elle la violence ?* » La vraie question est : « *l'absence de religion empêche-t-elle la violence ?* » Et la réponse historique est un non massif, écrasant, documenté. Quand l'homme se débarrasse de Dieu, il ne devient pas plus pacifique. Il devient plus meurtrier, parce que plus rien ne limite ce qu'il peut se permettre de faire aux autres au nom de ses idéologies.

« Sans religion, il n'y aurait pas de conflits familiaux »

Variante affective de l'argument précédent : « dans ma famille, on se dispute à cause de la religion », « ma mère me reproche de ne pas jeûner », « mon frère est devenu radical », etc. Donc, conclusion : sans religion, tout le monde s'entendrait.

C'est une naïveté. Les familles ne se déchirent pas parce qu'elles sont religieuses. Elles se déchirent parce que chacun veut imposer sa vision à l'autre, que les membres ne se respectent pas, que personne ne fait le travail sur soi. La religion est un prétexte, pas une cause. Dans les familles athées, on se dispute exactement autant — simplement, on se dispute pour l'argent, pour l'héritage, pour les enfants, pour les choix de carrière, pour tout et n'importe quoi.

Regarde les statistiques occidentales. Là où la religion a quasi disparu, les familles ne se portent pas mieux. Elles se portent infiniment plus mal. Taux de divorce autour de 50 % dans la plupart des pays européens. Un enfant sur deux qui ne grandit pas avec ses deux parents. Conflits successoraux massifs. Personnes âgées abandonnées dans des maisons de retraite et mortes seules. Tout cela dans des sociétés officiellement libérées de la « nuisance » religieuse. Donc la corrélation supposée — pas de religion, pas de conflits — est démentie par les faits. Exactement démentie.

Ce qui unit vraiment une famille, ce n'est pas l'absence de règles. C'est un ensemble de valeurs partagées, une soumission commune à quelque chose qui dépasse chaque membre individuellement. Quand les parents et les enfants se réunissent pour la prière, pour rompre le jeûne, pour célébrer une fête religieuse, ils ne se soumettent pas les uns aux autres : ils se soumettent ensemble à plus grand qu'eux. Et c'est ce « plus grand qu'eux » qui les tient, qui les lie, qui leur donne un point commun indestructible. Supprime-le, et il ne reste plus que les préférences individuelles — qui ne collent à rien.

« La religion empêche le progrès, la science, la liberté des femmes... »

Réponse courte : l'âge d'or scientifique du monde musulman du VIII^e au XIII^e siècle, pendant que l'Europe était dans ses ténèbres médiévales. Al-Khawarizmi (l'algèbre, l'algorithmique), Ibn al-Haytham (la méthode expérimentale, sept siècles avant Galilée), Ibn Sînâ (la médecine moderne), Al-Bîrûnî (la géographie mathématique), Ibn an-Nafis (la circulation pulmonaire, trois siècles avant William Harvey). Tous musulmans pratiquants. Tous formés dans un cadre religieux. Tous convaincus que la recherche scientifique était une forme de reconnaissance de la grandeur du Créateur.

Réponse plus longue : l'islam, dans sa forme authentique, n'a jamais été opposé au progrès. Ce qu'il refuse, c'est le progrès débridé, sans morale, qui piétine la dignité humaine. Il ne dit pas : « n'avance pas. » Il dit : « avance dans la bonne direction. » La technologie n'est pas condamnée ; la technologie qui déshumanise l'est. La science n'est pas rejetée ; la science qui joue à être Dieu l'est. La liberté n'est pas refusée ; la liberté qui détruit la famille, l'enfant, la pudeur, la vie même, l'est.

Pour la liberté des femmes, regarde honnêtement : la plupart des objections qu'on entend sont des caricatures médiatiques qui n'ont rien à voir avec l'islam réel. L'islam a donné à la femme, au VII^e siècle, le droit de propriété, le droit d'hériter (alors qu'elle était elle-même un bien dans l'Arabie pré-islamique), le droit au consentement au mariage, le droit au divorce, le droit à l'éducation. Les Européennes n'ont obtenu la plupart de ces droits qu'au XX^e siècle. Quatorze siècles plus tard. Qui a empêché qui, exactement ?

LE VRAI PROGRÈS

Le progrès véritable n'est pas la course en avant sans direction. C'est l'amélioration

simultanée du matériel et du spirituel, du technique et du moral, du savoir et de la sagesse. Une société qui gagne en technologie et qui perd en âme ne progresse pas : elle se déshumanise en accélérant. Exactement ce qui se passe sous nos yeux.

Une précision essentielle : la dissymétrie des comparaisons

Avant d'aller plus loin, il faut préciser un point que l'athée intelligent pourrait relever, et qu'il faut affronter de front. Quand on compare le bilan moral de l'athéisme et celui de l'islam, on doit être rigoureux sur ce qu'on compare. Les massacres communistes du XX^e siècle — URSS, Chine maoïste, Cambodge, Corée du Nord — n'étaient pas des déviations marginales d'une idéologie fondamentalement paisible : ils étaient le résultat direct, explicite, revendiqué d'une doctrine matérialiste athée d'État, qui assumait pleinement de tuer au nom de cette doctrine. Marx, Lénine, Staline, Mao ont tous écrit noir sur blanc que la suppression de la religion par tous les moyens nécessaires faisait partie de leur programme.

Inversement, quand un athée pointe Daech ou les régimes théocratiques répressifs comme « la preuve » que l'islam est violent, il commet une erreur de méthode. Daech n'est pas le résultat de l'islam sunnite classique : c'est son exact contraire, dénoncé comme déviance hérétique par tous les grands savants sunnites vivants — Al-Azhar, les autorités saoudiennes, marocaines, mauritaniennes, indonésiennes. Quand l'islam a pu s'exprimer librement dans son histoire, il a produit des sociétés généralement plus stables, plus tolérantes envers leurs minorités juives et chrétiennes, plus cultivées que celles qui les entouraient — l'Espagne andalouse, l'Empire ottoman classique, Bagdad abbasside, le Maroc mérinide. Les massacres n'étaient pas islamiques : ils étaient des dérives humaines que la doctrine condamne. Les massacres communistes étaient athées : ils étaient revendiqués comme tels par la doctrine.

Et même si tu voulais faire la comparaison en choisissant le meilleur de chaque côté, le « meilleur de l'athéisme » contemporain — démocratie, droits humains, suppression de la peine de mort — **n'a pas été inventé par l'athéisme**. Il a été récupéré d'un fond moral chrétien ancien, et continue à fonctionner sur ce fond tant que celui-ci ne s'est pas entièrement évaporé. Quand il aura disparu totalement, on verra ce que la « démocratie athée » produira réellement. La Chine contemporaine,

qui combine prospérité matérielle et athéisme d'État sans héritage chrétien, en donne déjà un avant-goût qui devrait inquiéter.

convertistoislam.fr

IX. Le paradoxe des pays riches du Nord

pourquoi les sociétés les plus confortables sont aussi les plus athées — et les plus malheureuses

Regarde la carte du monde. Prends les dernières études sérieuses — Gallup, Pew Research Center, Statista Global Consumer Survey. Tu vas observer quelque chose de frappant et, à vrai dire, de profondément révélateur.

Le classement

En 2025, les cinq pays où les gens se déclarent le plus massivement athées ou sans religion sont, dans l'ordre :

4. La Chine — plus de 75 % de la population est « sans affiliation religieuse ». Résultat direct de soixante-dix ans de communisme antireligieux d'État.
5. Le Japon — environ 60 % de non-croyants, société ultra-modernisée, ultra-technologisée, en effondrement démographique avancé.
6. La République tchèque — leader européen, plus de 70 % de non-croyants, héritage de la répression communiste combinée à l'anti-catholicisme historique.
7. Le Royaume-Uni — 38 % de non-croyants ou athées, record de l'Europe de l'Ouest.
8. La France — 37 % de non-croyants (dont 33 % se déclarent explicitement athées), particularité française : militantisme de l'incroyance, héritage direct de la Révolution.

On peut ajouter à ce palmarès la Suède (environ 85 % de non-croyants selon certaines études), la Norvège, le Danemark, les Pays-Bas — autrement dit : les pays scandinaves et d'Europe de l'Ouest. Les pays les plus riches, les plus technologisés, les plus éduqués au monde, selon les critères matériels.

Le paradoxe

Et c'est ici que la chose devient intéressante. Ces mêmes pays — la Scandinavie, le Royaume-Uni, la France, le Japon — sont simultanément champions du monde dans d'autres classements, beaucoup moins flatteurs :

- Taux de suicide. La Lituanie, la Suède, la Finlande, la Norvège figurent historiquement parmi les pays européens où le suicide fait le plus de victimes. La Finlande se classe au quatrième rang mondial pour le suicide chez les jeunes. Le Japon connaît depuis des décennies l'un des taux de suicide les plus élevés du monde développé.

- Dépression et consommation d'antidépresseurs. Plus de 13 % de la population adulte aux États-Unis prend des antidépresseurs au quotidien. En France et au Royaume-Uni, un adulte sur cinq a consommé des psychotropes dans l'année.
- Solitude. Un adulte sur quatre de moins de trente ans déclare ne pas avoir d'ami proche, selon des études américaines et britanniques récentes. Au Japon, le phénomène des kodokushi (morts solitaires) touche des milliers de personnes âgées chaque année, retrouvées des semaines après leur décès.
- Effondrement démographique. Corée du Sud : 0,7 enfant par femme — un niveau jamais vu en temps de paix. Japon : 1,2. Italie, Espagne, Allemagne : autour de 1,3. France : 1,7 (soutenue principalement par les populations encore religieuses). Seuil de renouvellement : 2,1. Autrement dit : ces sociétés sont en train de disparaître biologiquement.
- Addictions. Pornographie, drogues, alcool, écrans, jeux d'argent, achats compulsifs. Consommation record partout où la religion a reculé.

Fait remarquable : une étude publiée par les chercheurs du World Happiness Report, citée par Euronews, a conclu explicitement que « la croyance religieuse est très importante pour empêcher les suicides ». Pas une spéculation, pas une opinion : une corrélation statistique mesurée par les institutions officielles du bonheur mondial.

Comment comprendre ce paradoxe ?

Voilà où la chose devient extrêmement révélatrice. Ces sociétés ont tout ce que l'humanité a jamais rêvé d'avoir, matériellement parlant. Soins gratuits ou presque. Éducation supérieure accessible. Sécurité sociale. Espérance de vie longue. Chauffage l'hiver, climatisation l'été. Eau potable au robinet. Alimentation abondante. Loisirs infinis. Voyages à portée de budget moyen. Divertissements permanents dans la poche via le smartphone. Aucune génération avant la nôtre n'a connu un tel confort.

Et pourtant, ces mêmes sociétés produisent, proportionnellement, les gens les plus anxieux, les plus dépressifs, les plus isolés, les plus suicidaires, les plus incapables de se reproduire, et les plus perdus dans des addictions de tout ordre. Comment est-ce possible ?

Le Coran avait donné la réponse il y a quatorze siècles, avec une précision qui fait trembler une fois qu'on a vu les chiffres :

« Quiconque se détourne de Mon rappel mènera une vie étroite (ma'īshatan ḍankan), et Nous le ressusciterons aveugle au Jour de la Résurrection. »

— Coran, 20:124

L'expression *ma'îshatan ðankan* — la « vie étouffée » — ne signifie pas une vie pauvre matériellement. Elle signifie une vie asphyxiée spirituellement. Une vie qui a tout sauf le sens. Une vie qui brille à la surface et qui est vide en dessous. C'est exactement ce que décrivent les statistiques des pays athées riches. Ils sont riches. Ils sont malheureux. Les deux ensemble, précisément parce qu'ils ont tout eu sauf l'essentiel.

« L'âme humaine est faite pour son Créateur. Quand tu lui donnes tout sauf Lui, elle reste affamée au milieu de l'abondance. Plus tu la combles de choses, plus elle ressent le manque — parce que chaque chose qu'elle reçoit lui rappelle ce qu'elle n'a pas. Seul le rappel d'Allâh apaise ce creux. Et celui qui le refuse court toute sa vie sans jamais le combler. »

— Ibn al-Qayyim, *Madârij as-Sâlikîn*

La réponse inverse : les pays pauvres et religieux

Maintenant, regarde à l'autre bout de la carte. L'Afrique sub-saharienne, le Moyen-Orient musulman, l'Amérique centrale catholique, les vallées himalayennes bouddhistes. Sociétés pauvres. Souvent très pauvres. Espérance de vie plus courte, accès aux soins limité, confort matériel faible. Et pourtant, paradoxalement : des taux de suicide parmi les plus bas du monde. Une fécondité qui reste élevée. Des familles qui tiennent. Des personnes âgées entourées. Une solidarité communautaire vivante. Des gens qui rient beaucoup, qui chantent, qui prient, qui remercient — alors qu'ils ont objectivement cent fois moins que le Suédois moyen.

Le Ghana : 98 % de croyants. Le Maroc : 93 %. L'Algérie : 90 %. Le Pakistan, le Bangladesh, la Tanzanie, le Nigeria : des taux de religiosité massifs. Et dans ces mêmes pays, des familles nombreuses, des communautés soudées, un sens partagé de la vie. Je ne dis pas qu'il n'y a pas de souffrance — la pauvreté en produit, évidemment. Mais la souffrance y est encadrée par du sens, portée par une foi, allégée par la solidarité. Ce n'est pas la même souffrance que celle du jeune Finlandais de trente ans qui a tout matériellement et qui se jette d'un pont.

LA LEÇON QUI FAIT MAL

Le confort ne rend pas heureux. L'athéisme ne libère pas. Le progrès matériel sans ancrage spirituel produit des sociétés désespérées. Ce n'est pas une théorie : ce sont les chiffres de 2025. Les champions du PIB par habitant sont les champions du suicide. Les champions du smartphone sont les champions de la solitude. Les champions de la « liberté » sont les champions de la dénatalité. Partout où l'homme a chassé Dieu de sa vie pour devenir son propre maître, il s'est effondré sur lui-même. Cette leçon-là ne te la dira aucun professeur de philosophie français. Mais les statistiques, elles, te la hurlent.

Un mot sur la rigueur statistique

Un esprit méthodique pourrait objecter ici : « la corrélation n'est pas la causalité ». Et il aurait raison de le rappeler. La Scandinavie a aussi des hivers longs et sombres, une génétique particulière, des politiques de santé mentale spécifiques, un certain isolement géographique. Comment être sûr que la cause de ses pathologies sociales soit spécifiquement la sécularisation, plutôt qu'un cocktail de facteurs ?

Voici la réponse rigoureuse. L'étude du World Happiness Report citée plus haut n'est pas une intuition journalistique : c'est une analyse multivariée par des chercheurs professionnels qui ont contrôlé les autres variables — climat, économie, politique sociale, démographie — et qui concluent explicitement que la croyance religieuse a un effet protecteur spécifique contre le suicide, indépendant de ces autres facteurs. Ce n'est pas une opinion : c'est une mesure statistique reproductible.

Mieux encore : la corrélation qu'on observe n'est pas limitée à la Scandinavie. Elle vaut aussi pour le Japon, la Corée du Sud, la République tchèque — des pays aux climats, génétiques et histoires totalement différents. Le seul point commun de cette convergence pathologique est la sécularisation avancée. Il faudrait croire à un hasard extraordinaire pour que des pays si dissemblables produisent les mêmes effets sans avoir cette cause commune. L'hypothèse la plus économique, la plus rationnelle au sens scientifique du terme, est bien que la variable explicative commune soit la perte de la référence transcendante.

X. La France, laboratoire de l'athéisme

une spécialité nationale, ses racines historiques, ses conséquences

Parmi les pays occidentaux, la France occupe une place tout à fait particulière. Elle n'est pas simplement athée comme la Suède — sécularisée paisiblement, sans agressivité. Elle est athée d'une manière militante, combative, revendiquée. Elle porte un athéisme d'État qui n'existe nulle part ailleurs sous cette forme en Europe. Comprendre pourquoi est essentiel pour comprendre où nous en sommes aujourd'hui.

Les racines historiques

Tout commence avec la Révolution française, 1789. Ce n'est pas seulement une révolution politique — c'est aussi, dès le départ, une révolution religieuse. Contre l'Église catholique, contre la tradition chrétienne, contre tout ce qui incarne le sacré. Les révolutionnaires ne se contentent pas de renverser la monarchie : ils attaquent frontalement le christianisme.

Les chiffres sont massifs et très peu enseignés à l'école. Pendant les années de la Terreur (1793-1794), on estime que plus de 30 000 prêtres sont exilés, déportés, ou exécutés. Des centaines de religieuses sont guillotonnées — les seize carmélites de Compiègne, montées à l'échafaud en chantant le *Salve Regina*, sont devenues célèbres, mais elles ne représentent qu'une fraction minuscule du massacre. La Vendée catholique, qui refuse la déchristianisation, est rasée systématiquement — on parle aujourd'hui, parmi les historiens, d'un « génocide vendéen » documenté, avec environ 170 000 morts civils, hommes, femmes et enfants, tués par les colonnes infernales. Le culte de l'Être suprême, puis de la « Raison » personnifiée par une femme mise à la place de Dieu à Notre-Dame de Paris, marquent des tentatives explicites de remplacer le christianisme par une religion laïque.

Ce traumatisme-là, l'Église de France ne s'en est jamais complètement remise. Et le modèle français — laïcité militante, méfiance d'État envers la religion, anticléricalisme structurel — découle directement de cette matrice révolutionnaire. C'est elle qui se prolonge dans la loi de 1905 (séparation de l'Église et de l'État, avec un caractère plus conflictuel qu'ailleurs en Europe), dans l'école laïque de Jules Ferry, puis, plus récemment, dans les lois anti-voile de 2004 et suivantes.

La laïcité française n'est pas neutre

On présente souvent la laïcité française comme un principe neutre : « chacun croit ce qu'il veut chez lui, l'État est neutre ». Dans les faits, c'est autre chose. La laïcité à la française, telle qu'elle est pratiquée, consiste à expulser systématiquement le religieux de l'espace public, à le cantonner à la sphère privée, à le rendre invisible. Pas à respecter toutes les croyances : à effacer toute trace de croyance.

Concrètement : interdiction de parler de Dieu à l'école, même pour expliquer historiquement les religions. Interdiction des signes religieux pour les élèves depuis 2004. Affiches des crèches de Noël régulièrement contestées devant les tribunaux. Difficultés administratives pour construire une mosquée ou même une grande église. Moqueries tolérées et même encouragées à la télévision publique envers toutes les figures religieuses. Pendant ce temps, les valeurs laïques sont enseignées comme des vérités non discutables. Autrement dit : une religion en a remplacé une autre, mais on refuse de le reconnaître.

« Lorsqu'une nation prétend chasser toute religion pour vivre dans la pure raison, elle ne chasse pas la religion : elle remplace Dieu par l'État, la prière par la propagande, et les prophètes par les idéologues. Elle invente simplement une nouvelle religion, qu'elle refuse de nommer ainsi. Mais ses fidèles, ses dogmes, ses hérétiques, ses excommunications, tout cela existe — visible à l'œil nu de qui sait regarder. »

— **synthèse d'Ibn Taymiyya**, *Dar' Ta'âruf al-'Aql wa-n-Naql*

L'industrie du divertissement contre le sacré

L'autre grand pilier de l'athéisme français contemporain, c'est la culture populaire. À partir des années 1960 et surtout 1970, le cinéma français entreprend une démolition systématique du sacré. On ne compte plus les films, les sketches, les émissions où les curés sont présentés comme des pervers, des hypocrites, des benêts, ou les croyants comme des arriérés mentaux. Les exemples abondent. Les Bronzés et leurs successeurs. Les films de Jean Yanne. Les sketches des Inconnus sur les sectes et les religions. Plus tard, les émissions de Canal+ tournant en ridicule tout ce qui ressemble à la foi. Les Guignols. Tout un humour national construit pour une part importante sur la dérision du religieux.

Ce n'est pas neutre. Quand une génération entière grandit en voyant, à la télévision, les croyants systématiquement caricaturés comme ridicules, elle intègre

inconsciemment l'équation : croire = être bête. Et l'inverse : ne pas croire = être intelligent, moderne, émancipé. C'est un conditionnement culturel très profond, qui explique pourquoi tant de Français haussent les épaules face à la religion sans même avoir examiné sérieusement une seule ligne du Coran ou de l'Évangile.

L'État-providence comme Dieu de substitution

Un dernier facteur, souvent négligé mais décisif. En France, l'État prend en charge à peu près tout. Tu tombes malade : l'État te soigne, quasi gratuitement. Tu perds ton travail : l'État te verse des allocations. Tu vieillis : l'État te paie une retraite. Tu as un enfant : l'État te verse des allocations familiales. Tu étudies : l'État finance ton université. C'est un système enviable, protecteur, que beaucoup de pays nous envient.

Mais il a une conséquence que personne ne voit : il remplace Dieu fonctionnellement dans la vie quotidienne des gens. Autrefois, quand ton enfant tombait malade, tu priais Dieu pour sa guérison. Aujourd'hui, tu prends un rendez-vous chez le médecin remboursé par la Sécu. Autrefois, quand tu craignais la vieillesse et la misère, tu te tournais vers le Ciel et vers la solidarité communautaire. Aujourd'hui, tu coches une case pour ta complémentaire retraite et tu maudis l'État s'il n'augmente pas les pensions assez vite. L'État a pris la place de la Providence divine dans la conscience française moyenne. Résultat : Dieu a disparu parce qu'on a trouvé un « dieu de substitution » plus tangible, qui remplit la même fonction pratique.

Le Coran avait d'ailleurs nommé ce mécanisme : « **Quand le malheur le touche, l'homme Nous invoque. Puis, quand Nous lui accordons une grâce, il dit : on me l'a donnée en vertu de ce que je sais.** » (39:49) Remplace « en vertu de ce que je sais » par « en vertu du système social que nous avons construit », et tu as exactement la mentalité du Français contemporain. Il ne remercie plus Allâh. Il se félicite d'avoir un bon État.

Les effets : les églises vides, les extrêmes

Le résultat de tout cela est sous nos yeux. Les églises de France se vident à une vitesse vertigineuse. Moins de 5 % des Français vont à la messe régulièrement — contre 30 % dans les années 1960. Des paroisses ferment par centaines. Des cathédrales magnifiques restent quasi vides le dimanche. Pendant ce temps, on instruit les jeunes Français à voir dans l'islam une menace, sans leur apprendre à aimer leur propre héritage chrétien.

Et l'on voit émerger, en parallèle, un phénomène fascinant : les extrêmes. D'un côté, une frange de la population qui rejette absolument toute forme de sacré, qui vit dans le libertinage, qui refuse toute obligation. De l'autre, un retour, minoritaire mais réel, vers les religions traditionnelles. Des jeunes femmes françaises qui se mettent à porter un voile — chrétien ou musulman, selon leur parcours. Des jeunes hommes qui se convertissent au judaïsme orthodoxe, au catholicisme tridentin, ou à l'islam. Et parmi les musulmans nés en France, une fraction glissant vers des interprétations très rigoristes — comme en réaction au vide ambiant.

Ce double mouvement — extrémisation de l'incroyance d'un côté, radicalisation des croyants de l'autre — est le symptôme d'une société qui n'arrive plus à poser les termes de son rapport au sacré. La laïcité française, présentée pendant deux siècles comme la solution, est en train de révéler qu'elle faisait partie du problème.

CE QU'IL FAUT COMPRENDRE SUR LA FRANCE

La France n'est pas un pays neutre sur le religieux. C'est un pays où, historiquement, un courant idéologique spécifique a mené une guerre ouverte au sacré pendant plus de deux siècles. Cette guerre a laissé des traces : une école qui ne parle plus de Dieu, une culture qui se moque du croyant, un État qui prend la place de la Providence, une laïcité qui se présente comme neutre alors qu'elle est une idéologie combative. Comprendre cela n'est pas anti-français : c'est voir la France telle qu'elle est, pour pouvoir en sortir. L'islam arrive dans ce paysage comme un rappel : il y a autre chose. Il y a un Créateur. Il y a un sens. Et tu peux, toi aussi, Français ou Française, retrouver cette source-là — qui n'a jamais cessé d'être là.

XI. Le progrès mal compris

l'islam n'est pas contre le progrès, il est contre le progrès sans morale

Un des plus gros malentendus modernes est le suivant : on présente la religion comme l'ennemie du progrès, comme un frein à la modernité, comme un obstacle à ce que l'humanité devienne adulte. Les croyants seraient des résistants arriérés, attachés à un passé révolu. Ceux qui abandonnent la foi seraient, eux, en marche vers l'avenir. Le mot « progrès » est devenu quasi sacré dans le vocabulaire contemporain — ironique, pour une époque qui prétend avoir désacralisé.

Il faut démontrer cette équivalence. Elle est fautive historiquement, fautive théologiquement, et fautive pratiquement.

Fausse historiquement

L'âge d'or scientifique du monde musulman, du VIII^e au XIII^e siècle, l'a déjà démontré plus haut dans ce document. Algèbre, optique, médecine, astronomie, géographie, toutes les disciplines qui ont permis à l'Europe de sortir du Moyen Âge ont été portées par des savants musulmans pieux. Ils ne voyaient aucune contradiction entre leur foi et leur travail scientifique. Au contraire : ils voyaient la recherche comme une forme de dévotion, car elle révélait la sagesse du Créateur.

Même histoire, d'ailleurs, pour les grands scientifiques chrétiens : Newton, Kepler, Pascal, Mendel (moine augustinien), Lemaître (prêtre catholique, père du Big Bang). Ils étaient tous croyants. C'est l'opposition science-religion qui est récente et, à vrai dire, largement artificielle.

Fausse théologiquement

L'islam n'interdit ni la science, ni la technologie, ni l'évolution des sociétés. Au contraire : le Coran appelle explicitement à la recherche, à la méditation sur la création, à l'observation du monde.

« Dis : Voyagez à travers le monde et regardez comment [Allâh] a commencé la création. »

— Coran, 29:20

« Nous leur montrerons Nos signes dans l'univers et en eux-mêmes, jusqu'à ce qu'il leur devienne évident que c'est cela la vérité. »

— Coran, 41:53

La seule chose que l'islam impose, c'est une limite morale à ce progrès. La technologie ne doit pas servir à détruire la dignité humaine. La science ne doit pas se prendre pour Dieu. La médecine ne doit pas trafiquer le vivant au mépris du sacré. L'économie ne doit pas écraser les faibles. Le numérique ne doit pas déshumaniser. Ces limites ne sont pas un frein au progrès : elles sont ce qui permet au progrès de rester humain.

Fausse pratiquement

Regarde honnêtement la modernité sans frein. Elle a produit : les armes nucléaires qui peuvent éradiquer la vie terrestre, les pollutions chimiques qui empoisonnent la planète, les dérèglements climatiques, la manipulation génétique du vivant, l'exploitation sauvage des ressources, la domination technologique d'une élite sur des populations entières via les algorithmes, l'addiction de masse à des écrans conçus pour capter l'attention, la marchandisation du corps humain, des embryons, des organes, des gamètes. Tout cela est le « progrès sans morale ». Est-ce vraiment cela qu'on appelle civilisation ?

Le véritable progrès, pour un musulman, est celui qui améliore simultanément les conditions matérielles de l'humanité et sa condition spirituelle. Qui augmente le savoir et qui augmente la sagesse. Qui développe la technique et qui protège la dignité. Qui guérit le corps et qui élève l'âme. Tout le reste — la technique pour la technique, le progrès pour le progrès, la nouveauté pour la nouveauté — n'est pas du progrès. C'est une course en avant sans direction, et qui finira par s'écraser.

Il est d'ailleurs frappant de constater que les sociétés les plus « avancées » technologiquement sont exactement celles où les humains sont les plus désespérés, comme on l'a vu dans le chapitre précédent. Cela devrait suffire à faire réfléchir sérieusement sur ce qu'on entend par *progrès*. Si être plus avancé, c'est se suicider davantage, faire moins d'enfants, consommer plus d'antidépresseurs et vivre dans la solitude — ce n'est pas de l'avancée. C'est une fuite déguisée. Et au bout de cette fuite, il n'y a pas un paradis technologique. Il y a un abîme.

XII. La religion comme discipline de vie

ce que l'athéisme enlève, et que l'islam restaure : le rythme, l'action, la descendance, le sens du temps

Il reste un aspect très concret de l'athéisme que peu de gens osent aborder, et que je veux traiter ici sans détour. Pas toute l'athéisme, attention — il y a des athées qui travaillent dur, qui s'investissent humanitairement, qui font du bien autour d'eux. Je ne peins pas tout le monde à la même couleur. Mais une tendance massive existe, visible dans les statistiques et dans l'observation quotidienne : l'athéisme contemporain s'accompagne très souvent d'une forme de paresse — intellectuelle, physique, morale — qu'il faut nommer.

Le glandeur moderne

Regarde une génération de jeunes adultes occidentaux moyens, disons entre vingt et trente-cinq ans. Une part importante passe ses soirées derrière un écran. Jeux vidéo. Séries. Scrolling TikTok. Commentaires de matchs de foot. Streaming de combats UFC. Pornographie, pour une proportion énorme des hommes. Selon les études récentes, les jeunes Occidentaux passent en moyenne huit à dix heures par jour devant des écrans. Huit à dix heures. Sur vingt-quatre. Enlève le sommeil, le travail, les trajets : il ne reste littéralement plus que ça.

L'expression même qu'ils emploient est révélatrice : « tuer le temps ». Tuer le temps. Comme si le temps était un ennemi à assassiner, un adversaire à neutraliser. Or le temps, dans la vision islamique, n'est pas une plaie : c'est le capital le plus précieux que tu possèdes. Chaque seconde est un don qui ne reviendra jamais. Le Prophète ﷺ a dit : « Saisis cinq choses avant cinq autres : ta jeunesse avant ta vieillesse, ta santé avant ta maladie, ta richesse avant ta pauvreté, ton loisir avant ton affairément, ta vie avant ta mort. » (Rapporté par Al-Hâkim, authentifié par Al-Albânî.) L'athée tue le temps. Le musulman le sauve.

« Par le temps ! L'homme est certes, en perdition, sauf ceux qui croient et accomplissent les bonnes œuvres, s'enjoignent mutuellement la vérité et s'enjoignent mutuellement l'endurance. »

— Coran, Sourate Al-'Asr (103) — versets 1 à 3

Cette sourate est minuscule. Trois versets. Pourtant, Imam Ash-Shâfi'î disait : « Si les hommes méditaient cette seule sourate, elle leur suffirait. » Elle résume tout. Le temps file. La plupart des humains se perdent dedans. Seuls s'en sauvent ceux qui agissent — dans la foi, dans le bien, dans la vérité dite aux autres, dans la patience. L'athée qui « tue le temps » ne tue pas le temps : c'est le temps qui le tue, seconde par seconde, sans qu'il accumule aucun trésor pour ce qui vient après.

Les cinq prières comme architecture du jour

Maintenant regarde la structure qu'apporte l'islam dans la journée d'un croyant. Cinq prières, à cinq moments précis, non négociables. La prière du fajr avant le lever du soleil — tu te lèves, que tu le veuilles ou non, pour te présenter devant ton Seigneur dans l'obscurité avant même que le monde ne bouge. La prière de dhuhur au milieu du jour, en plein travail, en pleine agitation. La prière de 'asr en milieu d'après-midi, quand la fatigue commence. La prière de maghrib au coucher du soleil. La prière de 'ishâ' dans la nuit. Cinq arrêts. Cinq points fixes. Cinq ancrages quotidiens.

Ces cinq prières ne sont pas un fardeau religieux. Elles sont, à bien y regarder, le meilleur cadre de vie que l'humanité ait jamais conçu. Elles imposent un rythme. Elles t'empêchent de dormir jusqu'à midi. Elles t'obligent à faire une pause dans ton travail. Elles te rappellent, cinq fois par jour, qui tu es, d'où tu viens, et vers qui tu vas. Elles découpent le temps en segments sanctifiés. Un musulman pratiquant ne peut pas, par construction, passer dix heures devant un écran sans interruption — toutes les deux ou trois heures, il se lève pour prier.

Compare avec l'athée moyen. Rien ne l'arrête. Rien ne structure son temps. Il se lève quand il se lève. Il mange quand il a faim. Il travaille quand il faut bien payer les factures. Il se couche quand il s'effondre. Son temps est complètement amorphe, sans colonne vertébrale, sans rythme imposé. Et ce qui semble être « liberté » — je fais ce que je veux quand je veux — est en réalité, dans les faits, un abandon total à la pente de la paresse. Parce que sans rythme imposé, la pente naturelle de l'être humain, c'est de glisser. De glisser vers le lit, vers l'écran, vers le grignotage, vers le vide.

« La prière n'est pas un obstacle à ta vie. Elle en est l'ossature. Enlève-la, et le reste s'effondre comme un corps sans squelette. Les heures se dissolvent, les jours se ressemblent, les années filent sans qu'on sache ce qu'on en a fait. La prière, c'est ce qui

empêche ta vie de devenir une bouillie où rien n'a de saveur parce que rien n'a de forme. »

— Ibn al-Qayyim, *Madârij as-Sâlikîn*

La descendance : le grand calcul froid

Il y a un autre point que je veux nommer, avec beaucoup de douceur mais avec franchise. Concerne la descendance.

Dans les sociétés pré-modernes, religieuses, les gens faisaient des enfants. Beaucoup. Même dans la pauvreté extrême. Regarde l'Afrique sub-saharienne aujourd'hui : sept, huit enfants par famille, au milieu de la précarité. On juge souvent cela « inconscient », on parle de « problème démographique ». Mais ces familles-là vivent une chose que nous avons perdue : la confiance dans la vie. La certitude qu'un enfant est une bénédiction, pas un fardeau calculé. Que sa subsistance est dans la main de Celui qui l'a créé, pas dans un tableau Excel.

« Ne tuez pas vos enfants par crainte de la pauvreté ; c'est Nous qui leur assurons la subsistance, ainsi qu'à vous. Les tuer, c'est vraiment un énorme péché. »

— Coran, 17:31

Maintenant regarde les sociétés occidentales athéisées. On ne fait plus d'enfants, ou alors très peu, et toujours très « calculés ». On attend d'avoir le bon appartement. Le bon salaire. La bonne situation professionnelle. La bonne relation stable. Le bon moment dans la carrière. Résultat ? Le premier enfant arrive à trente-cinq ans ; parfois jamais. Et quand il arrive, c'est souvent un seul. Parce qu'il « coûte cher », parce qu'il « prend du temps », parce qu'on veut « se garder de la place pour soi ».

Ce n'est pas une critique méchante. C'est un constat douloureux. Ce calcul-là est l'expression typique d'une âme qui a perdu la confiance dans la Providence. Un croyant ne calcule pas comme ça, parce qu'il sait que les enfants ne viennent pas de son porte-monnaie — ils viennent de la volonté d'Allâh qui, avec eux, envoie aussi leur subsistance. Ce n'est pas de la naïveté : c'est de la confiance. Et cette confiance produit des familles, des descendance, des civilisations. L'absence de cette confiance produit ce que nous avons sous les yeux : des pays vieillissants, des écoles qui ferment, des villages abandonnés, des couples qui n'ont pas le courage de se reproduire, et qui finissent par éteindre leur propre lignée.

Le résultat global est simple : les athées, en moyenne, ne transmettent pas. Ni génétiquement, ni culturellement, ni spirituellement. Ils sont la dernière génération d'eux-mêmes. Pendant ce temps, les familles religieuses — musulmanes, juives orthodoxes, chrétiennes évangéliques — continuent à se reproduire, à transmettre, à pousser. C'est une question mathématique, pas une opinion. Dans cent ans, les descendants des athées d'aujourd'hui seront, tout simplement, beaucoup moins nombreux. La foi gagne par la fécondité ce qu'elle perd par la sécularisation. Et l'Histoire, sur la longue durée, se fait toujours au profit de ceux qui ont assez cru dans la vie pour la transmettre.

L'athée-animal : vivre sans gouvernail

Je veux finir ce chapitre par une image qui, je le crois, résume tout. L'athée qui vit sans Dieu, sans règles transcendantes, sans direction supérieure, ressemble à un animal domestique lâché dans la nature. Il existe, il mange, il dort, il se reproduit s'il en a envie, il s'agite quand une stimulation le frappe, il somnole quand rien ne le sollicite. Mais il n'a pas de gouvernail. Pas de cap. Pas de rivage vers lequel il naviguerait. Il dérive.

Quand tu lui demandes « quel est le sens de ta vie ? », il balbutie : « euh, être heureux, profiter de la vie, faire ce que j'aime ». Mais heureux de quoi ? Profiter de quoi ? Aimer quoi ? Ces réponses-là ne sont pas des réponses : elles sont les noms qu'il donne à son flottement. Il ne sait pas où il va. Il ne sait même pas qu'il devrait aller quelque part. Il vit comme l'animal vit — sous l'effet des impulsions présentes, au jour le jour.

« Ils ont des cœurs avec lesquels ils ne comprennent pas, des yeux avec lesquels ils ne voient pas, et des oreilles avec lesquelles ils n'entendent pas. Ceux-là sont comme les bestiaux ; ils sont même plus égarés. Ce sont eux les insoucians. »

— Coran, 7:179

Note bien : « plus égarés » que le bétail. Pas à la même hauteur — plus bas. Parce que le bétail suit simplement sa nature, sans prétendre à autre chose. L'humain athée, lui, a reçu la raison, la conscience, la fiṭra, la possibilité d'entendre la parole divine — et il les refuse. Il est donc plus bas que l'animal, parce qu'il a préféré l'être. C'est un jugement coranique, dur, mais qui recoupe exactement ce que décrit la sociologie contemporaine des sociétés désacralisées.

L'ACTION, LA STRUCTURE, LA DESCENDANCE

L'islam n'est pas une religion de coussin moelleux. C'est une religion qui te met debout cinq fois par jour. Qui te fait jeûner un mois entier. Qui te demande de donner l'aumône. Qui t'oblige à affronter tes voisins, tes parents, ta communauté, tes responsabilités. Qui te pousse à te marier, à avoir des enfants, à les éduquer, à transmettre. L'athéisme contemporain, lui, est devenu l'alibi confortable d'une vie horizontale : peu de sacrifice, peu d'action, peu de descendance, peu de sens. Et au fond, le Coran avait prévu exactement cela : quand l'homme renonce à son Seigneur, il ne monte pas dans la dignité humaine. Il descend dans l'insignifiance animale. Voilà pourquoi, malgré toutes ses technologies, ses diplômes, ses villes-musées, l'Occident athée produit une humanité qui vivote — et qui, statistiquement, ne transmettra même pas son nom à la génération suivante.

La foi n'est pas une régression vers l'enfance

Une objection sophistiquée pourrait surgir ici. « Être adulte, c'est précisément ne plus avoir besoin d'un père cosmique. C'est assumer ma finitude, ma solitude, ma responsabilité, sans recourir à une figure parentale imaginaire. Tu appelles fuite ce que j'appelle maturité. » L'objection fait écho à Freud, à Sartre, à Nietzsche. Elle est philosophiquement sérieuse et mérite une réponse de fond.

L'adulte véritable, effectivement, n'a plus besoin d'un père humain qui lui dicte sa conduite. Mais il y a une différence fondamentale entre le père humain — dont l'enfant doit s'émanciper pour grandir — et le Créateur universel, que l'adulte accompli reconnaît comme étant plus grand que lui sans en être pour autant infantilisé. Newton n'est pas moins adulte parce qu'il reconnaît l'existence de Dieu. Einstein n'est pas moins intelligent parce qu'il parle d'un « Vieux » dont il admire l'œuvre. Pascal n'est pas moins philosophe parce qu'il prie. Mendel, Lemaître, Heisenberg, Planck — tous ces géants de la science moderne — n'étaient pas des arriérés mentaux qui auraient eu besoin d'une béquille psychologique. Ce sont au contraire leurs intelligences achevées qui leur ont permis de voir ce que des sophistes adolescents ne voient pas.

La reconnaissance d'Allâh n'est pas une régression vers l'enfance : **c'est une maturation vers la réalité**. L'enfant croit qu'il est seul au monde et au centre de tout. L'adolescent découvre qu'il ne l'est pas et veut s'en libérer en niant ce qui le dépasse. L'adulte reconnaît humblement Celui qui l'a créé. Il y a une progression — pas une régression. Et confondre les deux mouvements est précisément l'erreur de l'athéisme adolescent qui se prend pour de la maturité.

convertistoislam.fr

XIII. Le converti n'est pas un bédouin

briser les clichés sur ce que devient un Français qui embrasse l'islam

Il y a un malentendu tenace, partagé autant par les non-musulmans que par certains musulmans eux-mêmes, qu'il faut nommer franchement. Beaucoup imaginent qu'un Français qui se convertit à l'islam doit, dans la foulée, renoncer à sa culture, s'arabiser, changer de prénom, s'habiller en longue tunique, laisser pousser une barbe immense, renier sa cuisine, mépriser sa famille, se couper de ses amis, et, en somme, devenir un bédouin du désert du VII^e siècle.

C'est une caricature. Et elle repose sur une confusion profonde qu'il faut démonter, parce qu'elle empêche beaucoup d'âmes sincères de franchir le pas, et parce qu'elle crée un malaise chez les convertis qui, une fois entrés dans l'islam, se demandent s'ils ont encore le droit d'être Français.

La règle d'or : al-'âda muḥakkama

Commençons par une règle fondamentale, reconnue par tous les grands juristes sunnites classiques — Mâlik, Ash-Shâfi'î, Aḥmad, Abû Ḥanîfa, et tous ceux qui les ont suivis. Elle s'énonce en arabe ainsi : al-'âda muḥakkama. On la traduit généralement par : « la coutume a force de loi ». Cela veut dire que toute pratique culturelle, nationale, régionale, est valide et autorisée en islam tant qu'elle ne contredit pas un texte clair du Coran ou de la Sunna.

Concrètement, cela implique quelque chose de vertigineux pour qui n'a jamais été informé : **l'islam n'impose aucune culture particulière**. L'islam est arrivé en Arabie et y a adopté certaines coutumes arabes qui ne contredisaient pas la Révélation. Il est arrivé en Perse et s'y est enraciné dans la culture persane. Il est arrivé en Afrique et a pris des couleurs africaines. Il est arrivé en Indonésie et s'est fondu dans la culture malaise. Il est arrivé en Chine et a produit la civilisation hui, parfaitement chinoise dans sa cuisine, son architecture, ses fêtes, sa langue. Il arrive aujourd'hui en France, et il peut parfaitement y être français.

« La sharī'a n'a pas été envoyée pour effacer les cultures, mais pour les purifier. Ce qui en elles est juste est conservé, ce qui en elles est bon est approfondi, et ce qui en elles est mauvais est écarté. Ainsi chaque peuple qui embrasse l'islam reste pleinement lui-même »

— et devient en même temps pleinement musulman. Ce sont les sots qui confondent leur culture régionale avec la religion, et qui s'imaginent que tout musulman doit les imiter pour être dans le vrai. »

— **synthèse classique**, à partir d'Ibn Taymiyya et de l'imam Ash-Shâṭibî

Le cliché vestimentaire

Premier cliché : le converti devrait obligatoirement porter une longue tunique blanche, un turban, des sandales, laisser pousser une barbe démesurée. Le folklore hollywoodien de l'homme musulman standard.

En réalité, l'islam n'impose aucun uniforme. Ce que l'islam demande pour l'homme, c'est que la nudité soit couverte entre le nombril et les genoux, que la tenue soit digne, propre, non ostentatoire dans la vanité, qu'elle ne serve pas à imiter volontairement les femmes ni les habitudes propres aux autres religions. C'est à peu près tout. Un musulman français peut parfaitement porter un jean, un polo, un costume-cravate, une chemise blanche à col ouvert, des chaussures en cuir, des baskets, un manteau d'hiver classique. Rien de tout cela n'est interdit, à condition de rester dans le cadre décrit ci-dessus.

Même chose pour la sœur convertie. Ce qui est demandé, c'est la pudeur — couvrir les cheveux, ne pas exposer le corps, porter des vêtements amples qui ne dessinent pas exagérément les formes. Mais cela peut être fait avec un foulard élégant, un manteau long de coupe européenne, des vêtements de créateurs, des couleurs et des matières tout à fait contemporaines. Une Française convertie n'est pas obligée de porter un niqab bédouin ni une abaya saoudienne — sauf si elle le choisit par préférence personnelle. Beaucoup de grandes mosquées françaises sont d'ailleurs pleines de femmes habillées de façon très française, très moderne, dans le respect des exigences religieuses.

Le cliché culinaire

Deuxième cliché : en se convertissant, il faudrait se résigner à ne plus manger que du couscous et du taboulé, rejeter tout ce qui compose la richesse gastronomique française, s'exiler éternellement des traditions culinaires hexagonales.

Là encore, c'est un malentendu. L'islam interdit quelques aliments précisément listés : le porc et ses dérivés, l'alcool, les animaux morts autrement que par un

abattage rituel, le sang. C'est tout. Le reste est permis et permet une richesse gastronomique quasi infinie.

Un converti français peut parfaitement manger du pâté, à condition qu'il soit fabriqué à partir de viande halal — et il en existe aujourd'hui d'excellents dans les boucheries musulmanes françaises, y compris des pâtés de campagne, des pâtés de volaille, des pâtés en croûte. Il peut manger de la charcuterie entière — saucissons halal, rosettes halal, mortadelles halal, jambons de volaille façon terroir. Il peut savourer un coq au vin — préparé au jus de raisin non fermenté ou au bouillon parfumé qui donne la même profondeur sans l'alcool. Il peut manger une blanquette de veau, un pot-au-feu, un gratin dauphinois, une tartiflette à base de reblochon traité, un cassoulet aux saucisses halal, une bouillabaisse, un foie gras entier, tout cela sans renoncer d'un iota à sa francité.

Mieux : cette cuisine halal de tradition française est en plein essor aujourd'hui. De jeunes chefs musulmans convertis réinventent les classiques du terroir en respectant les règles islamiques — et le résultat n'est pas une sous-cuisine, c'est une cuisine française authentique avec un cadre d'abattage différent, voilà tout. Conclusion : tu peux parfaitement être musulman et rester un gourmet français à table.

Le cliché identitaire

Troisième cliché, peut-être le plus douloureux : un converti devrait se couper de sa famille biologique, renier sa nationalité, cesser de chanter la Marseillaise, mépriser ses racines, honorer Damas ou Médine plus que Paris ou Marseille.

C'est une erreur totale et qui fait, par ailleurs, beaucoup de dégâts. L'islam commande au contraire la piété filiale avec une insistance extraordinaire. Plusieurs versets et hadiths consacrent cet amour dû aux parents, quelle que soit leur religion :

« Nous avons enjoint à l'homme de bien traiter ses père et mère. Sa mère l'a péniblement porté, péniblement mis au monde ; et la grossesse et l'allaitement durent trente mois... Et si tes parents te forcent à M'associer quelque chose dont tu n'as aucune connaissance, ne leur obéis pas ; mais sois avec eux, en ce bas monde, dans la convenance et le bon comportement. »

— Coran, 46:15 et 31:15

Remarque la finesse du texte. Même dans le cas extrême où les parents seraient non musulmans et presseraient leur enfant de renier l'islam — cas le plus conflictuel imaginable — l'enfant ne doit pas leur obéir sur ce point précis, mais il doit les accompagner, les honorer, les servir, leur manifester de la tendresse dans la vie quotidienne. Autrement dit : la conversion à l'islam ne coupe jamais de ses parents. Elle oblige au contraire à les aimer plus, à les respecter davantage, à leur parler avec plus de douceur qu'avant.

Quant à la nationalité, c'est un sujet encore plus clair. On reste français, breton, picard, provençal, corse, alsacien. L'attachement à sa terre, à sa langue, à son histoire, à ses paysages, à sa gastronomie, à sa musique — rien de tout cela n'est supprimé par l'entrée dans l'islam. Les savants classiques ont explicitement enseigné que l'amour de sa patrie (*ḥubb al-waṭan*) n'est pas contraire à la foi. Un musulman français peut aimer la France, être fier de la langue française, apprécier Verlaine et Baudelaire, admirer l'art roman et gothique, visiter Chambord et Versailles, connaître l'Histoire de Charlemagne à de Gaulle, rire devant Molière. Tout cela reste accessible, légitime, même recommandé.

« Tous les prophètes ont été envoyés chacun dans la langue de son peuple, afin d'expliquer clairement le message. »

— Paraphrase de Coran 14:4

Ce verset est décisif. Allâh a envoyé chaque prophète dans sa langue, auprès de son peuple. Il n'a jamais exigé d'un peuple qu'il adopte la culture d'un autre. L'universalité de l'islam ne passe pas par l'effacement des cultures : elle passe par leur purification depuis l'intérieur. Le Français qui se convertit ne devient pas arabe. Il devient un Français musulman, qui apporte à l'islam la touche française, exactement comme les Indonésiens apportent la touche malaise, les Sénégalais la touche wolof, et les Turcs la touche turque.

Le cliché comportemental

Dernier cliché : le converti serait devenu rigide, intolérant, froid avec ses anciens amis, pressé de faire la morale à tout le monde, et coupé des réalités sociales françaises. Une caricature alimentée par quelques cas isolés, mais qui finit par coller à la peau de tous les convertis.

La vérité islamique est exactement l'inverse. Le bon caractère (*ḥusn al-khuluq*) est considéré dans la tradition comme l'une des plus grandes preuves de la foi. Le

Prophète ﷺ disait : « Les plus aimés d'entre vous auprès d'Allâh sont ceux qui ont le meilleur caractère. » Un musulman doit être souriant, avenant, pacifique avec ses voisins — quelle que soit leur religion — ponctuel, honnête dans son travail, fiable dans ses engagements, poli au volant, patient dans la file d'attente, respectueux avec les personnes âgées, doux avec les enfants, attentif aux animaux.

Cela signifie aussi respecter les us et coutumes de la société française tant qu'elles ne contredisent pas des principes religieux. Le Prophète ﷺ, quand il vivait avant l'islam à La Mecque, respectait les coutumes commerciales de sa tribu, participait à la reconstruction de la Ka'ba, s'engageait dans des pactes de chevalerie avec les non-musulmans — dont le célèbre Hîlf al-Fuḍûl, pacte de protection des faibles, dont il dit plus tard : « Je recommencerais aujourd'hui même en tant que musulman. » Cela signifie concrètement, pour un converti français : payer ses impôts, respecter le code de la route, faire ses démarches administratives, être un bon employé ou un bon entrepreneur, ne pas tricher au fisc, ne pas frauder les transports en commun, se montrer courtois dans les services publics, aider son voisin même non musulman, participer aux réunions de copropriété. Bref, être un bon citoyen, tout simplement.

L'équilibre à tenir

Alors, que doit changer exactement un Français qui se convertit ? La réponse est finalement simple. Il change ce qui, dans sa vie, était contraire aux limites posées par Allâh. Il cesse de boire de l'alcool. Il cesse de manger du porc. Il cesse la fornication et ne rentre dans le sexuel que dans le cadre du mariage. Il ne prend pas d'intérêts bancaires. Il prie cinq fois par jour. Il jeûne le Ramadan. Il donne la zakât. Il veille à la pudeur dans sa tenue. Il ne ment plus. Il ne médit plus. Il n'insulte plus. Voilà les changements réels.

Pour tout le reste — la façon de s'habiller, de cuisiner, de décorer sa maison, de prendre ses vacances, de choisir son métier, de se divertir sagement, de fréquenter ses amis, de célébrer une naissance, de partir en randonnée — il garde une liberté quasi totale. L'islam n'est pas un moule culturel oriental. C'est un cadre spirituel universel qui épouse chaque culture et la porte vers le haut.

CE QU'IL FAUT RETENIR

Tu ne deviens pas arabe en devenant musulman. Tu ne te coupes pas de ta famille. Tu ne trahis pas ta patrie. Tu ne renies pas ta culture. Tu ne cesses pas d'aimer ta langue, ton pays, tes paysages, ta cuisine, ton histoire. Tu deviens simplement un Français qui

reconnaît un Créateur, qui prie, qui respecte un cadre moral divin, qui ajoute une profondeur spirituelle à ce qu'il était déjà — sans rien perdre, au fond, que ce qui l'abîmait. Le converti français n'est pas un bédouin. C'est un Français qui a retrouvé la source, et qui continue à marcher sur sa terre — en la comprenant mieux qu'auparavant, précisément parce qu'il sait désormais qui l'a créée.

convertistoislam.fr

XIV. Les preuves du Coran

l'inimitabilité linguistique et la préservation textuelle — deux preuves que le temps n'érode pas

Jusqu'ici, l'exposé a montré que la négation de Dieu ne tient pas, que la morale athée s'effondre sur elle-même, que les sociétés sans foi produisent du désastre. Mais cela n'est qu'une partie du travail. Dire que l'athéisme est faux ne suffit pas : il faut dire pourquoi l'islam, spécifiquement, est vrai. Et pour cela, il y a deux preuves massives, vérifiables encore aujourd'hui, que le temps n'érode pas. Je veux les traiter ici, en restant sobre, sans tomber dans les excès apologétiques modernes qui prétendent faire du Coran un manuel de science. Ce n'est pas cela. C'est autre chose, et c'est infiniment plus solide.

1. L'inimitabilité linguistique (al-i'jâz al-bayânî)

Le premier miracle du Coran est linguistique. Il est révélé à un peuple — les Arabes du VII^e siècle — qui avaient porté leur langue à un degré d'excellence que la plupart des civilisations n'ont jamais atteint dans aucune langue. La poésie arabe préislamique, les mu'allaqât, les joutes oratoires des foires de 'Ukâz — tout cela représente un sommet mondial de maîtrise verbale. Ce sont des gens pour qui le mot n'était pas un outil, mais un instrument de précision capable de peser les nuances jusqu'à l'atome.

C'est à ces gens-là que le Coran s'adresse, et c'est à eux qu'il lance un défi. Ce défi n'a rien d'un slogan religieux : il est formulé quatre fois dans le texte, avec une clarté glaciale.

« Et si vous êtes dans le doute au sujet de ce que Nous avons fait descendre sur Notre serviteur, tâchez donc de produire une sourate semblable, et appelez vos témoins en dehors d'Allâh, si vous êtes véridiques. »

— Coran, 2:23

« Ou bien ils disent : « Il l'a inventé ? » Dis : « Composez donc une sourate semblable à ceci, et appelez à votre aide n'importe qui, à part Allâh, si vous êtes véridiques. » »

— Coran, 10:38

« Ou bien ils disent : « Il l'a forgé ! » Dis : « Apportez donc dix sourates semblables à ceci, forgées par vous-mêmes ; et appelez qui vous pouvez, hormis Allâh, si vous êtes véridiques. » »

— Coran, 11:13

« Dis : « Même si les hommes et les djinns s'unissaient pour produire quelque chose de semblable à ce Coran, ils ne sauraient produire rien de semblable, même s'ils se soutenaient les uns les autres. » »

— Coran, 17:88

Remarque la progression. Produisez dix sourates. Puis : une seule. Puis : même en vous unissant tous, vous ne pourrez pas. Ce défi est public, permanent, et il concerne le texte le plus court comme le plus long. La plus courte sourate du Coran — Al-Kawthar — ne fait que trois lignes. Trois lignes. Si le Coran n'est qu'une œuvre humaine, il doit être possible de produire trois lignes d'une qualité équivalente.

Or, quatorze siècles après le lancement de ce défi, personne n'y a jamais répondu. Pas les poètes arabes contemporains du Prophète ﷺ, qui avaient pourtant tout intérêt à discréditer la Révélation. Pas les chrétiens arabophones des siècles suivants. Pas les intellectuels hostiles à l'islam du monde musulman. Pas les orientalistes européens, dont beaucoup étaient arabisants de très haut niveau et auraient eu la gloire littéraire éternelle s'ils avaient réussi. Pas les modernistes arabes du XX^e siècle. Personne. Le défi reste ouvert, intact, sans réponse.

Quelques tentatives ont été faites, surtout dans les premiers siècles. Toutes sont restées des curiosités ridicules, rejetées même par les athées arabes qui les produisaient. Il existe ainsi un célèbre passage attribué à Musaylima al-Kadhhab, faux prophète contemporain de Muḥammad ﷺ, qui tentait d'imiter le style coranique. Quiconque lit aujourd'hui ses productions reconnaît immédiatement la différence de niveau — comme on reconnaît la différence entre une esquisse d'enfant et un tableau de maître.

Qu'est-ce qui rend le Coran inimitable ?

Pour un non-arabophone, cette affirmation peut sonner abstraite : comment juger d'un miracle linguistique dans une langue qu'on ne connaît pas ? C'est vrai, et il faut le reconnaître. Mais il existe, dans la tradition arabe classique, une immense littérature technique sur ce qu'on appelle l'i'jâz — l'inimitabilité. Des savants comme Al-Bâqillânî au X^e siècle, Al-Jurjânî au XI^e siècle, Az-Zamakhsharî au XII^e, ont produit

des analyses extrêmement fines qui identifient plusieurs dimensions de cette supériorité.

- Le rythme coranique n'est ni de la poésie au sens classique (pas de mètre fixe), ni de la prose ordinaire. C'est une forme intermédiaire et unique qui n'existe dans aucune autre œuvre arabe.
- La concision extrême : le Coran dit en trois mots ce que d'autres diraient en trente, sans rien perdre du sens, et en gagnant même en densité spirituelle.
- La précision du lexique : aucun synonyme n'est employé à la place d'un autre. Chaque mot est à sa place, et tenter de le remplacer par un autre de sens proche détruit immédiatement l'équilibre du passage.
- La musicalité interne, les assonances, les parallélismes, les ruptures soudaines de rythme qui épousent exactement le sens émotionnel du passage — terreur, majesté, douceur, exhortation.
- La cohérence globale malgré une composition étalée sur vingt-trois ans et révélée par fragments non linéaires, dans des circonstances variées : un livre unifié émerge, sans contradiction, sans redites inutiles.
- L'impact sur l'âme, même du lecteur hostile : des centaines de témoignages, de 'Umar ibn al-Khaṭṭāb (qui cherchait à tuer le Prophète ﷺ et s'est converti en entendant quelques versets) jusqu'à des convertis contemporains, décrivent exactement la même chose — une force qui ne vient pas du texte humain.

« L'inimitabilité du Coran n'est pas une théorie apologétique : c'est une expérience. Demande à n'importe quel arabe sincère, même non musulman, s'il peut lire une sourate du Coran sans reconnaître qu'il s'agit d'un registre absolument inaccessible à la littérature humaine. S'il est honnête, il le reconnaîtra. S'il ne l'est pas, il se tait. »

— Ibn Taymiyya, *al-Jawâb aṣ-Ṣaḥīḥ*

2. La préservation textuelle

La seconde preuve est d'une autre nature, plus matérielle, plus vérifiable pour un esprit scientifique. Elle concerne la préservation du texte coranique lui-même.

Le Coran dit de lui-même :

« En vérité, c'est Nous qui avons fait descendre le Rappel, et c'est Nous qui en sommes les gardiens. »

— Coran, 15:9

Affirmation audacieuse : Allâh s'engage à préserver Sa parole. Et l'Histoire, de manière extraordinaire, a honoré cette promesse au point que les ennemis les plus acharnés de l'islam sont contraints de le reconnaître.

La transmission orale

Dès la Révélation, le Coran est appris par cœur par les Compagnons du Prophète ﷺ. Cette pratique — hifz — est devenue un pilier de la civilisation musulmane. Aujourd'hui encore, dans le monde entier, des millions de musulmans connaissent l'intégralité du Coran par cœur, mot à mot, accent à accent. Un ḥâfîz d'Indonésie, un autre du Sénégal, un autre du Maroc, un autre du Yémen, un autre de Birmingham ou de Marseille — tous récitent exactement le même texte, jusqu'à la moindre voyelle. Aucun autre livre sacré, dans aucune autre tradition religieuse, ne peut prétendre à une telle transmission parallèle massive.

La transmission écrite

Dès la vie du Prophète ﷺ, des scribes consignent par écrit chaque verset révélé. Sous le premier calife Abû Bakr (632-634), puis de façon définitive sous le troisième calife 'Uthmân (vers 650), une recension officielle unique est établie. Elle est diffusée dans les grandes capitales de l'empire naissant — Damas, Koufa, Bassora, Médine, La Mecque. Les versions sont brûlées ailleurs pour imposer la standardisation. Ce n'est pas une légende : c'est de l'histoire documentée, y compris par les ennemis historiques de l'islam.

Le verdict des manuscrits anciens

Ce qui est arrivé au XX^e et au XXI^e siècles est le moment de vérité moderne. Des manuscrits coraniques très anciens ont été retrouvés, analysés, datés scientifiquement. Les plus célèbres :

- Le manuscrit de Birmingham, conservé à l'Université de Birmingham au Royaume-Uni. Daté au carbone 14 entre 568 et 645 de l'ère chrétienne, avec une probabilité de 95 %. Autrement dit, il pourrait potentiellement être contemporain du Prophète ﷺ lui-même — ou écrit quelques années après sa mort en 632. Et son contenu ? Identique, à la lettre près, au Coran récité aujourd'hui dans toutes les mosquées du monde.
- Le manuscrit de Sanaa (Yémen), découvert en 1972. Daté également du VII^e siècle. Rigoureusement conforme au texte standard, avec quelques variantes mineures d'orthographe (avant la standardisation graphique arabe), sans aucune divergence de sens.

- Le manuscrit de Topkapi (Istanbul), attribué au calife 'Uthmân lui-même, daté du milieu du VII^e siècle.
- Le manuscrit de Tachkent (Ouzbékistan), autre exemplaire uthmanien, daté de la même époque.

Tous ces manuscrits, trouvés sur des continents différents, dans des contextes différents, à des époques d'analyse différentes, concordent. Ils disent tous la même chose : le texte du Coran, tel que nous le récitons aujourd'hui, est identique à celui qui circulait dans les premières décennies après le Prophète ﷺ. Pas de variantes substantielles. Pas de manuscrits alternatifs majeurs. Pas de Coran « apocryphe » parallèle, comme on en trouve pour les Évangiles. Rien. Un seul texte, transmis intact depuis 1400 ans.

La comparaison qui dérange

Cette situation du Coran contraste fortement avec celle des autres textes sacrés. Les érudits en sciences bibliques reconnaissent aujourd'hui que le Nouveau Testament présente environ 400 000 variantes textuelles entre les manuscrits grecs anciens. La plupart sont mineures, certaines sont substantielles. Il n'existe pas deux manuscrits antiques qui disent exactement la même chose. Pour la Torah hébraïque, la question est plus nuancée, mais on sait que plusieurs recensions différentes ont circulé — samaritaine, massorétique, manuscrits de la Mer Morte — avec des variantes significatives.

Cela ne veut pas dire que ces textes n'ont pas de valeur : ils en ont une immense, et l'islam les respecte dans leur substance originelle. Mais cela veut dire une chose importante : seul le Coran, parmi les textes révélés, est arrivé jusqu'à nous dans un état de préservation absolue. Et cette préservation était, elle-même, annoncée par le texte. Quelque chose qui promet de se conserver intact, et qui tient parole sur quatorze siècles malgré toutes les persécutions, toutes les invasions, toutes les tentatives de falsification — c'est une signature divine à elle seule.

CE QUE CELA SIGNIFIE POUR TOI

Quand tu ouvres un Coran aujourd'hui, à Paris ou à Tokyo, tu tiens entre tes mains exactement le même texte que celui que récitait Abû Bakr lors de la première collecte officielle, que Ibn al-Haytham méditait à Bagdad, qu'Ibn Taymiyya commentait à Damas, que des milliards d'âmes ont récité et aimé à travers les siècles. Aucune Église n'a retouché ce texte. Aucun concile n'a voté pour y inclure ou en retirer un chapitre. Aucune traduction officielle n'a supplanté l'original. C'est le même livre, intact. Si tu cherches une

preuve matérielle, vérifiable, tangible, que quelque chose d'inhabituel se joue avec ce texte — tu l'as devant toi.

3. Ce que font ensemble ces deux preuves

Prises séparément, l'inimitabilité linguistique et la préservation textuelle sont déjà impressionnantes. Mais prises ensemble, elles produisent quelque chose de rare dans l'histoire humaine : un texte qui prétend être d'origine divine, qui lance un défi à toute l'humanité depuis quatorze siècles, que personne n'a jamais relevé, et qui s'est transmis intact — alors même que des empires entiers ont voulu le faire disparaître.

Aucune autre œuvre, religieuse ou profane, ne réunit ces deux caractéristiques. L'Iliade a une immense valeur littéraire mais a subi de nombreuses variantes et ne prétend à aucune origine divine. Shakespeare est inégalable dans sa langue, mais son texte a connu des éditions multiples avec des divergences. Les Évangiles parlent d'origine divine mais présentent des variantes. Le Coran est seul sur son créneau. Cela doit faire réfléchir sérieusement quiconque se considère cartésien.

« Quiconque examine le Coran sans préjugés — sa langue, sa cohérence, la préservation de son texte, son effet sur le cœur — ne peut en repartir neutre. Il en sort soit musulman, soit avec une gêne qu'il essaiera toute sa vie d'étouffer par ses distractions. Mais la rencontre, pour peu qu'elle soit sincère, ne laisse jamais intact. »

— **synthèse des savants sunnites**, à partir d'Al-Bâqillânî, Ibn Taymiyya, Ar-Râzî

Et si on ne lit pas l'arabe ?

Une objection légitime se pose ici. Si tu ne lis pas l'arabe classique au niveau requis, comment juger du miracle linguistique du Coran ? Te demande-t-on de croire sur parole ce que d'autres croient sur parole ? La question est honnête, et mérite une réponse honnête.

Je l'avoue franchement : moi-même je ne maîtrise pas l'arabe classique au niveau des savants d'Al-Azhar, et la majorité des musulmans non arabophones du monde sont dans ce cas. Sur quoi est-ce que je m'appuie alors ? Sur un faisceau de témoignages convergents d'arabophones de très haut niveau — musulmans certes, mais aussi non-musulmans, orientalistes européens, chrétiens arabophones, intellectuels

arabes laïcs — qui sur quatorze siècles disent unanimement la même chose : le Coran, dans sa langue originale, est d'un registre inaccessible à la production humaine. Cette convergence sur quatorze siècles, à travers toutes les sensibilités possibles, ne prouve pas mathématiquement l'inimitabilité, mais elle la rend extrêmement probable.

Plus important encore : le défi coranique reste matériellement ouvert. Si quelqu'un — toi, moi, n'importe qui — pouvait produire trois lignes de qualité littéraire équivalente à la plus courte sourate, il aurait la gloire littéraire éternelle. Personne n'a réussi en quatorze siècles. Ce silence assourdissant, lui, est vérifiable sans connaître l'arabe. Tu peux interroger les meilleurs poètes arabes vivants — y compris les plus hostiles à l'islam — et te faire confirmer le constat directement.

Enfin, et c'est le plus honnête : pour un non-arabophone, l'argument de l'inimitabilité linguistique n'est qu'une preuve parmi d'autres, et pas la plus accessible. La vraie confrontation, pour toi, se fera avec le sens du Coran lu dans une bonne traduction sincère, avec la cohérence de sa doctrine, avec la stabilité de son texte, avec la profondeur de sa morale. Et c'est généralement cela qui convertit les non-arabophones — pas la beauté linguistique qu'ils ne perçoivent pas directement, mais la force du message qu'ils peuvent recevoir intégralement même en traduction.

XV. Le Prophète Muḥammad ﷺ

un homme qui n'avait rien à gagner et qui a tout changé

Quand un athée examine une religion, il doit examiner son fondateur. C'est l'un des critères les plus simples et les plus impitoyables. Un imposteur se trahit dans ses actes. Un véritable prophète se révèle dans sa conduite. Et peu de personnages historiques soutiennent l'examen rapproché comme Muḥammad ﷺ.

Je le dis en m'adressant surtout à celui qui n'a de l'islam qu'une image médiatique caricaturée. Je te demande, pour quelques paragraphes, de suspendre ce que tu crois savoir et de regarder les faits. Ils sont documentés, ils ne viennent pas seulement de sources musulmanes, et ils dessinent un homme dont la moralité fait honte à peu près à tous ceux qui l'attaquent.

1. Le Véristique avant même la Révélation

Muḥammad ﷺ naît à La Mecque vers 570. Orphelin de père avant sa naissance, orphelin de mère à six ans, élevé d'abord par son grand-père puis par son oncle Abū Ṭālib. Rien ne le prédispose à la prétention prophétique — il est un jeune homme pauvre, dans une société tribale où seul le lignage et la richesse comptent.

Dès sa jeunesse, il se distingue par deux qualités que l'ensemble de sa tribu, Qurayš, lui reconnaît spontanément. On le surnomme al-Amīn — le digne de confiance. Et aṣ-Ṣādiq — le véridique. Ce ne sont pas des titres posthumes inventés par ses disciples. Ce sont des épithètes données par ses propres ennemis, avant qu'il ne reçoive la Révélation, dans une société où la mémoire tribale était impitoyable.

Vers trente-cinq ans, il arbitre un différend fameux sur le remplacement de la Pierre noire lors de la reconstruction de la Ka'ba. Toutes les tribus se disputaient l'honneur de la toucher. Il propose que la pierre soit placée sur un manteau porté par les quatre chefs, et que lui-même la replace au centre. Tous acceptent la solution de cet homme en qui chacun a confiance. Voilà qui il était avant de prétendre à la moindre chose religieuse.

À vingt-cinq ans, il épouse Khadīja, une veuve riche de quinze ans son aînée. Elle l'a embauché pour sa caravane commerciale parce qu'elle avait entendu parler de son honnêteté exceptionnelle dans les affaires. Il lui rapporte davantage que tous ses autres marchands. Elle lui propose le mariage. Il accepte. Il restera seul avec elle,

sans aucune autre épouse, pendant vingt-cinq ans — jusqu'à sa mort. Ce seul fait suffit à pulvériser une bonne partie des caricatures contemporaines sur ce Prophète.

2. L'homme qui refuse le pouvoir et la richesse

Quand la Révélation commence, les chefs de Quraysh lui proposent rapidement un marché. Al-Walîd ibn al-Mughîra et d'autres notables viennent le trouver et lui disent, en substance : « Si tu cherches la richesse, nous ferons de toi le plus riche d'entre nous. Si tu cherches le pouvoir, nous te ferons notre roi. Si tu cherches le prestige, nous te ferons notre chef. Cesse seulement d'attaquer nos idoles. »

N'importe quel imposteur aurait accepté au moins une partie de l'offre. Muḥammad ﷺ répond par ce qui est resté comme l'une des phrases les plus célèbres de l'Histoire : « Par Allâh, quand bien même on placerait le soleil dans ma main droite et la lune dans ma main gauche pour que j'abandonne cette affaire, je ne le ferais pas jusqu'à ce qu'Allâh la fasse triompher ou que j'y laisse la vie. »

Toute sa vie, il conservera cette cohérence. Une fois devenu chef d'État à Médine, il aurait pu vivre dans des palais. Il vit dans une maison d'argile, dont les chambres mesurent à peine quelques mètres carrés. Des témoignages rapportent que pendant des jours entiers, aucun repas n'était cuit chez lui — on se contentait de dattes et d'eau. Il ravaude lui-même ses sandales. Il coud lui-même ses vêtements. Il aide aux tâches domestiques. Quand il meurt, il ne laisse en héritage ni or, ni maison somptueuse, ni coffre de bijoux. Son armure est même en gage chez un juif de Médine pour quelques mesures d'orge.

« Le matelas du Messenger d'Allâh ﷺ était en cuir rempli de fibres de palmier. »

— Rapporté par Muslim, d'après 'Â'isha

3. La générosité qui rendait jaloux les riches

Il donne constamment. Une description célèbre rapporte qu'il était « plus généreux que le vent qui apporte la pluie ». Jamais il ne refuse à un pauvre qui demande. Un bédouin vient un jour lui demander un bien. Il le lui donne. Le bédouin demande davantage. Il lui donne davantage. Finalement, il lui donne tout un troupeau. Le bédouin repart vers sa tribu en disant : « Embrassez l'islam ! Muḥammad donne comme celui qui ne craint pas la pauvreté. »

Sa femme 'Ā'isha raconte qu'il mourut sans laisser un dirham dans la maison, alors même qu'il venait d'envoyer le peu d'argent qu'il avait en aumône à un pauvre quelques heures plus tôt.

4. Le pardon le jour de la victoire

L'un des épisodes les plus révélateurs de son caractère est la conquête de La Mecque en 630. Après vingt ans de persécutions atroces — ses compagnons torturés, ses proches assassinés, sa communauté affamée par un blocus économique, sa fille décédée des suites des coups reçus, lui-même lapidé à Tâ'if jusqu'à saigner des pieds — il revient vainqueur dans la ville qui l'avait rejeté.

Tous attendent une vengeance spectaculaire. Les notables de Quraysh tremblent : la coutume arabe aurait exigé qu'il les massacre jusqu'au dernier. Il pénètre dans la ville à la tête de dix mille hommes, rassemble ses anciens bourreaux devant la Ka'ba, et leur demande : « Que pensez-vous que je vais faire de vous ? » Ils répondent : « Tu es un frère noble et le fils d'un frère noble. » Alors il prononce cette phrase inouïe : « Allez, vous êtes libres. »

Pas une exécution. Pas une torture. Pas même une humiliation publique. Il pardonne massivement, à ceux-là mêmes qui avaient tué ses oncles, affamé ses enfants, diffamé sa femme. Cherche un équivalent historique. Trouve-moi un conquérant antique, médiéval, moderne, qui ait pardonné à ses ennemis le jour de sa victoire. Tu n'en trouveras pas un seul.

5. La douceur dans les détails

C'est peut-être dans les détails que sa personnalité saute le plus aux yeux. Il joue avec ses petits-enfants, Ḥasan et Ḥusayn, les portant sur son dos pendant la prière. Il pleure quand un enfant meurt, contre la coutume arabe qui jugeait cela indigne d'un homme. Il demande à la communauté de ne jamais frapper un animal au visage ni de le marquer sur la face. Il interdit que l'on surcharge les montures. Il ordonne de ne jamais couper un arbre fruitier, même en temps de guerre. Il exige que les prisonniers soient nourris avant les soldats musulmans eux-mêmes.

Une femme qu'il avait fait attendre devant lui, parce qu'il s'entretenait avec une autre, plus âgée, se plaignit. Il se tourna vers elle en souriant : « Choisis l'endroit où tu veux que nous nous asseyions dans la rue, et je m'assoierai avec toi aussi longtemps

que tu voudras. » Nous parlons d'un chef d'État à qui les califes byzantin et perse envoyaient des ambassadeurs.

« Le Prophète ﷺ n'a jamais frappé quoi que ce soit de sa main, ni une femme, ni un serviteur, sauf lorsqu'il combattait pour la cause d'Allâh. »

— Rapporté par Muslim, d'après 'Â'isha

6. Le témoignage des ennemis

Ce qui est peut-être le plus frappant, c'est que ses adversaires historiques eux-mêmes reconnaissent sa grandeur morale, dès qu'ils examinent la documentation de près. Quelques exemples marquants parmi des dizaines possibles :

Thomas Carlyle, historien écossais du XIX^e siècle, dans *On Heroes and Hero-Worship*, écrit des pages admiratives sur lui, le qualifiant de « héros comme prophète » et reconnaissant sa sincérité radicale. Il n'était pas musulman, il était chrétien protestant.

George Bernard Shaw, dramaturge irlandais, déclare : « J'ai étudié sa personnalité et je la trouve extraordinaire. Il n'était pas un ennemi du Christ, il était le sauveur de l'humanité. »

Alphonse de Lamartine, poète et homme politique français, dans son *Histoire de la Turquie* (1854), consacre au Prophète ﷺ des pages qui finissent par cette question : « Philosophe, orateur, apôtre, législateur, guerrier, conquérant d'idées, restaurateur de dogmes rationnels, d'un culte sans images, fondateur de vingt empires terrestres et d'un empire spirituel, voilà Mahomet. À toutes les mesures desquelles on peut mesurer la grandeur humaine, quel homme fut plus grand que lui ? »

Aucun de ces hommes n'était musulman. Aucun n'avait d'intérêt à flatter l'islam. Tous ont simplement examiné les sources et n'ont pu s'empêcher de conclure ce qu'elles disent objectivement. Un homme pauvre, orphelin, illettré, qui a transformé en vingt-trois ans une poignée de tribus bédouines en une communauté qui allait produire des universités quand l'Europe dormait encore, sans jamais changer de morale personnelle, sans jamais trahir son intégrité, sans jamais céder aux offres de richesse ou de pouvoir, et qui est mort dans une simple maison d'argile. Un tel homme ne peut pas être un imposteur. Les imposteurs ne vivent pas comme ça.

7. Le sacrifice des premiers compagnons

Il y a un argument secondaire mais très puissant que les apologistes chrétiens contre l'islam ne veulent pas voir. C'est le sacrifice massif des premiers compagnons.

Quand Muḥammad ﷺ commence à prêcher publiquement à La Mecque, ses premiers fidèles sont presque tous vulnérables : des esclaves, des jeunes, des femmes, des pauvres, quelques nobles de rang secondaire. La persécution qui s'abat sur eux est féroce. Bilâl al-Ḥabashî, esclave éthiopien, est allongé sur le sable brûlant avec une pierre énorme sur la poitrine, pendant que son maître lui ordonne d'abjurer. Sumayya, mère d'un compagnon, est empalée par les persécuteurs qurayshites — elle devient la première martyre de l'islam. Les persécuteurs brisent les dents du jeune Khabbâb sur une barre de métal chauffée à blanc. Les compagnons sont traînés sur les braises, privés d'eau sous le soleil, battus publiquement.

Aucun d'eux n'abjure. Aucun ne dit au Prophète ﷺ : « J'ai tout perdu pour toi, rembourse-moi en me garantissant une vie facile. » Au contraire, quand certains d'entre eux émigrent en Abyssinie pour échapper aux tortures, ils refusent poliment l'asile du négus s'il leur est offert au prix de renier leur foi — alors même que cela leur aurait sauvé la vie.

Plus tard, quand la communauté émigre à Médine, les compagnons abandonnent tout : maisons, biens, champs, commerces, parfois leurs propres familles restées à La Mecque. Abû Bakr arrive à Médine avec exactement ce qu'il porte sur lui. 'Umar avec une monture. 'Uthmân avec moins encore. Tous acceptent la pauvreté brutale pour rester avec lui.

Maintenant, prends du recul, et pose-toi cette question : **des hommes et des femmes, dont beaucoup possédaient biens et position, seraient-ils allés à la mort, à la torture, à la ruine, pour un menteur conscient ?** Des gens qui étaient chaque jour avec Muḥammad ﷺ, qui le voyaient manger, dormir, prier, pleurer — s'ils avaient décelé le moindre signe d'imposture, seraient-ils restés avec lui au prix de leur vie ? Des hommes et femmes ne meurent pas en masse pour une supercherie qu'ils auraient eux-mêmes identifiée.

C'est ce qu'on appelle, en histoire, l'argument du sacrifice massif et précoce. Il fonctionne pour aucune autre religion avec la même force qu'il fonctionne pour l'islam. Les premiers chrétiens ont subi des martyres, oui, mais les plus grands d'entre eux sont survenus après la mort du Christ et sur la base de témoignages rapportés. Les premiers compagnons musulmans, eux, ont été témoins directs de la

vie de leur prophète jour après jour, pendant vingt-trois ans, et ils sont morts pour lui. Cela, dans toute l'histoire des religions, n'a pas d'équivalent.

LE VERDICT SUR L'HOMME

Un imposteur ne refuse pas le pouvoir et la richesse offerts contre un simple silence. Un imposteur ne pardonne pas à ses pires ennemis le jour de sa victoire. Un imposteur ne vit pas dans l'indigence volontaire pendant toute sa vie après être devenu chef d'État. Un imposteur n'obtient pas la fidélité jusqu'à la mort de compagnons qui ont tout perdu pour lui et qui sont témoins de chaque heure de sa vie privée. Muḥammad ﷺ n'est pas un imposteur. Les règles de la logique historique interdisent cette conclusion. Il reste donc deux hypothèses : soit c'était un illuminé sincère — mais alors comment expliquer la cohérence du Coran, la stabilité de sa doctrine, la profondeur de ses lois, la précision de ses enseignements ? Soit il était exactement ce qu'il disait être : le dernier prophète envoyé par Allāh à l'humanité. Cette seconde hypothèse reste la seule qui tient devant l'examen des faits.

XVI. Marie et Jésus en islam

*ce que la plupart des Français culturellement catholiques ignorent
totalement*

Pour beaucoup de Français, même non pratiquants, les figures de Marie et de Jésus restent familières. Elles font partie du décor culturel — statues dans les villages, fêtes de Noël et de Pâques, vocabulaire imprégné, souvenirs d'enfance. Même quand on a rompu avec la foi chrétienne, ces noms gardent une résonance particulière dans l'imaginaire français.

Or l'un des plus grands malentendus entre l'islam et l'Occident, c'est l'idée qu'en devenant musulman, il faudrait « renier » Jésus et Marie. C'est tout l'inverse. L'islam ne rejette pas ces figures : il les honore, parfois avec une intensité que le catholicisme contemporain lui-même a oubliée. Je veux, en quelques paragraphes, te donner les faits tels qu'ils sont dans le Coran — sans polémique, juste pour corriger une fausse idée tenace.

Marie, la femme la plus honorée du Coran

Commençons par Marie — Maryam en arabe, que la paix soit sur elle. Fait rarement mentionné : elle est la seule femme nommée explicitement dans tout le Coran. Aucune autre femme, pas même l'épouse ou la fille du Prophète ﷺ, n'a son nom dans le texte coranique. Elle y est mentionnée plus de trente fois. Mieux : une sourate entière porte son nom — la sourate dix-neuf, intitulée simplement Maryam.

Elle est décrite comme la meilleure femme de l'humanité, élue par Allâh au-dessus de toutes les autres :

« Et quand les anges dirent : « Ô Marie, certes Allâh t'a élue et purifiée ; et Il t'a élue au-dessus des femmes des mondes. » »

— Coran, 3:42

Le Coran raconte sa conception par sa mère Anne, qui l'avait consacrée au service du Temple de Jérusalem. Il raconte son enfance sous la tutelle du prophète Zacharie, qui la voit constamment pourvue de fruits hors saison — don direct d'Allâh à cette enfant exceptionnelle. Il raconte l'annonciation, quand l'ange Gabriel lui apparaît :

« Et quand les anges dirent : « Ô Marie, voilà qu'Allâh t'annonce une parole de Sa part : son nom sera "Al-Masîh", "Îsâ" fils de Marie, illustre ici-bas comme dans l'au-delà, et l'un des rapprochés d'Allâh. » »

— Coran, 3:45

Il raconte sa grossesse miraculeuse — elle qui était vierge —, sa retraite dans un lieu éloigné, la douleur de l'accouchement sous un palmier sec qui soudain reverdit et laisse tomber sur elle des dattes mûres. Il raconte son retour vers sa famille portant son nouveau-né, les accusations immédiates des gens du village qui la croient déshonorée, son silence qu'elle observe par obéissance à une instruction divine — et la défense miraculeuse de l'enfant Jésus qui parle depuis son berceau pour innocenter sa mère :

« L'enfant dit alors : « Je suis, en vérité, le serviteur d'Allâh. Il m'a donné le Livre et m'a désigné Prophète. Où que je sois, Il m'a rendu béni, et Il m'a recommandé la prière et l'aumône tant que je vivrai ; et la bonté envers ma mère. Et Il ne m'a pas fait violent ni malheureux. Que la paix soit sur moi le jour où je naquis, le jour où je mourrai, et le jour où je serai ressuscité vivant. » »

— Coran, 19:30 à 33

Note au passage, dans ce passage extraordinaire, la bonté envers la mère mise au tout premier plan — dès les premières paroles attribuées à Jésus. Cela aussi, c'est l'islam.

Jésus — 'Îsâ fils de Marie, le Messie

Parlons maintenant de Jésus — 'Îsâ fils de Marie, que la paix soit sur lui. La manière dont le Coran le présente surprend la plupart des Français qui n'ont jamais ouvert une sourate. L'islam ne rejette pas Jésus. L'islam honore Jésus profondément. Ce que l'islam refuse, c'est sa divinisation — et nous allons voir pourquoi.

Voici ce que le Coran affirme explicitement au sujet de Jésus :

- Il est le Messie — al-Masîh — titre absent pour tout autre prophète.
- Il est né miraculeusement d'une vierge, sans père humain, par le seul ordre divin.
- Il est soutenu par l'Esprit Saint — l'Esprit de Sainteté (Rûh al-Qudus).
- Il accomplit des miracles authentiques : il rend la vue aux aveugles, guérit les lépreux, ressuscite les morts avec la permission d'Allâh.

- Il est la Parole d'Allâh projetée en Marie — une expression unique, que le Coran n'emploie pour aucun autre prophète.
- Il n'a pas été crucifié ni tué, contrairement à la croyance chrétienne : Allâh l'a élevé à Lui vivant avant la crucifixion, et il reviendra à la fin des temps.
- Il reviendra effectivement — le Coran et les hadiths authentiques le confirment — avant le Jour du Jugement. Ce retour est un article de foi dans l'islam sunnite classique.

« Certes, le Messie, Jésus, fils de Marie, est un messenger d'Allâh, Sa parole qu'Il envoya à Marie, et un Esprit venant de Lui. »

— Coran, 4:171

Ce que Jésus lui-même refuse

Mais attention — et c'est là le point crucial pour tout Français qui hésite entre son héritage chrétien et l'islam — le Coran affirme explicitement que Jésus lui-même n'a jamais demandé à être adoré comme Dieu. Il est un prophète, un messenger, un homme exceptionnel — mais un serviteur d'Allâh, jamais Allâh Lui-même.

Le Coran prête à Jésus une déclaration solennelle, imaginée au Jour du Jugement :

« Et quand Allâh dira : « Ô Jésus, fils de Marie, est-ce toi qui as dit aux gens : "Prenez-moi, ainsi que ma mère, pour deux divinités en dehors d'Allâh" ? » Il dira : « Gloire et pureté à Toi ! Il ne m'appartient pas de déclarer ce dont je n'ai pas le droit. Si je l'avais dit, Tu l'aurais su, certes. Tu sais ce qu'il y a en moi, et je ne sais pas ce qu'il y a en Toi. Tu es, en vérité, le grand connaisseur de tout ce qui est inconnu. Je ne leur ai dit que ce que Tu m'avais commandé, à savoir : Adorez Allâh, mon Seigneur et votre Seigneur. » »

— Coran, 5:116 et 117

Arrête-toi sur ce passage. C'est Jésus, selon le Coran, qui rectifie lui-même la doctrine trinitaire. Ce n'est pas l'islam qui attaque le christianisme de l'extérieur : c'est Jésus qui précise, sereinement, ce qu'il a vraiment enseigné. Et ce qu'il a enseigné, selon le témoignage coranique, est d'une simplicité limpide : « Adorez Allâh, mon Seigneur et votre Seigneur. » Pas deux. Pas trois. Un seul.

Pour l'athée d'origine chrétienne, ce que cela signifie

Beaucoup d'athées français ne rejettent pas Dieu en soi. Ils rejettent une configuration théologique particulière — la Trinité — qu'ils trouvent rationnellement incompréhensible, voire choquante. « Un Dieu en trois personnes, dont l'une est

morte sur une croix. » Cette formulation, pour un esprit cartésien, est effectivement difficile à défendre. Et beaucoup d'athéismes français sont, en réalité, des rejets du catholicisme institutionnel bien plus que de l'existence de Dieu.

Or voilà la chose extraordinaire que tu dois examiner sincèrement : l'islam propose précisément ce que ton esprit cartésien cherchait sans le savoir. Un Dieu unique. Sans partenaire. Sans incarnation. Sans mystère contre-intuitif imposé. Un Dieu dont la transcendance est totale, et dont la proximité est accessible par la prière et la méditation, sans intermédiaire humain obligatoire, sans clergé autoritaire, sans sacrements contrôlés par des institutions.

Et Marie et Jésus, tu les retrouves intacts dans ce cadre simplifié. Tu ne perds pas la mère pure qui porta l'enfant sans père. Tu ne perds pas le Messie qui guérit les aveugles et ressuscita les morts. Tu ne perds pas la figure belle et pacifique qui reviendra à la fin des temps. Tu les retrouves à leur juste place : honorés, aimés, vénérés — mais non divinisés. C'est exactement ce que la raison exigeait, sans que tu l'aies jamais formulé. L'islam est peut-être ce qui te manquait, sans que tu saches même lui donner un nom.

« Celui qui rejette la divinité de Jésus rejette l'Évangile tel qu'il a été déformé. Celui qui accepte la prophétie de Jésus accepte l'Évangile tel qu'il a été donné. L'islam ne t'éloigne pas de Jésus — il t'en rapproche, en te le restituant tel qu'il était : un homme, un messenger, un Messie, un serviteur aimant de son Seigneur et du nôtre. L'erreur fut d'en faire un dieu. La vérité est d'en faire à nouveau un prophète. »

— **synthèse classique**, à partir d'Ibn Taymiyya, *al-Jawâb aş-Şahîh*

LE PONT À FRANCHIR

Français culturellement catholique qui me lis : l'islam n'est pas un renoncement à ton patrimoine spirituel. C'est une restitution. La Vierge Marie que les villages français honoraient pendant des siècles, tu la retrouves dans le Coran — plus pure, plus élevée, plus honorée peut-être que dans la théologie catholique récente elle-même. Le Christ que ta grand-mère priait, tu le retrouves dans le Coran — Messie, né de Marie, faiseur de miracles, revenant à la fin des temps. Ce que tu laisses, ce n'est pas Jésus ni Marie : c'est la divinisation d'un homme qui, selon son propre témoignage, n'a jamais demandé cela. Et ce que tu gagnes, c'est la clarté du tawhîd — un seul Dieu, sans associé, sans image, sans médiateur obligatoire. Cela n'éteint pas ta flamme chrétienne. Cela la rend enfin logique.

XVII. Des athées devenus musulmans

quand ceux qui sont passés de ton côté témoignent

Un dernier argument, presque anecdotique, mais qui a son poids propre. Si l'islam n'avait vraiment rien à offrir à des esprits cartésiens, à des intellectuels formés à la méthode scientifique occidentale, à des matérialistes lucides — on ne comprendrait pas que tant d'entre eux, aujourd'hui encore, finissent par l'embrasser. Or c'est un fait documenté : parmi les conversions contemporaines à l'islam en Occident, une proportion importante vient directement de milieux athées, agnostiques, ou rationalistes stricts.

Je ne cite pas ici des religieux qui passent d'un christianisme vaguement tiède à l'islam — c'est une autre logique. Je cite des hommes et des femmes qui se déclaraient explicitement athées, parfois militants, et qui ont franchi le pas après examen. Leurs parcours se ressemblent étrangement et ils valent la peine d'être écoutés.

Jeffrey Lang

Mathématicien américain, professeur à l'Université du Kansas. Il se décrivait lui-même comme « athée militant » dans ses jeunes années, ayant grandi dans une famille catholique puis s'étant éloigné de toute foi après ses études supérieures. Son parcours de conversion, raconté dans ses livres *Struggling to Surrender* et surtout *Even Angels Ask*, est extraordinairement parlant pour un profil français comme le tien. Il décrit comment, ayant ouvert le Coran presque par hasard pour le réfuter, il y a trouvé précisément les questions qu'il se posait à lui-même en silence — et précisément les réponses qu'aucune philosophie occidentale ne lui avait jamais données. Sa conversion suit une démarche rigoureusement cartésienne : hypothèse, examen, confrontation avec les contre-arguments, acceptation. Il enseigne toujours les mathématiques et a consacré ses dernières années à expliquer l'islam à des sceptiques occidentaux.

Roger Garaudy

Intellectuel français, philosophe, ancien membre du Comité central du Parti communiste français, formé au marxisme le plus dur, athée toute sa jeunesse. Il s'est

converti à l'islam en 1982, à l'âge de soixante-neuf ans, après un long cheminement. Sa conversion n'est pas celle d'un homme fatigué : elle est celle d'un homme qui a d'abord épuisé intellectuellement toutes les philosophies modernes — matérialisme, marxisme, existentialisme — avant de reconnaître, dans l'islam, une cohérence que le XX^e siècle athée lui avait refusée. Il a été critiqué sur des positions politiques ultérieures, mais son témoignage de conversion comme tel reste documenté : un marxiste français pur jus concluant, à soixante-dix ans, que le vide métaphysique de l'athéisme ne tient pas.

Muhammad Asad (Leopold Weiss)

Journaliste juif autrichien du début du XX^e siècle, formé dans la Vienne cosmopolite, nourri de Freud et de la philosophie allemande, totalement sécularisé avant sa conversion. Reporter au Frankfurter Zeitung au Moyen-Orient, il découvre l'islam sur le terrain et bascule en 1926. Son livre *Le Chemin de La Mecque* est un des plus beaux récits de conversion de tout le XX^e siècle. Il a ensuite consacré sa vie à la traduction du Coran en anglais — une traduction dont la rigueur académique force encore aujourd'hui le respect des orientalistes. Un homme qui n'est pas venu à l'islam par tradition familiale ni par sentimentalité : par examen intellectuel, pièce par pièce.

Abdul-Hakim Murad (Timothy Winter)

Théologien britannique, né dans une famille anglicane sécularisée, formé à Cambridge, ancien athée agnostique dans sa jeunesse. Il enseigne aujourd'hui la théologie islamique à l'Université de Cambridge, dirige le Cambridge Muslim College, et est considéré comme l'une des voix intellectuelles musulmanes les plus respectées du monde anglophone. Son parcours, lui aussi, est celui d'un universitaire formé à la critique rationaliste la plus exigeante, qui a fini par trouver dans l'islam classique ce que la philosophie moderne occidentale ne pouvait plus lui donner.

Yusuf Islam (Cat Stevens)

Chanteur britannique parmi les plus célèbres des années 1960-1970, au sommet de la gloire, multimillionnaire, vivant tout ce que la modernité occidentale avait à offrir. Il se convertit à l'islam en 1977 après avoir lu le Coran que son frère lui avait offert. Pour un athée, son cas est particulièrement éclairant : il ne s'est pas tourné vers

l'islam par manque de confort matériel, par souffrance existentielle visible ou par fragilité psychologique. Il l'a fait au sommet de sa réussite matérielle, parce qu'il cherchait autre chose qu'aucune quantité de succès ne lui apportait. Il a passé ensuite des décennies à agir dans l'humanitaire, les écoles, la musique spirituelle — sans jamais renier sa conversion.

Éric Geoffroy

Universitaire français, docteur en études arabes et islamiques, professeur à l'Université de Strasbourg, spécialiste reconnu du soufisme. Converti à l'islam à l'âge adulte, il est l'un des intellectuels français musulmans les plus rigoureux de sa génération. Son parcours démontre qu'un Français peut parfaitement embrasser l'islam sans renoncer à la rigueur universitaire laïque dans laquelle il a été formé. Au contraire : il y ajoute une profondeur que ses collègues purement académiques n'ont pas.

Vincent Monteil

Orientaliste français, colonel de l'armée française, connaisseur du monde musulman et arabe, converti à l'islam sous le nom de Mansour Monteil. Un profil classique de l'élite républicaine française qui, après des décennies de fréquentation du monde musulman dans un cadre professionnel, finit par reconnaître ce qu'il y avait toujours perçu sans oser le nommer. Il a enseigné à la Sorbonne, publié sur la linguistique arabe, et son chemin est un démenti vivant à l'idée selon laquelle l'islam serait incompatible avec la culture française.

Le profil commun de ces conversions

Lis attentivement tous ces parcours, et tu verras émerger un motif récurrent qui te concerne personnellement. Ce ne sont pas des convertis « de crise ». Ce ne sont pas des âmes faibles cherchant une béquille. Ce sont, très majoritairement, des esprits de haut niveau — mathématiciens, philosophes, journalistes, universitaires, poètes — qui ont d'abord épuisé ce que leur tradition occidentale pouvait leur offrir, et qui ont ensuite ouvert le Coran avec la même exigence intellectuelle qu'ils appliquaient à n'importe quel objet de connaissance. Et ce qu'ils y ont trouvé les a convaincus.

Dans quasiment tous ces cas, la même chose revient : la confrontation directe avec le texte du Coran. Pas une prédication, pas un prosélytisme émotionnel, pas un

témoignage de convertis enthousiastes — le texte lui-même, lu lentement, examiné avec soin. Et ce texte, face à une intelligence honnête qui l'aborde avec rigueur, produit son effet. C'est précisément ce que le Coran annonce de lui-même dans la sourate Al-Isrâ' :

« Nous faisons descendre du Coran ce qui est une guérison et une miséricorde pour les croyants. Cependant, il ne fait qu'accroître la perte des injustes. »

— Coran, 17:82

Pour ceux qui s'ouvrent, il guérit et rapproche. Pour ceux qui se ferment, il aggrave leur fermeture — car le refus d'une vérité reconnue augmente, en soi, la responsabilité de celui qui refuse. Voilà pourquoi la simple lecture sincère du Coran, même par un athée militant, ne le laisse jamais neutre. Il en sort soit guidé, soit irrité. Mais indifférent, jamais.

CE QU'IL FAUT RETENIR

Tu n'es pas seul. Ce que tu ressens peut-être confusément au fond de toi — que l'athéisme occidental moderne ne tient pas, que quelque chose te manque, que les questions fondamentales n'ont pas reçu de réponses — c'est exactement ce qu'ont éprouvé avant toi des mathématiciens, des philosophes, des journalistes, des scientifiques. Ils ont fait ce pas que tu hésites peut-être à franchir. Ils n'ont pas perdu leur rigueur intellectuelle en le faisant — ils ont, au contraire, trouvé la cohérence qu'ils cherchaient. Leur témoignage n'est pas un argument suffisant à lui seul — le seul argument suffisant, c'est ta propre rencontre avec le Coran. Mais leur témoignage te dit une chose importante : cette démarche que tu hésites à entreprendre n'a rien de honteux ni de naïf. Elle est celle qu'ont faite, avant toi, les esprits les plus exigeants de l'Occident moderne.

Sur l'objection symétrique

Quelqu'un pourrait te dire : « il y a aussi des ex-musulmans devenus athées — Ibn ar-Rawandî au IX^e siècle, et aujourd'hui Ayaan Hirsi Ali, Hamed Abdel-Samad. La circulation existe dans les deux sens, donc tes exemples ne prouvent rien. » L'objection est honnête, et il faut y répondre franchement.

Oui, il existe des conversions dans les deux sens. Et oui, les exemples cités plus haut ne prouvent pas à eux seuls la vérité de l'islam — j'ai pris soin de le préciser. Mais il y a tout de même une asymétrie fondamentale qu'un examen lucide doit reconnaître. Les conversions massives contemporaines depuis l'athéisme vers l'islam se font

presque toutes après une confrontation directe avec le Coran, menée sur des critères intellectuels ou spirituels positifs : le converti est attiré par ce qu'il découvre. Les sorties depuis l'islam vers l'athéisme, elles, se font presque toujours en réaction à des traumatismes familiaux, à des régimes politiques oppressifs se réclamant abusivement de l'islam, ou à des lectures médiatiques déformées : l'apostat est repoussé par ce qu'il subit.

Autrement dit : **on entre dans l'islam par attraction de la vérité ; on en sort généralement par répulsion envers des déviations humaines.** Les deux mouvements ne sont pas symétriques. Cela ne prouve pas mathématiquement la vérité de l'islam, mais cela indique fortement qu'un examen sincère et désintéressé du contenu doctrinal tend à produire un mouvement plus que l'autre. Les apostats célèbres en témoignent souvent eux-mêmes : ils ne quittent pas l'islam parce qu'ils ont étudié le Coran et trouvé qu'il ne tenait pas — ils le quittent parce qu'ils ont vécu des expériences douloureuses qu'ils associent à l'islam. C'est une sortie sociologique, pas épistémique.

XVIII. Sommes-nous créés en vain ?

Ou pour adorer, élever et hériter ?

Toute la dispute sur l'athéisme se ramène, en dernière analyse, à une seule question, posée par le Coran de la manière la plus directe possible :

« Avez-vous donc cru que Nous vous avons créés sans but, et que vers Nous vous ne seriez pas ramenés ? »

— Coran, 23:115

L'athée doit dire oui. Il doit assumer que sa vie n'a pas de but objectif, qu'aucun retour vers une justice ultime n'aura lieu, qu'il est apparu par hasard d'une combinaison de molécules, et qu'il disparaîtra dans le néant sans laisser de trace dans aucune mémoire éternelle. C'est une croyance. Et c'est une croyance terrible.

1. La finalité de la création selon le Coran

L'islam apporte une réponse d'une simplicité bouleversante :

« Je n'ai créé les jinns et les hommes que pour qu'ils M'adorent. »

— Coran, 51:56

Adorer ('ibâda), dans le vocabulaire coranique, n'est pas une activité accessoire qu'on fait à la mosquée le vendredi. C'est l'orientation totale de l'existence vers son Créateur : prier, oui, mais aussi travailler avec droiture, élever ses enfants avec piété, traiter ses parents avec bienveillance, tenir parole, dire la vérité, refuser l'injustice, soigner le malade, nourrir le pauvre, méditer la création, étudier la révélation. Toute la vie devient 'ibâda, et la vie devient pleine de sens.

« Allâh a fait connaître à l'homme la finalité pour laquelle il a été créé, afin qu'il ne dilapide pas son existence dans des futilités. Celui qui ignore sa finalité erre toute sa vie ; celui qui la connaît marche en ligne droite. Telle est la différence entre la fiṭra réveillée et la fiṭra anesthésiée. »

— Ibn al-Qayyim, *Miftâḥ Dâr as-Sa'âda*

2. La vie comme test

« Celui qui a créé la mort et la vie afin de vous éprouver et de savoir qui d'entre vous est le meilleur en œuvres ; et c'est Lui le Puissant, le Pardonneur. »

— Coran, 67:2

La dunyâ n'est pas la finalité : c'est la salle d'examen. Tout y est conçu pour mettre à l'épreuve la liberté de l'homme : la richesse comme la pauvreté, la santé comme la maladie, la jeunesse comme la vieillesse, la facilité comme l'épreuve. Chacun est testé selon ses capacités, et chacun sera jugé selon ce qu'il a fait de sa liberté.

L'athée, lui, doit considérer sa vie comme un accident sans signification. Il vit pour vivre, mange pour manger, jouit pour jouir — et meurt pour rien. C'est, littéralement, une existence sans pourquoi. Et l'âme humaine, faite pour la transcendance, ne peut pas vivre durablement sans pourquoi : c'est pourquoi les sociétés athées s'effondrent psychologiquement, comme nous l'avons documenté.

3. Réfutation explicite de la vision « manger, boire, faire la fête »

Le Coran réfute directement, avec une ironie cinglante, la vision matérialiste de l'existence — celle qui voudrait réduire l'homme à un organisme jouisseur :

« Et Nous ne sommes pas en train de jouer en créant le ciel et la terre et ce qui est entre eux. Si Nous avions voulu prendre une distraction, Nous l'aurions prise de Nous-même, si vraiment Nous avions voulu le faire. »

— Coran, 21:16-17

Et plus directement encore, contre ceux qui réduisent leur existence à manger et à se distraire :

« Ils jouissent et mangent comme mangent les bestiaux ; et le Feu sera leur lieu de séjour. »

— Coran, 47:12

Verset d'une violence salutaire. L'homme qui réduit son existence à manger, boire, jouir, consommer, regarder des séries, faire la fête et mourir — cet homme vit littéralement comme du bétail. Il a renoncé à ce qui le distingue de l'animal : la conscience, la responsabilité, la transcendance. Et le Coran l'avertit : cette dégradation a un prix éternel.

LE PROGRAMME ATHÉE EXPOSÉ

Manger, boire, faire la fête, consommer, jouir, mourir. C'est exactement le programme officieux que la modernité occidentale propose à ses citoyens. C'est aussi exactement le programme que le Coran identifie comme celui d'une vie animale — et pour lequel il prévoit un châtement proportionné, parce qu'un être doté de raison et de conscience qui choisit volontairement de vivre comme une bête commet un sacrilège contre lui-même.

4. La grandeur de la vocation humaine selon l'islam

L'islam n'écrase pas l'homme : il l'élève à un niveau de dignité inouï. L'homme n'est pas un primate évolué errant dans un cosmos indifférent. Il est :

- **Khalîfa** — vicaire d'Allâh sur Terre, dépositaire d'une responsabilité cosmique (Coran 2:30).
- **Mukarram** — honoré par Allâh par-dessus la majorité de Sa création (Coran 17:70).

- **Pourvu d'une âme insufflée par Allâh** Lui-même (Coran 38:72), porteur d'une étincelle divine au sens de la dignité, non au sens de la divinité.
- **Doté de la raison ('aql)**, de la liberté (irâda) et de la responsabilité (taklîf).
- **Appelé à hériter du Paradis éternel** en cas de fidélité à sa vocation (Coran 23:11).

Quelle vision plus haute, plus noble, plus puissante de la condition humaine ? À cette grandeur, l'athéisme oppose : « Vous êtes un accident chimique sans importance dans un cosmos indifférent qui vous oubliera dans quelques décennies. » Posez la question à un cœur humain qui n'a pas été anesthésié : laquelle de ces deux visions est plus vraie ? Laquelle correspond au sentiment intérieur que vous avez d'être quelqu'un, pas quelque chose ? Laquelle est en accord avec votre fiṭra ?

« L'homme qui se croit accident vit comme un accident. L'homme qui se sait fils d'Adam, vicaire d'Allâh, héritier potentiel du Paradis, vit comme un prince en exil qui sait qu'il rentrera bientôt chez lui. La même vie, vue selon ces deux prismes, n'est plus la même vie. »

— **Synthèse classique sunnite**, à partir d'Ibn al-Qayyim et Ar-Râghib al-Iṣfahânî

convertistoislam.fr

XIX. La création pensée

une méditation que tout esprit honnête devrait s'imposer une fois dans sa vie

Arrête-toi un instant. Vraiment. Ferme ta messagerie, tes notifications, ton flux d'actualités. Et pose-toi, pour une fois, cette question que tu n'as probablement jamais prise au sérieux, non par manque d'intelligence, mais par manque de silence.

Regarde la terre sous tes pieds. Elle est ferme, stable, étalée, habitable — pas trop dure pour être labourée, pas trop molle pour s'effondrer. Le Coran emploie un mot magnifique pour dire cela : Il a « aplani » (daḥâhâ) la terre — il ne s'agit pas d'une affirmation cosmologique sur sa forme, que la tradition musulmane a toujours su sphérique, mais d'une affirmation fonctionnelle : Il l'a rendue praticable pour toi.

« Et après cela, Il a aplani la terre : Il en a fait sortir son eau et son pâturage, et a rendu les montagnes solidement fixées, pour votre jouissance à vous et à vos troupeaux. »

— Coran, Sourate An-Nâzi'ât (79) — versets 30 à 33

1. Observe ce qui t'entoure

Continue. Lève la tête. Au-dessus de toi, une atmosphère d'une composition invraisemblable : 78 % d'azote, 21 % d'oxygène, quelques gaz rares. Un seul pourcent de différence, et aucune vie respirable. Un voile gazeux qui filtre les rayonnements meurtriers du soleil, laisse passer la lumière douce, piège juste assez de chaleur pour que l'eau reste liquide. Tu respires ce mélange sans y penser, gratuitement, depuis que tu es né, vingt mille fois par jour.

Baisse les yeux vers les eaux. L'eau est l'une des rares substances du cosmos qui devient moins dense en gelant — sinon la glace coulerait, les océans prendraient du fond, et toute vie aquatique s'éteindrait chaque hiver. Cette propriété thermodynamique anormale est exactement ce qu'il faut pour que la vie subsiste sur Terre. L'eau porte les bateaux (« Il vous a assujetti la mer, pour que les vaisseaux y voguent par Son ordre » — Coran 14:32). Elle irrigue les champs. Elle compose à 70 % ton propre corps.

« N'as-tu pas vu qu'Allâh a assujetti à votre service ce qui est sur la terre ainsi que le vaisseau qui vogue sur la mer par Son ordre ? Il retient le ciel de tomber sur la terre, sauf par Sa permission. Allâh est, pour les hommes, Plein de bonté et Très-Miséricordieux. »

— Coran, Sourate Al-Hajj (22) — verset 65

Regarde les animaux. La vache produit un lait parfaitement nutritif — pas un peu, pas occasionnellement, mais régulièrement, quotidiennement, depuis des millénaires, sans aucune contrepartie qu'un peu d'herbe et de repos. Le mouton fournit la laine qui te réchauffe. La poule pond presque tous les jours. Le cheval te porte. L'abeille, animal minuscule, produit un miel que ton corps reconnaît comme un médicament.

« Et les bestiaux, Il les a créés pour vous : vous en retirez des vêtements chauds et des utilités ; et vous en mangez. Vous en tirez aussi fierté quand vous les ramenez du pâturage, le soir, et quand vous les menez paître, le matin. »

— Coran, Sourate An-Nahl (16) — versets 5 à 6

« De leurs ventres, entre les excréments et le sang, sort un lait pur, savoureux pour les buveurs. »

— Coran, Sourate An-Nahl (16) — verset 66

2. Pose la question qui dérange

Maintenant, pose-toi la question que l'athéisme t'a entraîné à ne jamais poser. Toutes ces choses — la terre praticable, l'air respirable, l'eau potable et porteuse, les animaux utiles, les fruits comestibles, la lumière chaude, la nuit reposante, le corps fonctionnel, la raison capable de comprendre tout cela — peux-tu sérieusement croire qu'elles sont là par accident ?

Et surtout, si tu admetts même un instant qu'il y a derrière tout cela une Intention, une Sagesse, un Concepteur bienveillant — alors examine cette conséquence : un Créateur qui s'est donné tant de peine pour te rendre la vie matériellement possible, pour disposer autour de toi tant de ressources, pour calibrer l'univers entier à la précision du millième de pour cent afin que tu puisses apparaître et respirer — un tel Créateur t'aurait-Il vraiment laissé ensuite sans boussole, sans mode d'emploi, sans message, comme une brebis égarée au milieu d'un champ ?

Serait-il cohérent qu'un Sage t'aplanisse la terre, te donne l'eau, te nourrisse les bêtes, te règle les saisons — puis qu'Il reste absolument muet sur pourquoi tu existes, comment tu dois vivre, où tu vas après la mort ? Un tel silence, de la part d'un tel Bienfaiteur, serait une incohérence que la raison refuse.

3. La conclusion nécessaire : la prophétie

Voilà pourquoi l'islam enseigne que la prophétie n'est pas un luxe ajouté à la création, mais son prolongement logique. Un Créateur sage doit, par cohérence avec Sa propre sagesse, envoyer un message à ceux qu'Il a créés. Sinon Il les aurait effectivement abandonnés, et cela contredirait tout ce que Sa création manifeste de Lui : l'attention, la finalité, la bienveillance, le soin du détail.

« Nous avons certes envoyé Nos messagers avec des preuves évidentes, et fait descendre avec eux le Livre et la Balance, afin que les gens établissent la justice. »

— **Coran, Sourate Al-Ḥadīd (57) — verset 25**

« Et Nous avons envoyé des messagers dont Nous t'avons raconté l'histoire précédemment, et des messagers dont Nous ne t'avons point raconté l'histoire. Ainsi Allāh adresse des messagers — annonceurs et avertisseurs — afin qu'après la venue des messagers, il n'y eût pour les gens point d'argument devant Allāh. »

— **Coran, Sourate An-Nisā' (4) — versets 164 à 165**

Ce dernier verset donne la clé. Si Allāh n'avait pas envoyé de prophètes, les hommes au Jour du Jugement auraient eu une excuse recevable : « Nous ne savions pas. Comment aurions-nous pu savoir ? Tu ne nous avais rien dit. » Mais précisément parce qu'Allāh est Juste, Il a fermé cette porte : Il a envoyé depuis Adam jusqu'à Muḥammad ﷺ une chaîne ininterrompue de messagers — on en compte 124 000 selon le hadith rapporté par Aḥmad — pour qu'aucun peuple, aucune époque, aucun continent ne puisse plaindre d'avoir été oublié.

« La sagesse divine exigeait l'envoi des prophètes. Car le Créateur qui a doté l'homme de raison, de liberté et d'éternité ne pouvait pas le laisser sans guide, livré à ses seules conjectures. Cela eût été une contradiction dans la sagesse elle-même, et Allāh est exempt d'une telle contradiction. Les prophètes sont donc la preuve vivante que la sagesse qui préside à la création préside aussi à la guidance. »

— **Ibn al-Qayyim, Miftāḥ Dār as-Sa'āda**

4. Le choix que tu as devant toi

À ce point, seulement deux positions cohérentes restent possibles.

La première : affirmer que tout ce qui t'entoure — la terre, l'air, l'eau, les animaux, les saisons, ton propre corps, ta propre conscience — est un empilement d'accidents statistiques, sans intention, sans finalité, sans message. C'est la position athée. Elle exige de croire que des milliards de calibrages précis sont survenus par pur hasard, et elle te condamne à vivre sans savoir pourquoi tu vis — donc à ne vivre, exactement comme le dit le Coran, que pour manger, dormir, te reproduire, te divertir, et disparaître.

« Allâh fera entrer ceux qui ont cru et accompli les bonnes œuvres dans des jardins sous lesquels coulent les ruisseaux. Ceux qui ont mécru, en revanche, jouissent et mangent comme mangent les bestiaux ; et le Feu sera leur lieu de séjour. »

— Coran, Sourate Muḥammad (47) — verset 12

La seconde : reconnaître que cette création est trop attentive pour être accidentelle, trop bienveillante pour être muette, trop calibrée pour ne pas attendre une réponse de ta part. Reconnaître qu'un Créateur qui t'a tout donné matériellement a également tenu à te parler — par les prophètes, et finalement par le Coran. Et, à partir de là, chercher sincèrement ce qu'Il t'a dit.

MÉDITATION FINALE

Un Créateur qui t'aplanit la terre sous les pieds, qui te remplit les mers d'eau potable, qui te dresse le bétail pour la table, qui te lève le soleil chaque matin, qui te donne le sommeil chaque soir — ce Créateur-là peut-il raisonnablement t'avoir tout donné sans un mot d'explication ? L'athée te répond : oui. L'islam te répond : non, c'est impossible. Il t'a parlé. Il a envoyé des messagers. Il a révélé un Livre. Et ce Livre, ouvert sincèrement, te parlera.

Trente signes — lus d'une traite, sans reprendre son souffle

Ce qui suit, lis-le comme une seule phrase. Lis-le lentement, mais sans t'arrêter. Laisse la liste te traverser. Et dis-toi, à chaque virgule, que c'est un seul de ces réglages qui suffirait à rendre toute vie impossible si la mesure était faussée d'une fraction imperceptible.

Le soleil est placé à environ cent quarante-neuf millions de kilomètres de la Terre, et s'il se rapprochait de quelques pour cent, toute vie serait calcinée, s'il s'éloignait d'autant, la Terre gèlerait entièrement, la Terre tourne sur elle-même à la vitesse exacte pour produire des jours de vingt-quatre heures — plus lente, et les nuits dureraient des semaines avec des températures mortelles, plus rapide, et les vents dépasseraient mille kilomètres-heure, l'axe de rotation de la Terre est incliné à vingt-trois degrés et demi précisément, et c'est cette inclinaison qui produit les saisons et permet la distribution de la vie sur l'ensemble du globe, la Lune est située à la distance exacte pour stabiliser cet axe — sans elle, la Terre oscillerait chaotiquement et aucune civilisation durable ne serait possible, la Lune soulève les marées qui oxygènent les océans et nettoient les côtes, le champ magnétique terrestre nous protège en permanence des particules solaires mortelles qui, sans ce bouclier invisible, stériliseraient la surface de la planète en quelques heures, la couche d'ozone filtre les ultraviolets les plus destructeurs tout en laissant passer la lumière utile aux plantes, l'atmosphère est composée à vingt et un pour cent d'oxygène — à vingt-cinq pour cent, les forêts s'embraserait spontanément, à dix-huit pour cent, aucune combustion ne serait possible, l'atmosphère contient aussi soixante-dix-huit pour cent d'azote, qui dilue l'oxygène sans jamais s'oxyder dangereusement, elle retient juste assez de chaleur pour que l'eau reste liquide — un peu moins d'effet de serre et tout gèle, un peu plus et tout bout, l'eau est l'une des rares substances du cosmos qui devient moins dense en gelant, sans quoi les lacs et les océans se solidifieraient du fond vers la surface et la vie aquatique s'éteindrait à chaque hiver, l'eau a une capacité calorifique exceptionnelle qui stabilise les températures planétaires et régule nos propres corps composés à soixante-dix pour cent d'elle, la Terre possède une taille exacte — un peu plus petite, elle n'aurait pas retenu son atmosphère, un peu plus grande, elle l'aurait comprimée jusqu'à écraser la vie, la Terre est placée dans une zone calme de la galaxie, loin des trous noirs et des supernovas qui stériliseraient toute planète à proximité, Jupiter et Saturne agissent comme d'immenses aspirateurs cosmiques qui attirent et absorbent les astéroïdes qui seraient venus frapper la Terre, la gravité terrestre est calibrée pour nous permettre de marcher debout sans nous écraser ni nous envoler — quelques pour cent de variation rendraient la vie humaine impossible, le fer est présent dans l'écorce en quantité parfaite — celui de ton sang, qui transporte l'oxygène jusqu'à chacune de tes cellules, vient de cette abondance précise, les plantes convertissent le dioxyde de carbone en oxygène, dans un échange gazeux parfaitement complémentaire avec l'animal, les abeilles pollinisent environ un tiers de ce que mangent les hommes sans que personne ne leur ait jamais appris à le faire, le lait des mammifères s'adapte en composition exacte aux besoins du nouveau-né de chaque

espèce — pas une once de hasard dans le ratio protéines/grasses/lactose, l'œil humain possède cent vingt millions de photorécepteurs fonctionnant en synchronisation parfaite avec un cerveau qui en interprète les signaux en millisecondes, l'oreille interne contient un organe de l'équilibre dont la précision dépasse celle de nos meilleurs instruments de navigation, la langue distingue cinq saveurs grâce à dix mille papilles qui se renouvellent toutes les deux semaines, l'appareil digestif déroule huit mètres de tube finement spécialisé où chaque portion accomplit une tâche exacte et irremplaçable, le cœur bat environ cent mille fois par jour sans que tu ne le lui demandes jamais, pendant toute ta vie, le foie remplit plus de cinq cents fonctions biochimiques distinctes dans le même organe sans jamais s'épuiser, le cerveau contient quatre-vingt-six milliards de neurones interconnectés par cent mille milliards de synapses, ce qui représente plus de connexions que d'étoiles dans notre galaxie, le code génétique de l'ADN est identique dans chaque cellule de ton corps mais s'exprime différemment selon la fonction demandée — une seule molécule qui contient toute l'information de ce que tu es, tu as été porté neuf mois dans le ventre de ta mère, nourri sans que rien ne te soit demandé, protégé d'un monde que tu ne connaissais pas encore, et tu es sorti à l'heure exacte, par un mécanisme biologique qui fait encore trembler les meilleurs obstétriciens.

Maintenant, arrête-toi. Respire. Et demande-toi honnêtement : tout cela est-il sorti du néant par accident ?

« Et sur la terre il y a des signes pour ceux qui ont la foi certaine, ainsi qu'en vous-mêmes. N'observez-vous donc pas ? »

— **Coran, 51:20 et 21**

« Quand un homme sensé entend la liste des signes qu'Allâh a dispersés dans Sa création, il ne peut refuser la conclusion qu'en fermant son cœur avant son oreille. Car chacun de ces signes, pris isolément, est une merveille. Leur accumulation n'est plus une question de statistique : c'est une signature. Et toute signature suppose quelqu'un qui a signé. »

— **Ibn al-Qayyim, Miftâh Dâr as-Sa'âda**

XX. Les fruits empoisonnés

ce que l'athéisme produit concrètement dans les sociétés

Une doctrine se juge à ses fruits. Le Christ — un prophète selon l'islam — disait : « C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. » Le Coran emploie la même métaphore : la bonne parole est comme un bon arbre dont les fruits sont permanents (Coran 14:24-25), tandis que la mauvaise parole est comme un arbre arraché, sans stabilité (14:26). Examinons donc les fruits de l'athéisme là où il a triomphé sociologiquement : dans les sociétés post-chrétiennes occidentales, au Japon laïcisé, en Corée du Sud sécularisée, et bien sûr dans les régimes athées du XX^e siècle déjà évoqués.

La promesse de l'athéisme moderne était simple : libérez-vous de Dieu, vous serez heureux, libres, épanouis, créatifs, en paix. Cinquante à soixante-dix ans après la sécularisation massive de l'Occident, le verdict des chiffres est sans appel.

1. L'épidémie de souffrance psychique

Les sociétés les plus déchristianisées d'Europe et d'Asie connaissent des taux de souffrance mentale historiquement inédits :

- Plus de 13 % des Américains adultes prennent des antidépresseurs au quotidien — un chiffre multiplié par cinq en trente ans.
- En France, près d'un adulte sur cinq a consommé des psychotropes au cours de l'année écoulée.
- La Corée du Sud — modèle de réussite matérielle, hyper-sécularisée et hyper-connectée — affiche un taux de suicide parmi les plus élevés du monde développé (~25 pour 100 000 habitants).
- Le Japon, société quasi entièrement non-religieuse depuis l'après-guerre, connaît le phénomène des hikikomori : plus d'un million de jeunes adultes reclus dans leur chambre, parfois pendant des années.
- La Lituanie, ex-république soviétique massivement athéisée, détient l'un des taux de suicide les plus élevés d'Europe.
- Une étude récente indique que près d'un quart des jeunes adultes occidentaux ont eu des idées suicidaires sérieuses au cours des douze derniers mois.

« « Si tu enlèves à l'âme la connaissance de son Seigneur et l'attachement à Lui, elle ne trouvera de repos en rien. Tu peux lui donner le monde entier, elle restera affamée. Tu peux lui donner toutes les jouissances, elle restera vide. Le cœur n'est apaisé que par le rappel d'Allâh. » »

— Ibn al-Qayyim, *Madârij as-Sâlikîn*

Le Coran l'avait formulé en une phrase qui résume mille traités de psychologie : « **N'est-ce pas par le rappel d'Allâh que les cœurs se tranquilisent ?** » (*Coran 13:28*) Le mot employé, *ṭuma'nîna*, désigne la sérénité profonde, la paix structurelle de l'âme. Cette paix-là, aucune molécule ni aucune méditation laïque ne la procure. C'est la signature d'Allâh sur la création de l'âme humaine : elle est faite pour Lui, et n'est en paix qu'en Lui.

2. L'effondrement démographique

Une espèce qui ne se reproduit plus est une espèce qui rejette inconsciemment la vie. Or les sociétés post-religieuses sont en train de disparaître démographiquement. Le seuil de renouvellement des générations est de 2,1 enfants par femme. Voici les chiffres réels :

- Corée du Sud (très sécularisée) : ~0,7 enfant par femme — un effondrement civilisationnel jamais observé en temps de paix.
- Japon : ~1,2 — population en chute libre depuis quinze ans.
- Italie : ~1,2 — pays vieillissant dramatiquement.
- Espagne, Allemagne : ~1,3 à 1,5.
- France : ~1,7 — soutenue principalement par les populations restées religieuses.
- Pays musulmans pratiquants, populations juives orthodoxes, chrétiens évangéliques : largement au-dessus de 2,1.

Le Prophète ﷺ avait recommandé : « *Mariez-vous et multipliez-vous, car je serai fier de vous devant les autres communautés au Jour de la Résurrection.* » (Aḥmad, Ibn Ḥibbân, jugé *ḥasan*) La fécondité, dans la vision islamique, n'est pas un fardeau économique : c'est une bénédiction, une continuation de la vie, une transmission de la lumière. L'athéisme matérialiste, lui, transforme l'enfant en charge financière, en obstacle à la carrière, en pollueur de la planète. Et donc, logiquement, l'enfant disparaît.

3. La pulvérisation du lien social

L'athéisme ne détruit pas seulement la verticalité (le lien à Dieu) : il détruit aussi l'horizontalité (le lien aux autres). Sans Créateur commun, l'autre n'est plus un frère en humanité, mais un concurrent, un étranger, un obstacle. Les chiffres confirment cette atomisation :

- Aux États-Unis et au Royaume-Uni, près d'un adulte de moins de 30 ans sur quatre déclare ne pas avoir d'ami proche.
- La proportion d'adultes vivant seuls a doublé en cinquante ans dans les grandes villes occidentales.
- Au Japon, le phénomène des kodokushi (« morts solitaires ») touche des milliers de personnes âgées chaque année, retrouvées plusieurs semaines après leur décès.
- La pratique du sexe occasionnel, présentée comme libération, coïncide avec une explosion de la dépression chez les jeunes femmes (études de Jean Twenge, San Diego State University).
- La consommation de pornographie dépasse celle de Netflix, Amazon et Twitter réunis sur le trafic web mondial.

« « Le croyant pour le croyant est comme les pierres d'un édifice : elles se soutiennent mutuellement. » »

— Rapporté par Al-Bukhârî et Muslim, d'après Abû Mûsâ al-Ash'arî

L'islam construit une fraternité de croyance qui transcende les classes, les races, les nations. Un musulman pauvre du Mali et un musulman riche du Golfe sont frères au sens fort : ils répondent au même Seigneur, prient dans la même direction, jeûneront le même mois. L'athéisme, en supprimant le Créateur commun, supprime mécaniquement la fraternité réelle. Il ne reste que des associations d'intérêt, contractuelles, fragiles, jetables.

4. L'addiction comme religion de substitution

Quand on supprime l'adoration verticale, le besoin d'adorer ne disparaît pas — il se rabat sur des objets. C'est exactement ce que disait Ibn al-Qayyim : *le cœur ne reste jamais sans idole*. Voici les nouvelles idoles statistiquement dominantes en Occident athéisé :

- Drogues : explosion de la consommation de cannabis, cocaïne, opioïdes synthétiques (la crise du fentanyl tue plus de 70 000 Américains par an, soit l'équivalent d'une guerre du Vietnam tous les douze mois).

- Pornographie : consommation moyenne quotidienne mesurée chez plus de 60 % des hommes occidentaux de moins de 35 ans.
- Jeu : casinos en ligne, paris sportifs, trading spéculatif comme distraction permanente.
- Achats compulsifs : une économie entière (fast fashion, livraison express, marketing personnalisé) repose sur l'exploitation du vide intérieur.
- Écrans : moyenne mondiale supérieure à 6 heures par jour devant un écran, 8 à 10 heures chez les adolescents.
- Alimentation : explosion de l'obésité, des troubles alimentaires, et paradoxalement de l'orthorexie (obsession de la diète parfaite).

Le Coran avait nommé ce mécanisme : « **As-tu vu celui qui a fait de sa passion sa divinité ?** » (25:43) L'addiction n'est rien d'autre qu'une **adoration** forcée, douloureuse, dont l'âme ne peut plus se libérer parce qu'elle a perdu le seul vrai Adoré qui rendait toutes les autres adorations inutiles.

5. La perte du sens

Le symptôme ultime, qui englobe tous les autres, est la perte du sens (sinngabung en allemand, ce que Viktor Frankl nommait la noogenic neurosis). Dans une société athée, la question « pourquoi suis-je vivant ? » n'a aucune réponse digne. Les seules réponses disponibles sont :

- « Pour être heureux » — mais le bonheur cherché pour lui-même fuit comme du sable entre les doigts.
- « Pour réussir » — mais réussir quoi, devant qui, et après quoi ?
- « Pour transmettre » — à des enfants qu'on ne fait plus, dans une société qui méprise la transmission.
- « Pour aider les autres » — pourquoi serait-ce un devoir, si nous sommes tous accidentels et destinés au néant ?
- « Pour profiter » — réponse hédoniste finale, autoréfutée par l'épuisement de tous ceux qui l'ont essayée.

« L'âme humaine ne peut subsister sans amour. Si elle n'aime pas son Créateur, elle aimera ce qui la détruit. Si elle ne se prosterne pas devant Allâh, elle se prosternera devant ses passions, ses peurs ou ses tyrans. La question n'est jamais : adorerais-je ? La question est : qu'adorerais-je ? » »

— Ibn al-Qayyim, *al-Fawâ'id*

L'islam offre une réponse intégrale et définitive à la question du sens : « **Je n'ai créé les djinns et les hommes que pour qu'ils M'adorent.** » (Coran 51:56) Tout est

intégré : le travail, la famille, le repos, l'effort, la souffrance, la joie — tout devient acte d'adoration s'il est fait dans la conscience d'Allâh. Une vie musulmane bien vécue n'a aucun moment vide de sens. Une vie athée bien vécue n'a, par construction, aucun moment *plein* de sens.

6. Le verdict des sociétés

LE TÉMOIGNAGE INVOLONTAIRE DE L'OCCIDENT

Les pays les plus athées de la planète ne sont pas devenus des paradis de raison sereine et d'épanouissement humain. Ils sont devenus les champions mondiaux du suicide, de l'antidépresseur, de la dénatalité, de la solitude et de l'addiction. Leurs jeunes consultent en masse, scrollent sans fin, ne se marient plus, n'ont plus d'enfants, et déclarent en majorité ne voir aucun avenir. L'expérience grandeur nature de la sécularisation totale est terminée : elle a produit la plus grande crise existentielle de l'histoire humaine connue.

Inversement, les communautés où la foi reste vivante — qu'elles soient musulmanes, juives orthodoxes, chrétiennes pratiquantes — affichent partout : taux de suicide inférieurs, fécondité supérieure, lien social plus dense, addictions moins répandues, sentiment de sens plus élevé. Les études sociologiques sérieuses (Robert Putnam, Tyler VanderWeele à Harvard) sont unanimes sur ces corrélations. La foi n'est pas seulement vraie : elle est aussi, statistiquement, ce qui fait tenir une société debout.

Le Coran avait posé l'équation : « **Quiconque se détourne de Mon rappel mènera une vie étroite (ma'îshatan ðankan), et Nous le ressusciterons aveugle au Jour de la Résurrection.** » (Coran 20:124) La *ma'îshatan ðankan* — la « vie étouffée » — n'est pas une vie matériellement pauvre. C'est exactement ce que vivent les sociétés athées riches : matériellement comblées, spirituellement asphyxiées.

XXI. Les contradictions internes

l'athéisme se réfute lui-même

Au-delà de ses fruits sociaux désastreux, l'athéisme souffre de contradictions logiques internes qui le rendent intellectuellement intenable dès qu'on l'examine sérieusement. En voici les principales.

1. La raison ne peut pas se faire confiance dans un univers athée

C'est l'un des arguments les plus puissants jamais formulés contre le matérialisme — connu en philosophie sous le nom d'**argument évolutionnaire contre le naturalisme**. Il a été développé en termes contemporains par le philosophe Alvin Plantinga, mais ses prémices se trouvent déjà chez les théologiens musulmans classiques comme Ar-Râzî dans le *Mafâtîh al-Ghayb*.

Voici la logique : si l'athée a raison, alors mon cerveau est un produit accidentel de l'évolution aveugle. L'évolution sélectionne ce qui favorise la survie et la reproduction, pas ce qui produit des croyances vraies. Ma raison aurait donc été sélectionnée pour me faire fuir les prédateurs et trouver de la nourriture, pas pour atteindre la vérité métaphysique. Or, c'est précisément cette même raison que l'athée mobilise pour conclure que Dieu n'existe pas.

ARGUMENT N°L'IMPASSE LOGIQUE — « « Ma raison, produite par le hasard pour survivre, m'apprend de manière fiable que Dieu n'existe pas. » Cette phrase se mord la queue. Si la raison vient du hasard sans intention de vérité, alors la conclusion qu'elle produit (« Dieu n'existe pas ») n'est pas plus fiable que n'importe quelle autre. L'athée scie consciencieusement la branche sur laquelle il est assis. »

Le théiste, lui, n'a pas ce problème. Il dit : *ma raison m'a été donnée par un Créateur sage qui m'a doté d'une faculté cognitive ordonnée à la connaissance du vrai*. La fiabilité de la raison est garantie par la sagesse du Créateur. Sans Créateur, la raison s'effondre comme un château de cartes.

« « Celui qui nie le Créateur sage doit, pour être cohérent, nier aussi sa propre raison ; car comment une chose dépourvue de finalité produirait-elle un instrument capable de saisir

des vérités universelles et nécessaires ? » »

— Fakhr ad-Dîn Ar-Râzî, *Mafâtîh al-Ghayb*

2. L'athée croit en des absolus qu'il rejette par ailleurs

L'athée moderne déclare ne croire qu'à ce qui est démontrable scientifiquement. Mais il invoque en permanence des notions absolues qu'aucune science ne pourra jamais démontrer :

- Les droits humains universels — d'où viennent-ils, si l'humain n'est qu'un primate accidentel ?
- La dignité de la personne — pourquoi un homme aurait-il plus de dignité qu'un chimpanzé, ou qu'un caillou, dans un univers purement matériel ?
- Le devoir moral de tolérance, d'égalité, de justice — qui les a décrétés, si aucun Législateur n'existe ?
- La valeur de la vérité elle-même — pourquoi serait-il « mal » de mentir, dans un univers indifférent ?
- Le progrès — vers quoi progressons-nous, si l'histoire n'a aucune direction ?

L'athée occidental contemporain vit en réalité sur le capital moral du christianisme qu'il rejette. Il continue à croire en l'égale dignité humaine, en la fraternité universelle, en la valeur du sacrifice de soi — toutes idées d'origine religieuse — tout en niant la racine qui les nourrissait. C'est ce que le philosophe Friedrich Nietzsche, athée lucide, reprochait à ses contemporains : ils avaient tué Dieu mais voulaient garder la morale chrétienne par-dessus le marché. Cela ne tient pas. À terme, soit on retrouve Dieu, soit la morale s'effondre. C'est exactement ce qui est en train de se passer sous nos yeux.

3. L'anti-théisme est aussi dogmatique qu'une religion

L'athée militant prétend être l'incarnation de la libre pensée, du doute méthodique, de la raison froide. Or il professe en réalité un dogme aussi rigide que n'importe quelle religion : **la matière est tout ce qui existe, point final, et toute remise en question est obscurantisme**. Cette affirmation n'est pas une conclusion de la science : c'est un postulat métaphysique préalable, qu'aucune expérience ne pourra jamais ni confirmer ni infirmer.

Le nouvel athéisme militant (Dawkins, Hitchens, Harris, Dennett) a d'ailleurs reproduit toutes les structures qu'il prétendait combattre : conférences-prêches, livres-bibles, intellectuels-prophètes, hérétiques excommuniés, fidèles enthousiastes. La forme religieuse est revenue par la fenêtre dès qu'on l'avait chassée par la porte — confirmant encore une fois que l'humain est structurellement religieux.

4. Le pari réexaminé

Le philosophe chrétien Blaise Pascal a formulé son célèbre « pari » au XVII^e siècle : si Dieu existe et que je crois, je gagne tout ; si Dieu n'existe pas et que je crois, je ne perds rien ; si Dieu existe et que je nie, je perds tout ; si Dieu n'existe pas et que je nie, je ne gagne rien de plus que le croyant. Donc parier sur l'existence de Dieu est rationnel.

L'islam donne à ce pari une profondeur supérieure. Car nous ne demandons pas à l'homme de « parier » à l'aveugle : nous lui demandons d'examiner la fiṭra, les signes cosmiques, le miracle inimitable du Coran, la cohérence du tawḥîd, la beauté morale du Prophète ﷺ, l'histoire de la préservation textuelle, les fruits civilisationnels. Le « pari » devient une décision raisonnée, et ses enjeux sont vertigineux.

L'ENJEU INFINI

Si l'athée a raison : le croyant aura simplement vécu une vie disciplinée, structurée, fraternelle, féconde, orientée vers le bien — et il s'éteindra comme tout le monde, sans regret. Si le croyant a raison : l'athée aura passé sa vie à rejeter son propre Créateur, et se réveillera dans une réalité qu'il n'a pas voulu reconnaître, face à un Juge qu'il a moqué. Le rapport bénéfice/risque n'est pas comparable. Aucun investisseur sensé ne refuserait ce calcul s'il s'agissait d'argent. L'athée le refuse parce qu'il s'agit de son ego.

« *Allâh dit : Je suis selon ce que Mon serviteur pense de Moi. S'il s'avance vers Moi d'un empan, Je m'avance vers lui d'une coudée. S'il vient à Moi en marchant, Je viens à lui en courant.* » »

— Rapporté par Al-Bukhârî et Muslim, d'après Abû Hurayra

Allâh n'attend du chercheur sincère que le premier pas. Une simple remise en question honnête, une lecture sincère du Coran, une nuit de prière demandant : « *S'il existe quelqu'un derrière tout cela, qu'il me guide* » — et tout peut basculer. C'est

le témoignage de milliers de convertis venus de l'athéisme militant : le voile tombe d'un coup, et la fiṭra qu'on croyait morte se réveille.

convertistoislam.fr

XXII. L'islam :

la réponse complète aux cinq questions de l'existence

Tout être humain, à un moment de sa vie, se pose cinq questions fondamentales. L'athéisme y répond par le silence, ou par des fragments incohérents. Le christianisme y répond partiellement, et avec des dogmes que la raison résiste à recevoir (trinité, incarnation, péché originel hérité). L'islam, lui, y répond intégralement, simplement, et de façon cohérente avec la fiṭra et avec la raison. Examinons ces cinq questions.

1. D'où je viens ?

Réponse athée : *d'un accident statistique du Big Bang, suivi d'une accumulation de hasards moléculaires sur quatre milliards d'années.* Cette réponse n'a jamais consolé personne au lit de mort d'un enfant. Réponse islamique : **tu viens d'Allâh, qui t'a créé avec intention, sagesse et amour.**

« « Nous avons certes créé l'homme à partir d'un extrait d'argile. Puis Nous en fîmes une goutte de sperme dans un réceptacle solide. Ensuite, Nous fîmes de cette goutte une adhérence ; puis de cette adhérence Nous fîmes un embryon ; puis de cet embryon Nous fîmes des os, et Nous revêtîmes les os de chair. Puis Nous en fîmes une tout autre création. Béni soit donc Allâh, le Meilleur des créateurs ! » »

— Coran, Sourate Al-Mu'minûn (23) — versets 12-14

Ce passage, révélé au VII^e siècle dans une péninsule désertique, décrit avec une précision qui a stupéfié les embryologistes contemporains les phases de développement embryonnaire. Mais au-delà du miracle scientifique, il dit l'essentiel : ton existence n'est pas une erreur statistique, elle est un acte délibéré du Tout-Puissant.

2. Qui suis-je ?

Réponse athée : *un primate évolué, un assemblage neurochimique sans valeur intrinsèque.* Réponse islamique : tu es à la fois '**abd** (serviteur d'Allâh) et **khalîfa** (lieutenant sur la terre), porteur de l'esprit insufflé par Lui, honoré au-dessus de la plupart de Ses créatures.

« *« Et lorsque ton Seigneur dit aux anges : Je vais établir sur la terre un lieutenant (khalîfa).*
» »

— **Coran, Sourate Al-Baqara (2) — verset 30**

« *« Certes, Nous avons honoré les fils d'Adam. Nous les avons portés sur terre et sur mer, leur avons attribué de bonnes choses, et Nous les avons préférés à beaucoup de ceux que Nous avons créés. » »*

— **Coran, Sourate Al-Isrâ' (17) — verset 70**

L'islam fonde la dignité humaine non sur un consensus social — qui peut être révoqué demain — mais sur une déclaration divine inscrite dans la nature même de l'homme. Cette dignité est inaliénable : elle ne dépend ni de l'utilité économique de la personne, ni de son intelligence, ni de sa beauté, ni de sa fortune. Tout être humain — l'embryon, le vieillard sénile, le handicapé profond, le criminel emprisonné — possède la même dignité fondamentale. Aucune morale athée ne peut fonder solidement cette intuition.

3. Pourquoi suis-je là ?

Réponse athée : *pour rien, ou pour ce que tu décideras ; trouve toi-même un sens.*

Réponse islamique : **pour adorer ton Créateur, et pour être éprouvé** — non parce qu'Il aurait besoin de ton adoration, mais parce que tu as besoin, toi, de Le reconnaître pour devenir pleinement humain.

« *« Je n'ai créé les djinns et les hommes que pour qu'ils M'adorent. » »*

— **Coran, Sourate Adh-Dhâriyât (51) — verset 56**

« *« Celui qui a créé la mort et la vie pour vous éprouver et savoir lequel d'entre vous est le meilleur en œuvre. » »*

— **Coran, Sourate Al-Mulk (67) — verset 2**

La vie n'est pas une fin en soi : c'est une école, un examen, une période de germination. Cette vision donne sens à tout — y compris à la souffrance, à l'injustice subie, à la mort de l'enfant, à l'épreuve de la maladie. Tout est intégré dans le grand projet d'élévation de l'âme. Ibn al-Qayyim disait : « *Si tu connaissais le poids des récompenses cachées dans les épreuves, tu demanderais à être éprouvé.* »

4. Où vais-je ?

Réponse athée : *au néant absolu ; ta conscience s'éteindra comme une bougie, et il n'en restera rien.* Réponse islamique : **vers Allâh, par la mort, la résurrection, le jugement, et l'éternité — Paradis ou Enfer selon ce que tu auras fait.**

« *Toute âme goûtera la mort. Mais c'est seulement au Jour de la Résurrection que vous recevrez votre entière rétribution. Quiconque sera écarté du Feu et introduit au Paradis aura certes triomphé. La vie présente n'est qu'un objet de jouissance trompeuse.* » »

— **Coran, Sourate Âli 'Imrân (3) — verset 185**

Cette perspective change tout. La justice ne sera pas seulement humaine, partielle, faillible : elle sera divine, parfaite, sans appel. Le tyran qui meurt impuni rendra des comptes. La victime innocente broyée par la vie sera consolée éternellement. Aucune larme ne sera oubliée, aucun bien ne sera perdu. Cette certitude permet au croyant de tenir debout dans un monde injuste sans céder ni à la rage ni au désespoir.

5. Comment vivre ?

Réponse athée : *comme tu veux, du moment que tu ne nuis pas trop aux autres ; définis tes propres valeurs.* Réponse islamique : **selon la Loi révélée par ton Créateur, qui te connaît mieux que tu ne te connais toi-même**, et qui t'a donné un mode d'emploi complet : la Sharî'a.

« *À chacun de vous Nous avons assigné une législation et un plan à suivre.* » »

— **Coran, Sourate Al-Mâ'ida (5) — verset 48**

La sharî'a islamique — souvent caricaturée — est en réalité un système intégral qui couvre la prière, le jeûne, l'aumône, l'alimentation, la famille, le commerce, la justice, la guerre et la paix. Elle vise les cinq finalités universelles (maqâsid) reconnues par tous les juristes classiques : protection de la religion, de la vie, de la raison, de la descendance, des biens. Aucun système juridique humain n'a jamais articulé avec autant de cohérence le droit, la morale et la spiritualité.

LES CINQ RÉPONSES INTÉGRÉES

L'islam est la seule vision du monde qui répond aux cinq questions fondamentales de l'existence (d'où, qui, pourquoi, où, comment) avec une cohérence interne totale, une

compatibilité avec la raison, un accord avec la fitra, et un mode d'emploi complet pour la vie quotidienne. Ce n'est pas un sentiment vague, ni une morale floue, ni une philosophie déconnectée du réel : c'est un système intégral pour l'esprit, le cœur, le corps et la société.

6. Pourquoi l'islam, et pas une autre religion ?

L'objection naturelle de l'athée éveillé est : « D'accord, j'admets le besoin de transcendance. Mais pourquoi spécifiquement l'islam ? » Voici, en synthèse, les réponses classiques de la tradition apologétique sunnite :

9. Le tawhîd pur : l'islam est la seule religion monothéiste à n'avoir jamais admis aucune association entre Allâh et Sa création. Pas de trinité, pas d'incarnation, pas d'image, pas de saint intercesseur obligatoire. Cohérence parfaite avec la raison.
10. Le miracle textuel du Coran : un livre récité par un homme illettré, défi posé depuis 1400 ans (« produisez une seule sourate semblable »), inégalé en arabe, préservé sans altération depuis sa révélation (manuscrits de Birmingham datés 568-645, Topkapi, Sanaa).
11. La continuité prophétique : l'islam confirme et complète la lignée des prophètes (Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus), sans rupture sectaire. Il restitue le monothéisme originel.
12. La cohérence avec la fitra : tout être humain, en silence, retrouve naturellement l'intuition d'un Créateur unique. L'islam est la seule religion qui n'oblige à croire ni à un mystère trinitaire, ni à un péché hérité, ni à des avatars, ni à des cycles cosmiques sans Auteur.
13. L'absence d'inquisition et de guerre science/religion dans l'histoire islamique : rappel de l'âge d'or scientifique (al-Khwârizmî, Ibn al-Haytham, Ibn Sînâ, Ar-Râzî médecin, Al-Bîrûnî, Ibn an-Nafîs) qui a précédé et nourri la science européenne.
14. Les fruits visibles : là où l'islam est sincèrement pratiqué — non instrumentalisé politiquement — il produit des sociétés de fraternité, de pudeur, de fécondité, de transmission. Il guérit les addictions, restaure les familles, donne sens à la souffrance.
15. La transformation des cœurs : témoignage massif et continu, depuis quatorze siècles, de personnes profondément transformées par la rencontre du Coran — y compris parmi les anciens athées, les anciens chrétiens érudits, les anciens hindous, les anciens scientifiques matérialistes.

« Si l'on examinait l'islam avec un cœur libre de préjugés, on le trouverait conforme à toutes les exigences de la raison saine, à toutes les attentes de la nature primordiale, et à toutes les nécessités de la vie sociale juste. C'est pourquoi tant d'esprits ennemis se convertissent dès qu'ils l'étudient sans haine. » »

— Ibn Taymiyya, *al-Jawâb aṣ-Ṣaḥîḥ li-man baddala dîn al-Masîḥ*

L'athéisme seul ne fait pas tout — mais il enlève le toit

Un esprit nuancé pourrait dire : « tu attribues à l'athéisme tous les maux de l'Occident moderne. Mais l'Occident contemporain n'est pas seulement athée. Il est aussi capitaliste, hyper-médiatisé, sur-consumériste, fragmenté par les réseaux sociaux, traumatisé par deux guerres mondiales. Comment isoler l'effet propre de l'athéisme ? »

La réponse est juste — et il faut être précis. Non, l'athéisme n'est pas la cause unique de tous ces maux. Plusieurs facteurs coexistent. Mais parmi eux, la perte de la référence transcendante joue un rôle absolument central, parce qu'elle retire le cadre qui permettait de résister aux autres. Le capitalisme existait aussi dans un monde chrétien — sous une forme contenue par une morale qui limitait l'usure, la cupidité, l'exploitation. Les réseaux sociaux auraient pu exister dans un monde religieux — ils auraient été encadrés par la pudeur, la véracité, le respect du voisin. Et ainsi pour chaque facteur.

Ce qui rend les pathologies actuelles aussi dévastatrices, ce n'est donc pas seulement leur présence. C'est l'absence de tout garde-fou spirituel qui pourrait y résister. La sécularisation n'est pas la cause unique : **c'est le multiplicateur qui transforme en désastre ce qui aurait pu rester gérable**. C'est la différence entre une maison déjà fragile frappée par un orage, et la même maison sans toit. L'orage n'est pas seul responsable de l'inondation — mais sans toit, plus rien ne la protège. Voilà pourquoi les sociétés religieuses traversent les mêmes pressions modernes — capitalisme, écrans, réseaux sociaux — sans subir l'effondrement démographique, le suicide de masse et la dislocation familiale qu'on observe en Occident sécularisé. Le toit tient encore.

L'athéisme est lui-même une croyance, et un dogme

Les athées contemporains aiment à se présenter comme de simples « sceptiques », des « neutres », des « esprits libres qui n'ont pas besoin de croyances ». L'un de leurs slogans préférés est : « l'athéisme n'est pas une religion, c'est juste l'absence de croyance en Dieu, comme ne pas collectionner les timbres n'est pas un hobby ».

Cette présentation est une habileté rhétorique, pas une réalité philosophique. Examinons-la froidement.

1. Affirmer que Dieu n'existe pas est une affirmation positive

Il faut distinguer deux postures. Le véritable sceptique dit : « Je ne sais pas si Dieu existe. » C'est de l'agnosticisme, et c'est une position intellectuellement honnête. L'athée militant, lui, affirme quelque chose de très différent : « Dieu n'existe pas. » Or affirmer catégoriquement la non-existence de Quelqu'un qu'on ne peut pas vérifier par l'expérience empirique, c'est poser un acte de foi positif — pas une simple absence de croyance.

Dire « Dieu n'existe pas » est une affirmation métaphysique aussi engagée que dire « Dieu existe ». Les deux positions demandent de se prononcer sur la nature ultime du réel. Aucune des deux n'est « neutre ».

2. L'athéisme repose sur des postulats non démontrables

L'athéisme militant ne se contente pas de nier Dieu : il affirme, de façon dogmatique, plusieurs thèses lourdes qu'aucune expérience scientifique n'a jamais démontrées et ne pourra jamais démontrer :

- « Seule la matière existe » — cette thèse, appelée matérialisme, n'est pas un résultat de la science. C'est un postulat philosophique préalable. Aucune expérience ne pourra jamais prouver qu'il n'existe rien d'immatériel : par définition, la science ne mesure que le matériel, et conclure à l'inexistence de l'immatériel à partir de là est un saut logique, pas une démonstration.
- « La conscience n'est qu'un épiphénomène neuronal » — c'est un pur acte de foi. Aucune équation, aucun cerveau disséqué, n'a jamais expliqué comment trois livres de matière grise produisent l'expérience subjective d'un coucher de soleil ou la douleur d'un deuil.
- « L'univers est né du néant sans cause » — nous l'avons vu en section IV : cette affirmation défie tout ce que nous savons par ailleurs sur la causalité. Elle est une croyance, pas une conclusion.
- « Le hasard + le temps suffisent à produire la vie et la raison » — tous les calculs probabilistes sérieux montrent que ces deux ingrédients, sans direction, ne suffisent manifestement pas. Y croire, c'est ajouter un article de foi à l'équation.
- « Le bien et le mal n'ont pas de fondement objectif » — thèse posée a priori, jamais démontrée, et que l'athée lui-même renie dès qu'il s'indigne sincèrement d'une injustice.

Chacune de ces affirmations est un article de foi. Empilées les unes sur les autres, elles forment un credo. Un credo cohérent, certes, mais un credo — c'est-à-dire une structure de croyances, pas une position neutre.

3. L'athéisme militant reproduit toutes les structures d'une religion

Regardons maintenant l'athéisme militant contemporain — celui de Dawkins, de Hitchens, de Harris, de Dennett, des « quatre cavaliers du nouvel athéisme ». Il présente, point pour point, toutes les caractéristiques sociologiques d'une religion :

- Des textes sacrés : *The God Delusion*, *God Is Not Great*, *The End of Faith*, *Breaking the Spell* — lus, cités, brandis comme des autorités.
- Des prophètes : Dawkins, Hitchens, Harris, Dennett — dont la parole est reprise avec déférence.
- Des conférences-prêches : rassemblements où les fidèles viennent entendre la bonne parole et se renforcent mutuellement dans leur foi commune.
- Des hérétiques excommuniés : tout athée qui oserait par exemple reconnaître la beauté morale d'une figure religieuse est aussitôt traité de « traître à la cause ».
- Des dogmes intouchables : remettre en question la théorie évolutionniste dans sa version strictement aveugle est considéré comme un blasphème.
- Un prosélytisme : les athées militants veulent convertir les autres à leur position, exactement comme les missionnaires qu'ils moquent.
- Des rituels : commémorations laïques, marches, journées internationales — qui remplissent la fonction sociale de ce que la religion appelait les fêtes liturgiques.

Le nouvel athéisme n'a donc pas supprimé la forme religieuse : il l'a vidée de son contenu transcendant, puis remplie de lui-même. Cette observation n'est pas une insulte : c'est un constat anthropologique. L'humain est structurellement religieux. Chassez la religion par la porte, elle revient par la fenêtre sous des formes profanes — athéisme militant, culte du progrès, idolâtrie politique, sacralisation de la consommation — mais jamais l'humain ne cesse de croire. Il change seulement d'objet.

4. « Ne pas croire, c'est croire »

Il existe donc, au sens propre, une foi athée. Elle ne se présente pas comme foi — c'est même son principal déguisement — mais elle en possède toutes les caractéristiques : un ensemble de thèses métaphysiques indémonstrables, une communauté de fidèles, des autorités référentes, des textes canoniques, une liturgie sociale, et un prosélytisme actif.

« Il n'existe, dans le cœur de l'homme, pas d'espace vide. Celui qui n'adore pas Allâh adore autre chose : sa raison, son temps, son peuple, son ventre, son ego, son dirigeant,

sa théorie. Celui qui dit « je ne crois en rien » se ment à lui-même : il croit seulement en autre chose que Dieu, et son « athéisme » n'est que le nom qu'il donne à l'idole particulière qu'il préfère. »

— Ibn Taymiyya, synthèse de *Madârij as-Sâlikîn* et *Dar' Ta'ârud*

LE VRAI CHOIX

Le choix qui t'est proposé n'est jamais entre la foi et l'absence de foi. C'est toujours entre la foi en Allâh — le Créateur unique, sage, juste, miséricordieux — et la foi en autre chose : la matière aveugle, le hasard cosmique, la raison humaine limitée, l'État, le parti, le marché, ton propre désir. La question sincère n'est donc pas : « Dois-je croire ? » Tu crois déjà en quelque chose. La question est : « En quoi est-il raisonnable de croire ? En l'Être sage qui a tout calibré, ou en l'accident qui prétend avoir tout fait sans le vouloir ? » Tu choisis entre un Créateur et un hasard. Les deux demandent un acte de foi. Un seul est raisonnable.

Honnêteté de l'échange

Soyons parfaitement honnêtes ici. L'islam est, lui aussi, un système de croyances. Ce document ne prétend pas te proposer une absence de foi pour remplacer ta foi athée. Il te propose un échange : ta foi actuelle, fondée sur le matérialisme, la contingence cosmique, le hasard primordial — contre une autre foi, fondée sur un Créateur sage, une finalité assumée, une communication révélée. Les deux positions demandent un acte de confiance. C'est vrai. Et il faut le reconnaître pour ne pas tricher.

Mais il y a une différence substantielle entre ces deux fois. La foi athée affirme que des milliards de calibrages précis dans la création sont survenus par pur hasard, qu'une raison fiable est sortie d'un processus aveugle, qu'une morale objective peut exister sans législateur transcendant, qu'une conscience réelle est une illusion neuronale produite par de la matière inerte — autant de thèses sans aucune démonstration positive. La foi musulmane affirme à l'inverse que derrière une création manifestement ordonnée il y a un Ordonnateur, que la raison capable de vérité a été voulue par un Esprit qui veut la vérité, que la morale vient de Celui qui est bon, que la conscience vient de Celui qui est conscient. **Dans les deux cas, tu crois — mais la cohérence interne n'est pas la même.** L'islam tient debout là où le matérialisme strict se mord la queue à chaque question fondamentale. C'est le seul critère que tu puisses utiliser pour choisir rationnellement entre deux paris.

XXIII. Le bout du chemin

où mène vraiment l'athéisme quand on va jusqu'au bout — et à quoi ressemblera un monde qui aura totalement renoncé à Dieu

Imaginons une minute. Pas un futur lointain. Un futur proche, cinquante à cent ans tout au plus. Imaginons que la tendance actuelle se poursuive, que l'athéisme qui domine déjà l'Occident s'étende aux dernières poches encore religieuses, que la sécularisation gagne partout, que les dernières valeurs héritées du christianisme s'évaporent définitivement. À quoi ressemblera le monde ?

Ce n'est pas de la science-fiction. C'est une extrapolation simple à partir des courbes déjà mesurables, en 2025. Il suffit de prolonger les droites que les statistiques tracent aujourd'hui, et on obtient un tableau qui doit être regardé en face — même si c'est inconfortable. Peut-être surtout parce que c'est inconfortable.

1. La disparition démographique

Premier constat, le plus implacable, parce qu'il est arithmétique. Les populations athéisées ne se reproduisent plus au seuil de renouvellement. 0,7 enfant par femme en Corée du Sud. 1,2 au Japon, en Italie, en Espagne. 1,3 à 1,5 en Allemagne, en Suède. 1,7 en France. Seuil de renouvellement : 2,1. Une population avec un taux de fécondité à 1,5 divise ses effectifs par deux à chaque génération effective — c'est-à-dire tous les quarante ans environ. Prolonge cette courbe. En 2100, la Corée du Sud, à législation égale, aura perdu les deux tiers de sa population. L'Europe du Sud disparaîtra littéralement au cours du siècle prochain.

Les athées ne transmettent pas. Ni biologiquement, ni culturellement, ni spirituellement. Ils sont la dernière génération d'eux-mêmes. Dans deux cents ans, leurs descendants seront statistiquement marginaux, tandis que les populations croyantes — musulmans, juifs orthodoxes, chrétiens évangéliques, hindous religieux — auront occupé mathématiquement les espaces libérés. Le monde de 2200 ne sera pas moins religieux qu'aujourd'hui. Il sera infiniment plus religieux. L'athéisme militant contemporain est en train de disparaître par la seule force de son refus de la vie.

2. La dislocation complète de la famille

Deuxième constat. La cellule familiale, qui était déjà en crise en 2025, continuera de se défaire. Le mariage, déjà minoritaire dans certains pays scandinaves, sera l'exception. Le couple durable de soixante ans, qui était la norme dans le monde religieux de nos grands-parents, sera vu comme une curiosité d'un autre âge. Les enfants seront majoritairement élevés dans des configurations recomposées ou monoparentales. Les liens de fratrie, de cousinage, de grand-parentalité se délieront. Chaque individu deviendra une unité économique solitaire, consommatrice, interchangeable.

Les États prendront le relais de ce que la famille ne fait plus. Les enfants seront élevés de plus en plus tôt par des crèches étatiques puis scolarisés de plus en plus longtemps. Les personnes âgées finiront leur vie dans des établissements spécialisés, seules. Le lien intergénérationnel — qui a fait la civilisation humaine depuis trois cent mille ans — sera rompu. Les femmes porteront leurs enfants de moins en moins, puis, à terme, de plus en plus massivement, plus du tout — grâce aux technologies de gestation artificielle déjà en développement.

3. La marchandisation totale du vivant

Troisième constat. Ce qui est déjà visible en 2025 — la marchandisation croissante des gamètes, des embryons, du corps humain, de la maternité — deviendra la règle. Les enfants seront choisis sur catalogue, avec sélection génétique des traits désirables. Les moins favorisés financièrement se verront proposer des réductions sur des embryons rejetés. Les plus fortunés commanderont leurs descendants à des gestatrices salariées du tiers-monde. L'enfant, conçu pour rien dans des sociétés pré-modernes, deviendra un produit manufacturé, optimisé, et, parfois, repris sous garantie quand il ne correspond pas aux attentes.

L'euthanasie, légalisée dans un nombre croissant de pays en 2025, sera généralisée à toutes les situations de vieillesse, de maladie, de dépression chronique. Elle deviendra, pour les plus fragiles, non pas un droit mais une pression sociale — puis une attente — puis une norme. Les personnes âgées qui « coûtent trop cher » à la Sécurité sociale seront discrètement poussées vers la sortie. Les handicapés profonds seront filtrés avant la naissance. Les dépressifs recevront, à défaut de sens à leur vie, une invitation à la quitter proprement, à un coût modique pour les finances publiques.

4. L'effondrement de la confiance et de la parole donnée

Quatrième constat. Sans Dieu garant du serment, la parole humaine cesse d'engager. Le mariage n'est plus qu'un contrat révocable à tout moment. La promesse professionnelle ne vaut plus que tant que les intérêts s'alignent. L'amitié est pragmatique, utilitaire. Le voisinage devient hostile ou indifférent. Les contrats commerciaux se multiplient parce que la parole ne suffit plus. Les avocats prolifèrent. Les procès explosent. Chaque interaction humaine doit être précédée d'un document juridique qui anticipe la trahison.

Cette logique, déjà fortement visible dans les sociétés post-chrétiennes en 2025, deviendra totale. Personne ne fera plus jamais confiance à personne sur sa seule parole. Même entre parents et enfants, des contrats régiront l'héritage. Même entre époux, des conventions pré-nuptiales arbitreront chaque éventualité. L'humain ne sera plus lié à l'humain que par des signatures électroniques — fragiles, révocables, contestables. Le monde deviendra un immense cabinet d'avocats. La solidarité spontanée aura totalement disparu.

5. La prise de contrôle par les technologies

Cinquième constat. Dans un monde sans Dieu, l'homme n'est plus l'image du Créateur : il devient un matériau de travail, un substrat à optimiser, un être en voie de remplacement. L'intelligence artificielle, en plein développement accéléré en 2025, prendra progressivement en charge la quasi-totalité des fonctions humaines — médecine, enseignement, jugement, écriture, amitié. Elle ne fera pas mieux que l'humain : elle le remplacera, parce qu'elle coûtera moins cher et demandera moins d'égards.

Simultanément, les corps humains seront « augmentés » — implants, modifications génétiques, fusion avec les machines. Les promoteurs de ces technologies les présenteront comme un progrès libérateur. Mais le vrai message, à peine caché, sera : l'humain tel que la nature l'a produit n'est plus assez bon. Il doit être corrigé, amélioré, dépassé. Puis, à terme, remplacé par quelque chose de plus efficace. Le transhumanisme, qui est le prolongement idéologique de l'athéisme cohérent, promettra l'immortalité technologique à ceux qui peuvent se la payer — et laissera les autres pourrir dans leur biologie obsolète.

6. La servitude douce, totale, joyeuse

Sixième constat. Le contrôle social, déjà omniprésent en 2025 via les réseaux sociaux, les caméras, les algorithmes, les données de consommation, deviendra total. Plus rien de ce qu'un individu dit, pense, achète, consulte, médite, ne sera réellement privé. Les États, ou des entités para-étatiques, sauront de chaque personne ce que cette personne sait à peine d'elle-même. Mais la particularité de cette servitude sera sa forme : elle sera douce. Elle ne sera pas imposée par la violence. Elle sera offerte comme une liberté. Les individus, privés de repères transcendants, accepteront d'eux-mêmes la surveillance en échange de confort, de divertissement, de commodité. Ils paieront pour leurs propres chaînes. Ils les brandiront même avec fierté.

Aldous Huxley, auteur du *Meilleur des mondes* en 1932, avait tout vu. Ce n'est pas le monde brutal de 1984 qui nous attend — barbelés, torture, bottes. C'est celui du *Meilleur des mondes* : plaisirs garantis, drogues libres, sexualité débridée, divertissement permanent, absence totale de sens, et une population parfaitement docile parce que parfaitement anesthésiée. Une dystopie aux couleurs pastel, où chacun est heureux et où plus personne n'est humain.

7. La perte de la beauté

Septième constat, peut-être le plus silencieux, mais qui révèle tout. L'art contemporain, qui prétend libérer la création des contraintes religieuses depuis un siècle, n'a pas produit de beauté comparable à ce que les siècles religieux avaient créé. Va voir Chartres, la Sainte-Chapelle, l'Alhambra, Hagia Sophia, les mosaïques de Ravenne. Va écouter Bach, Mozart, Beethoven, la récitation d'un mu'adhhdhin à Istanbul, la polyphonie grégorienne. Va lire Dante, Chaucer, Ibn 'Arabî, Rûmî. Tout cela a été créé par des civilisations qui croyaient. Tout.

Que produit l'Occident athée de la seconde moitié du XX^e siècle jusqu'à nos jours ? Des taches de peinture vendues des millions. Des compositions dissonantes que personne n'écoute en dehors des conservatoires. Des romans obsédés par la laideur, la violence, la sexualité la plus crue, le cynisme. Des performances artistiques consistant à s'uriner dessus devant un public payant. Ce n'est pas un jugement méchant : c'est un constat. La beauté suppose une hauteur. La hauteur suppose quelque chose au-dessus de soi vers quoi tendre. Supprime ce au-dessus, et il ne reste que l'aplat. Un monde athée prolongé sera un monde sans Chartres nouvelles,

sans Mozart nouveaux. Un monde à l'horizontal, où tout est à hauteur d'homme, c'est-à-dire à hauteur de rien.

8. Le désespoir final

Huitième et dernier constat. Au bout de ce chemin, que reste-t-il ? Des hommes sans famille, sans racines, sans enfants, sans patrimoine, sans transmission, sans sens, sans beauté, sans Dieu, soigneusement surveillés, soigneusement divertis, soigneusement anesthésiés. Des hommes qui mangent bien, qui sont soignés gratuitement, qui voyagent dans le monde entier, qui disposent de toutes les distractions possibles, et qui, dans leurs moments de silence — de plus en plus rares, de plus en plus insupportables — se demandent pourquoi, malgré tout cela, ils veulent mourir.

Les taux de suicide que nous voyons aujourd'hui — 25 pour 100 000 en Corée du Sud, 26 en Lituanie, quatrième rang mondial pour la Finlande chez les jeunes — ne sont qu'un début. Ils reflètent la première génération pleinement athéisée. La seconde, qui grandit actuellement sans aucun héritage religieux, vivra tout cela de façon encore plus aiguë. La troisième, peut-être, préférera simplement ne pas venir au monde — ou ne pas y rester longtemps. C'est déjà en train de se produire.

ARGUMENT N°LE CRI ÉTEINT — « *Le bout du chemin athée n'est pas une utopie technologique resplendissante où l'humanité épanouie aura enfin chassé ses superstitions. C'est une extinction en douceur. Pas une guerre mondiale nucléaire, pas une catastrophe écologique soudaine, pas un effondrement spectaculaire. Juste une évaporation. Des populations qui cessent de se reproduire. Des familles qui n'existent plus. Des arts qui n'inspirent plus. Des morales qui ne lient plus. Des gens qui, au fond d'eux, aimeraient mieux ne pas être nés — et qui, quand ils ont des enfants malgré tout, leur transmettent le même vide. C'est ça, la fin de la partie. Pas un enfer flamboyant. Un vide blanc, froid, propre, climatisé, bien désinfecté, où personne ne sourit plus vraiment. »*

9. La seule sortie

Maintenant que nous avons regardé le précipice en face, pose-toi la seule question qui compte. Veux-tu vraiment contribuer à cet horizon ? Veux-tu vraiment que tes petits-enfants — si tu en as — héritent de ce monde-là ? Veux-tu faire partie de cette dernière génération qui, dans quelques décennies, éteindra le millénaire humain en silence, entre deux épisodes de série ?

Ou veux-tu faire autrement. Veux-tu renouer avec ce que tous tes ancêtres, sans exception, depuis l'aube des temps, ont su — c'est-à-dire qu'il y a un Créateur, qu'il y a un sens, qu'il y a une éternité, qu'il y a une voie tracée, et qu'il y a un bonheur possible dans la soumission à Celui qui t'a fait ? Veux-tu transmettre à tes enfants quelque chose qui tienne debout quand tout s'effondrera autour d'eux, quelque chose qui résistera aux vagues du temps comme les cathédrales, les mosquées et les psaumes ont résisté aux siècles ?

L'islam te propose une sortie. Pas une sortie pour toi seul — il y a longtemps que les civilisations se sauvent en bloc ou s'effondrent en bloc. Une sortie pour la lignée qui vient après toi, pour la société dans laquelle tu vis, pour le morceau d'humanité dont tu auras été le maillon. La fiṭra qui est en toi ne demande qu'à se réveiller. Le Coran est là, ouvert, disponible, depuis quatorze siècles et encore pour des siècles à venir. La prière est à ta portée. Le chemin est tracé.

Si tu veux une dernière preuve que ce choix est le bon, regarde la situation telle qu'elle est. Là où l'islam recule, la société se défait. Là où l'islam avance sincèrement — *non par la violence mais par la conviction* — les familles se recomposent, les communautés se ressoudent, les enfants naissent à nouveau, la joie revient, et l'espérance ressurgit. C'est une expérience observable, sans biais idéologique. Demande à un quartier français de banlieue où les mosquées se remplissent si les mariages s'y tiennent et si les enfants y grandissent. Oui. Demande à un village breton où la dernière église a fermé si on y entend encore les cris d'enfants dans les rues. Non. Le verdict est sous tes yeux, gratuit, quotidien, si tu acceptes de le voir.

« Y a-t-il, pour l'homme, un vrai triomphe ? Il y a celui qui aura été sauvé du Feu et admis au Paradis. Quant à la vie présente, elle n'est que jouissance illusoire. »

— Coran, 3:185

LA DERNIÈRE QUESTION

Au bout du chemin athée, il y a l'extinction — statistique, spirituelle, civilisationnelle. Au bout du chemin de la foi, il y a la vie, ici-bas comme après. Tu as en main un choix que peu de générations dans l'Histoire auront eu à faire aussi clairement. Tu peux, avec ta simple décision personnelle, t'inscrire dans l'une ou l'autre trajectoire. Ce qui se passera dans cent ans dans ta ville, dans ta famille, dans le monde, dépend aussi un peu de ce que tu décides, toi, cette semaine, ce mois-ci, cette année. Lis le Coran en entier. Médite. Demande sincèrement à Celui qui existe peut-être. Et regarde ce qui se passe. Tu n'as rien à perdre et, selon l'hypothèse qui est vraie — et elle l'est — tu as tout à gagner.

convertistoislam.fr

XXIV. Conclusion :

l'athéisme, cul-de-sac historique, intellectuel, existentiel

Au terme de ce long parcours, le jugement peut être prononcé sans appel. L'athéisme contemporain n'est ni une avancée de la raison, ni une libération de l'humanité, ni un progrès de la civilisation. C'est, à la lumière des faits historiques, des arguments philosophiques et des fruits sociologiques, une triple impasse.

Une impasse historique

Sur les trois cent mille ans d'histoire connue de l'espèce humaine, aucune civilisation n'a jamais été constitutivement athée — sauf l'éphémère expérience occidentale post-chrétienne et quelques régimes communistes du XX^e siècle, qui ont produit le plus grand carnage de l'histoire humaine. L'athéisme de masse a moins de 250 ans. Toutes les civilisations qui nous ont précédés — sumérienne, égyptienne, babylonienne, grecque, romaine, perse, indienne, chinoise, mésoaméricaine, africaine, nordique, amérindienne, arabe pré-islamique — ont reconnu l'existence du sacré, du divin, du Créateur. Croire que tous nos ancêtres se sont trompés, et que seuls nous, post-modernes hyper-divertis, avons enfin compris la vérité, relève d'une arrogance que la pudeur intellectuelle devrait interdire.

Une impasse intellectuelle

L'athéisme exige de croire à des absurdités vertigineuses : que l'univers est sorti du néant sans cause, que des constantes physiques finement ajustées sont apparues par hasard, que la vie a émergé spontanément de matière inerte, que la conscience est une illusion produite par des atomes, que la raison issue de l'évolution aveugle peut néanmoins atteindre la vérité, que le bien et le mal sont des opinions personnelles, et que tout cela serait plus rationnel que de croire en un Créateur sage. Aucune religion sérieuse n'exige autant d'actes de foi déraisonnables. L'athéisme est, au sens propre, la plus grande superstition de notre temps.

Une impasse existentielle

Les sociétés qui ont massivement adopté l'athéisme se sont effondrées sur elles-mêmes : effondrement démographique sans précédent en temps de paix, épidémies de dépression et de suicide, addictions massives, atomisation sociale, perte du sens, déclin culturel, dénatalité programmée. La promesse était : « libérez-vous de Dieu, vous serez heureux ». Le résultat est un océan de souffrance silencieuse couvert d'un vernis de divertissement. L'expérience grandeur nature de la sécularisation totale a été menée. Elle a échoué. Le diagnostic est posé. L'âme humaine, privée de son Créateur, ne survit pas longtemps.

XXV. Le retour :

réveiller la fiṭra, lire le Coran, rencontrer Allâh

La bonne nouvelle est que rien n'est perdu. Aucune fiṭra n'est définitivement éteinte tant que l'âme habite le corps. Les témoignages de conversion à l'islam, depuis trente ans, viennent en proportion croissante des rangs de l'athéisme militant occidental — anciens scientifiques matérialistes, anciens philosophes nietzschéens, anciens militants laïcs, anciens enfants de familles communistes. Le mécanisme est presque toujours le même.

Les trois portes du retour

La première porte est celle de l'épreuve. Une maladie grave, un deuil, une catastrophe, une dépression sévère, une menace de mort. Soudain, le confort qui anesthésiait la fiṭra se brise. L'humain retrouve son cri originel : « *S'il y a quelqu'un derrière tout cela, qu'il m'aide.* » Le Coran l'avait diagnostiqué : « **Quand un malheur touche l'homme, il Nous invoque, couché sur le côté, assis ou debout.** » (Coran 10:12) Beaucoup d'athées sont devenus musulmans à l'hôpital, en prison, dans le deuil, ou face à leur propre fin. La fiṭra remonte dès qu'on retire l'anesthésiant.

La deuxième porte est celle du silence. Couper les écrans, sortir du flux, marcher seul, contempler une étoile, écouter sa propre respiration. Dans le silence prolongé, la conscience cesse d'être noyée et entend à nouveau les questions fondamentales. C'est l'expérience que des dizaines d'écrivains athées ont décrite avant de basculer : un instant de silence absolu en pleine montagne, devant l'océan, dans un désert, et tout le bruit de la modernité s'effondre. Reste le face-à-face nu de l'âme avec elle-même, et la question : « *Tout cela, vraiment, est-il sorti de rien ?* »

La troisième porte est celle du Coran lu sans préjugé. Pas dans une mauvaise traduction polémique, pas avec un commentateur islamophobe ou jihadiste — mais une lecture sincère, lente, méditative. Le Coran possède une force propre que des millions de lecteurs ont éprouvée. Il parle directement au cœur, dérange, interpelle, console, élève. Beaucoup de convertis racontent : « *J'ai ouvert le Coran pour le réfuter. Je l'ai refermé musulman.* » Ce n'est pas un slogan : c'est un fait sociologique documenté.

« « *Aucun nouveau-né ne naît sans être selon la fiṭra. Ce sont ses parents qui le font juif, chrétien ou mage.* » »

— Rapporté par Al-Bukhârî et Muslim, d'après Abû Hurayra

La fiṭra dort. Elle ne meurt pas. Toute âme qui revient sincèrement vers son Seigneur Le retrouve, parce qu'Il n'a jamais cessé d'être là — c'est nous qui détournions le regard.

L'invitation finale

À TOI QUI LIS CES LIGNES

Si tu es athée et que tu es arrivé jusqu'ici sans claquer la porte : ton honnêteté intellectuelle te fait honneur. Tu n'as rien à perdre à pousser l'investigation un cran plus loin. Lis le Coran, en entier, dans une bonne traduction française (Rachid Maach par exemple). Pose la seule question vraiment importante : « Y a-t-il dans ce livre quelque chose qui dépasse l'humain ? » Demande, dans le silence d'une nuit, à Celui qui peut-être existe : « Si Tu es là, guide-moi. » Tu n'as pas besoin de croire pour faire cette demande. Tu as juste besoin d'être sincère. Le reste appartient à Allâh.

Et si tu es musulman qui a lu ces pages, n'oublie jamais que la meilleure réfutation de l'athéisme n'est pas un argument bien tourné : c'est un musulman qui prie correctement, traite bien sa famille, honore ses voisins, paye ses dettes, sourit à l'étranger, refuse l'usure, élève des enfants droits, et marche dans la vie avec sérénité parce qu'il sait d'où il vient et où il va. Sois cet homme. Sois cette femme. Et la fiṭra des autres, en te voyant, se rappellera ce qu'elle est.

« « *Quiconque Allâh veut guider, Il lui ouvre la poitrine à l'islam. Et quiconque Il veut égarer, Il rend sa poitrine étroite et oppressée, comme s'il s'efforçait de monter au ciel. Ainsi Allâh inflige Sa punition à ceux qui ne croient pas.* » »

— Coran, Sourate Al-An'âm (6) — verset 125

« « *Et dis : La vérité est venue, et l'erreur a disparu. Car l'erreur est destinée à disparaître.* » »

— Coran, Sourate Al-Isrâ' (17) — verset 81

وَأَخِرُ دَعْوَانَا أَنْ الْحَمْدُ لِلَّهِ رَبِّ الْعَالَمِينَ

Et notre dernière invocation est : louange à Allâh, Seigneur des mondes.

convertistoislam.fr

PAROLE DIVINE

paroledivine.fr

« Faire entendre la Parole. Lever les voiles. Réveiller la fiṭra. »

SOURCES PRINCIPALES MOBILISÉES

Coran — traduction Rachid Maach

Ṣaḥīḥ al-Bukhârî · Ṣaḥīḥ Muslim · Sunan Ibn Mâja · Musnad Aḥmad

Ibn al-Qayyim · Ibn Taymiyya · Ar-Râzî · Al-Qurṭubî · Al-Ghazâlî

Ibn Kathîr · As-Sa'dî · An-Nawawî · Al-Bâqillânî

Un dernier mot d'honnêteté

Avant de te quitter, je veux te dire deux choses qui ne sont ni des arguments ni des conclusions, mais des précisions de méthode. Parce que je préfère terminer ce livre par de la franchise plutôt que par un effet de manche.

Sur mon témoignage personnel

Tu as lu, au tout début de ce livre, le récit de ma propre conversion. Tu pourrais légitimement objecter que mon expérience ne prouve rien sur la vérité de l'islam, prise isolément. Que des milliers d'anciens athées se sont convertis à toutes sortes de croyances, et qu'aucun de leurs témoignages ne démontre la vérité de leur nouvelle foi. C'est exact, et je ne l'ai jamais prétendu autrement.

Mon témoignage n'est pas un argument épistémique. C'est une invitation pragmatique. Le vrai argument pour l'islam n'est pas ma petite histoire — il est dans le Coran lui-même, dans la personne de Muḥammad ﷺ, dans la cohérence du tawhîd, dans la préservation textuelle du livre sur quatorze siècles, dans les fruits civilisationnels qu'on peut comparer historiquement. Mon récit personnel sert seulement à te dire : voilà, je suis passé par où tu es peut-être maintenant, et j'ai trouvé de l'autre côté quelque chose qui valait le détour. Vérifie par toi-même. Si quelque chose dans ces pages t'a poussé à ouvrir le Coran sérieusement, mon témoignage aura servi. Mais c'est le Coran qui parlera, pas moi.

Sur ce que ce livre n'aborde pas

Tu as peut-être noté, au fil des chapitres, que je n'ai pas traité certains sujets brûlants qui font fuir beaucoup d'athées contemporains de l'islam. Le statut des non-musulmans dans une société islamique. La question de l'apostasie. Les règles concernant le mariage et les relations entre hommes et femmes. Les peines pénales (ḥudûd) prévues dans le Coran. La position islamique sur la diversité sexuelle contemporaine. Le statut historique de l'esclavage.

Je n'esquive pas par mauvaise foi. Je le fais parce que ce livre a un objectif limité : convaincre un athée français que l'athéisme ne tient pas, et que l'islam est une hypothèse sérieuse à examiner sincèrement. Il n'a pas vocation à être un traité complet de théologie musulmane ni un manuel de droit islamique. Chaque sujet que

je viens d'énumérer demanderait à lui seul des dizaines de pages nuancées, avec les positions des quatre écoles sunnites, les contextualisations classiques, les débats contemporains, les distinctions entre principes éternels et applications historiques. Je n'avais ni l'espace ni la prétention de te livrer cela ici.

Ce que je peux te dire, en revanche : tous ces sujets ont des réponses articulées dans la tradition islamique classique, que tu trouveras chez les grands savants vivants comme chez les commentateurs anciens. Ces réponses ne correspondent pas toujours à ce que l'Occident du XXI^e siècle accepte comme évident — c'est exact. Mais l'Occident du XXI^e siècle est une toute petite fenêtre historique, qui a ses propres biais, ses propres préjugés, ses propres angles morts. Ce n'est pas la mesure ultime de la vérité. L'islam te dira parfois ce que ton époque refuse d'entendre. Il te demandera de réexaminer des évidences qui n'étaient pas évidentes à tes ancêtres il y a à peine un siècle. Ce n'est pas nécessairement une régression — c'est peut-être, parfois, une correction salutaire.

La vraie question n'est pas : « *l'islam dit-il tout ce que je crois déjà ?* » Elle est : « *l'islam dit-il la vérité, même quand elle heurte ce que je crois ?* » Et cette question-là ne se répond qu'en examinant les sources sincèrement, avec la même rigueur qu'on appliquerait à n'importe quelle autre question fondamentale d'existence. Si tu acceptes de faire ce travail, tu trouveras des réponses — pas toujours confortables, mais cohérentes. Si tu refuses, aucun argument n'aura prise sur toi, parce que tu ne lui auras pas donné la chance d'entrer.

Au lecteur arrivé jusqu'ici

Tu as lu un livre de cent pages. Cela n'est pas rien. Si tu es musulman, tu as maintenant des arguments structurés pour défendre ta foi face aux vagues d'athéisme contemporaines, et les transmettre à tes enfants, à tes amis, à ton entourage. Si tu es athée, tu as affronté la position adverse dans sa version la plus étayée que j'aie pu te donner. Tu n'es plus, désormais, dans la commodité de l'ignorance — tu es dans l'inconfort de la connaissance partielle, qui appelle un choix.

Aucun texte n'a jamais converti personne à lui seul. Seul Allâh guide. Mais les textes peuvent ouvrir des portes, susciter des questions, déloger des certitudes confortables. Si j'ai réussi à faire cela pour toi, même un peu — j'aurai fait ma part. La suite t'appartient. Et au fond, elle n'appartient qu'à Lui.

Qu'Allâh te guide, s'il y a en toi la sincérité pour cela. Et qu'Il me pardonne mes erreurs et mes maladresses dans ces pages — car j'ai essayé de dire vrai, mais seul Lui sait à quel point j'ai réussi.

Pour aller plus loin

convertistoislam.fr

Ressources, témoignages et accompagnement pour les chercheurs de vérité